

NOUVEAU!  
Tous les 2 mois

N° 6 - Bimestriel - Avril 2012

MONDADORI FRANCE

**Exclusif!**

Israël-Allemagne,  
des relations à  
l'ombre de la Shoah



Aide militaire, vente  
d'armes, formation : notre  
enquête dévoile tout

# SCIENCE & GUERRES

## & Histoire



Les canons du sultan  
tonnent le glas  
de Constantinople



**Dossier**

# La légion romaine

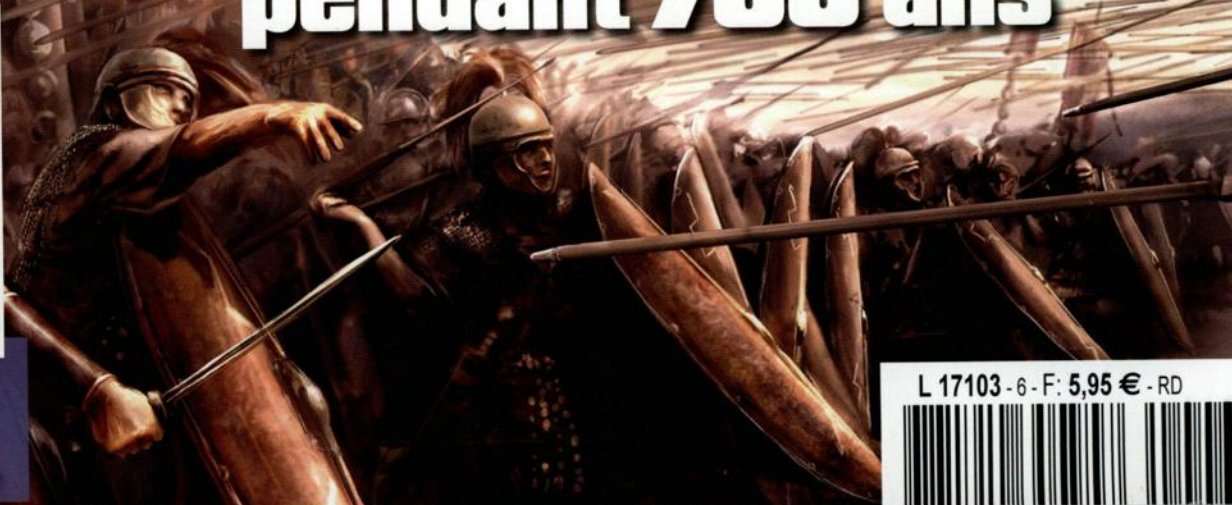
## Pourquoi elle a dominé pendant 700 ans



1870 : la France n'était  
pas battue d'avance



Long Range Desert  
Group : pirates  
sur un océan de sable



L 17103 - 6 - F : 5,95 € - RD



DOM : 6,50 € - BEL : 6,30 € - CH : 7,90 FS - CAN : 9,25 SCAN - ESP : 6,30 € - GR : 6,30 € - ITA : 6,30 €





TOTAL WAR™

# SHOGUN 2

LA FIN DES SAMOURAÏS



16  
www.pegi.info

PC  
DVD  
ROM



© SEGA. SEGA and the SEGA logo are registered trademarks or trademarks of SEGA Corporation. The Creative Assembly, Total War, Shogun Total War and the Total War logo are trademarks or registered trademarks of The Creative Assembly Limited. All rights reserved.





“EXHAUSTIF, COMPLET,  
PARFAITEMENT CALIBRÉ”

joystick

## FORGEZ LE DESTIN D'UNE NATION TOUTE ENTIÈRE

Japon, XIX<sup>e</sup> siècle. Les forces montantes de l'empereur affrontent un Shogunat qui refuse de renoncer au pouvoir. Ce "Standalone" (une extension qui ne nécessite pas le jeu "Total War : Shogun 2") issu de la célèbre série revient sur une lutte sanglante qui oppose la culture traditionnelle des Samouraïs à la modernité des armes à feu.

Choisissez votre camp et guidez un Japon traditionnel dans l'ère industrielle tandis que les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France favorisent une guerre civile qui déterminera l'avenir du pays.

[www.totalwar.com](http://www.totalwar.com)





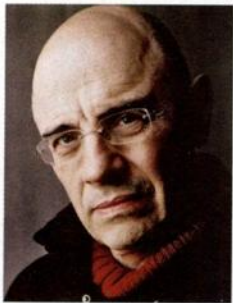
# EDITORIAL

**R**ome ! L'empire par excellence. La matrice de notre civilisation. Un modèle qui hantera les conquérants quatorze siècles encore après sa disparition. La *Pax romana* a urbanisé, christianisé, encadré et transformé en citoyens (les seuls mâles libres, s'entend) la plus grande partie des habitants vivant autour de la *Mare nostrum*. Or, ce processus de civilisation — et la conquête à son origine —, nous le devons à un instrument militaire, une formation d'infanterie lourde sans égale à son époque, la légion. L'enquête n'a pas été facile. On sait peu de chose en effet sur l'origine de cette façon nouvelle de faire la guerre ; on a relativement peu écrit sur la logistique ou sur le centurion, deux points forts de la légion, peu aussi sur le renseignement et le commandement en chef.

Fidèles à notre ligne, nous vous livrons un dossier novateur sur tous ces points. Par le diabolin malicieux qui s'insinue toujours dans les sommaires, un autre article vous convie à assister à un événement qui a bouleversé l'Europe en son temps, et dont les conséquences là aussi se feront sentir pendant des siècles : la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Et c'est à un artiller hongrois que le sultan Mehmet II, Auguste musulman, doit d'avoir pu liquider ce qu'il restait de l'Empire romain d'Orient, replié sur ses bases grecques après que Rome a disparu. Fin d'un empire encore, plus modeste — une farce selon Marx — celui de Napoléon III en 1870. Son armée était-elle condamnée à perdre face aux Prusso-Allemands ? L'analyse d'Antoine Reverchon est convaincante et sa réponse est non. La visite technique fouillée du vaisseau à 74 canons vous fait quant à elle découvrir comment une invention française sert de mule à l'établissement de l'empire des mers sous l'Union Jack. La bataille de Bizerte, en 1961, trop peu connue, décortiquée par un spécialiste, rappelle que la décolonisation française a été marquée de soubresauts qui auraient pu être évités. Enfin, c'est non sans fierté que notre exclusivité est signée par Martin van Creveld, un des plus grands historiens militaires actuels. Martin a bien voulu plancher pour *Guerres & Histoire* sur un sujet fascinant, plein de coups tordus et de non-dits : les relations militaires entre Israël et l'Allemagne de l'après-guerre. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef

## NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**  
Rédacteur en chef. Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**  
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha MacLasha**  
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**  
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**  
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**  
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue *Histoire & Stratégie*. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opérative.



# DEUX GRANDS FILMS DE GUERRE

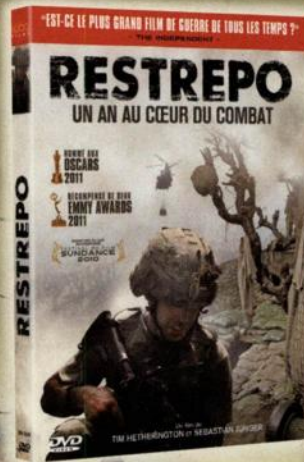
Leur mission : s'évader de la forteresse d'Hitler

Inspiré de faits réels, **COLDITZ** retrace le destin d'officiers alliés dans la prison la mieux gardée par les nazis. Un grand film de guerre avec Tom Hardy (*Inception*, *Warrior*) et Damian Lewis (*Band of brothers*).



La guerre d'Afghanistan vue de l'intérieur

Mai 2007. Quinze soldats américains se retrouvent isolés dans la vallée stratégique de Korengal coincée entre l'Afghanistan et le Pakistan, l'un des endroits les plus dangereux sur Terre.



Également en vente sur [WWW.KOBAFILMS.FR](http://WWW.KOBAFILMS.FR)

**koba**  
FILMS

Bon de commande à retourner à **KOBA FILMS - BP 235 - 27092 Evreux cedex 09**  
Pour tous renseignements et paiements par carte bancaire, téléphonez au 02 77 63 11 52

	DVD VIDEO	
<input type="checkbox"/> LE 16 À KERBRIANT	2 DVD	25 €
<input type="checkbox"/> ARDÉCHOIS CŒUR FIDÈLE	2 DVD	25 €
<input type="checkbox"/> BECKET	1 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> BLANCHE MAUPAS	1 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> LES BORGIA OU LE SANG DORÉ	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> LE BUNKER	1 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> CHRISTOPHE COLOMB	2 DVD	25 €
<input type="checkbox"/> COLDITZ	1 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> LES COMPAGNONS DE JEHU	2 DVD	25 €
<input type="checkbox"/> D'ARTAGNAN	2 DVD	20 €

	DVD VIDEO	
<input type="checkbox"/> L'ÉPÉRIER	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> GALILÉE OU L'AMOUR DE DIEU	1 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> GASPARD DES MONTAGNES	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> DES GRIVES AUX LOUPS	2 DVD	25 €
<input type="checkbox"/> HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE	2 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> L'HOMME DU PICARDIE	4 DVD	35 €
<input type="checkbox"/> LA LIGNE DE DÉMARCATIION	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> LONESOME DOVE	2 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> MASADA	2 DVD	25 €
<input type="checkbox"/> MON FILS JACK	1 DVD	15 €

	DVD VIDEO	
<input type="checkbox"/> OCCUPATION	1 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> LE PANTALON	1 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> LES PASSEURS	1 DVD	10 €
<input type="checkbox"/> QUENTIN DURWARD	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> RESTREPO	1 DVD	15 €
<input type="checkbox"/> RESTREPO	1 BLU-RAY	20 €
<input type="checkbox"/> LE ROI, L'ÉCUREUIL ET LA COULEUVRE	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> TITANIC	2 DVD	20 €
<input type="checkbox"/> TITANIC	1 BLU-RAY	25 €
<input type="checkbox"/> TROIS JOURS EN JUIN	1 DVD	10 €

Je règle par :  Chèque / CCP  CB N° \_\_\_\_\_  
Date d'expiration \_\_\_\_\_  
3 derniers chiffres au verso de votre CB \_\_\_\_\_

Total de la commande :

Frais d'expédition en colissimo\* :  
1 produit et plus : 4 €  
Gratuit pour 50 € de commande

TOTAL DÛ :

Signature pour CB

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Code Postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_

Tél : \_\_\_\_\_ Déjà client KOBA ? oui  non

\*France métropolitaine uniquement. Merci de téléphoner pour les autres territoires

Conformément à la loi, le fichier KOBA FILMS est déclaré à la CNIL, ce qui vous garantit le droit d'accès et de rectification à toutes les informations vous concernant.



## SUR LE FRONT

### **20** → Caméra au poing Quand l'empire du Soleil se leva

L'estampe comme outil de reportage et art de propagande ultranationaliste. C'est ainsi que le Japon l'a abondamment utilisée lors de sa guerre contre la Chine en 1894-1895.

### **60** → La bataille oubliée Bizerte, 1961 : 666 morts pour une base inutile

Alors que la France est empêtrée en Algérie, le Tunisien Habib Bourguiba déclenche l'épreuve de force afin de récupérer la base navale française de Bizerte. Le sang va donc couler... pour un enjeu stratégique mineur.

### **68** → Chasse aux mythes Guerre de 70 : la France n'était pas battue d'avance

La guerre de 1870 n'a pas été qu'une « débâcle ».

La France avait des hommes, des armes, la volonté politique.

Si seulement le haut commandement avait été à la hauteur...

### **78** → À la loupe Les canons du sultan tonnent le glas de Constantinople

Au xv<sup>e</sup> siècle, la technologie de pointe est au service du sultan Mehmet II dont les monstrueux canons jettent à bas les murailles de l'orgueilleuse Constantinople. Et mettent à mort un empire millénaire.

### **84** → Combattants Long Range Desert Group : pirates sur un océan de sable

Grâce à la fougue d'un explorateur, le major Bagnold, l'armée britannique garde pendant la campagne de Libye un œil sur le trafic routier de l'Axe. Un atout maître pour le renseignement !

### **92** → Aux armes ! Le 74 canons, triomphe de la science

Au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, la science française accouche d'un nouveau vaisseau de ligne, superbe compromis entre mobilité et puissance de feu. Du coup, toute l'Europe le copie, à commencer par la Royal Navy.

## CHRONIQUES

**77** → Opérations  
spéciales par  
Jean-Dominique Merchet  
Kieffer, le banquier  
devenu commando

**99** → La chronique  
de Laurent Henninger  
À bas l'uniformologie  
de Papa !

**114** → D'estoc et de taille  
par Charles Turquin  
Un peu de tenue dans les rangs !

COUVERTURE : CHRIS COLLINGWOOD/CRANSTON MILITARY ART - MARIUSZ KOZIK - GUISEPPE RAVA POUR « G&H » - LEEMAGE - IMPERIAL WAR MUSEUM/CAPT. KEATING - AFP - ROGER VIOLLET.



## RUBRIQUES

**16** → Actualités...  
... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

**28** → Vos questions à la une !  
Écrivez-nous, nous répondons.

**66** → L'évocation  
Londres 1916 : un moustique à l'assaut  
d'un géant

**90** → 1 image, 1 histoire  
Tambours et trompettes, les voix  
de la guerre

**100** → L'œil du cinéma  
La débâcle de 1940

**102** → À lire, à voir, à jouer  
Actualités de l'édition, des expositions, des sorties ciné et DVD,  
du jeu vidéo et du wargame.

**111** → Quiz  
Connaissez-vous la guerre  
de l'Indépendance américaine ?

**112** → Courrier des lecteurs



**8-15** → Israël-Allemagne, des  
relations à l'ombre de la Shoah

Cette enquête de Martin van Creveld révèle  
la nature des échanges militaires, longtemps  
tenus secrets, entre les deux pays.

## DOSSIER



### **34-57** → La légion romaine, 700 ans de domination

**36** → La légion, une invention extraordinaire  
Les légionnaires ne sont pas sortis casqués et armés de la tête de César ! L'armée romaine s'est formée sur des siècles, par intégration successive des meilleures méthodes ennemies, et avec une constante : la supériorité numérique grâce à un système de mobilisation unique.

**40** → Trente légions, trois recettes, un empire  
Leur territoire s'étendait des collines de Bretagne aux déserts d'Irak... Cet empire immense, les légionnaires l'ont conquis — et conservé — grâce à trois atouts : souplesse tactique, nombre et ingénierie.

**42** → Camps fortifiés,  
relais de la puissance de Rome  
Précurseurs de nos modernes casernes, ces camps combinent logements, centre administratif, arsenal, terrain de manœuvre... Bref, une ville miniature où ne manque même pas l'hôpital !

**44** → La victoire en marchant  
Sur trois continents, les légions usent autant leurs glaives que leurs *caligae*, nos rangers version sandales. Mais les déplacements rapides, secret de l'efficacité légionnaire, obéissent à des règles et précautions bien précises, appuyées sur une logistique hors pair.

**50** → La légion au combat, broyeuse de barbares  
Agressive, disciplinée tout en restant souple, la légion brille dans l'art d'user ses adversaires pour lancer des contre-attaques irrésistibles. De fait, à part quelques échecs exceptionnels donc retentissants, elle est restée invincible pendant toute l'Antiquité.

**56** → Qui commande en chef ?  
L'armée romaine n'est pas dirigée par un corps d'officiers mais directement par les politiques. Jusqu'à ce que les deux en viennent à se confondre. Car les empereurs furent bien souvent des généraux.



# Israël-Allemagne, des relations

Une enquête de Martin van Creveld pour *Guerres & Histoire* • Traduit de l'anglais par Charles Turquin

La tragédie de la Shoah a-t-elle affecté les relations militaires germano-israéliennes ? Bien que certains contacts soient établis presque immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale, les échanges restent longtemps difficiles de part et d'autre. Martin van Creveld livre à *G&H* une enquête pleine de surprises et de révélations.

La **guerre d'usure** est un conflit larvé — duels d'artilleries, affrontements aériens, raids de commandos — qui oppose Israël à l'Égypte le long du canal de Suez, de la fin 1967 au cessez-le-feu d'août 1970.

## 1 - Se mettre à leur école

Parlons d'abord de la stratégie. Celle de la Force de défense israélienne (FDI) est souvent présentée comme une création originale — ce qui est vrai à divers titres. Mais rien ne se crée *ex nihilo* et, pendant la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, aucune armée ne ressemble autant à la Wehrmacht d'avant 1945 que la FDI. Pour commencer, ces deux forces servent des États peu étendus et relativement faibles. De même, ceux-ci se voient encerclés

(*eingekreist*, selon le terme allemand) par des ennemis actifs ou potentiels qui, groupés, leur sont démographiquement, économiquement et militairement supérieurs. Dans les deux cas, on tente de compenser ces infériorités par une mobilisation massive des réservistes. Ces derniers ne sont pas gardés en dépôts pour compléter les effectifs, mais organisés en unités constituées, soumis à de fréquents rappels d'entraînement et engagés au combat dès le début d'un conflit. De plus, la géographie impose aux deux pays d'être essentiellement des puissances terrestres, ne laissant à leur marine qu'un rôle mineur. Ceci est encore plus vrai pour Israël. Ces diverses circonstances expliquent aussi pourquoi ces deux pays ne tentent jamais de créer une force aérienne « stratégique », capable de monter des opérations massives contre les infrastructures civiles ennemies. La tentative de 1940-1941 de la Luftwaffe, visant à vaincre la Grande-Bretagne par bombardements, est un échec. Trente ans plus

tard, l'aviation israélienne ne réussit pas mieux en tentant de finir la **guerre d'usure** par des bombardements « en profondeur » sur le sol égyptien. Les dirigeants des deux pays se rabattent donc sur la formule de Clausewitz désignant les forces armées adverses comme objectif essentiel. Mais il n'est pas certain que les officiers israéliens, peu enclins aux études théoriques, suivent consciemment ce précepte du vieux maître prussien.

Entourée de puissances hostiles, l'Allemagne d'avant 1945 bénéficie,

comme Israël, de l'avantage de « lignes intérieures » permettant d'opérer sur l'un ou l'autre front. Dans les deux cas, l'effort ne porte pas sur la défense et les fortifications mais sur des concentrations soudaines capables d'écraser l'ennemi de façon rapide et

**« Aucune armée ne ressemble autant à la Wehrmacht d'avant 1945 que la Force de défense israélienne. »**

décisive pour éviter la guerre d'usure. En version moderne, cette stratégie exige l'emploi de l'aviation d'assaut, de chars et d'efficaces liaisons radio pour coordonner les mouvements. Les deux pays structurent donc leurs moyens militaires en ce sens. Vitesse, flexibilité et initiative devenant essentielles, il faut qu'à tous les échelons les combattants soient capables d'action indépendante et efficace. Excellant à combiner l'esprit d'entreprise à la discipline, les Allemands y réussissent mieux que les Israéliens, encore largement indisciplinés. Au début de leur existence nationale, les Israéliens n'ont guère d'expérience militaire et moins encore de doctrine. En toute logique et vu ce qui précède, ils pourraient et devraient





# ns à l'ombre de la Shoah

s'instruire auprès des Allemands. Le font-ils ? Leur littérature militaire n'en donne pas l'impression. Les fondateurs de la Haganah, force armée initiale de la communauté juive en Palestine, sont presque tous d'origine russe. Un fossé culturel considérable les sépare des *Yekkes*, les Juifs venus d'Allemagne qui fournissent médecins, juristes, banquiers voire des agents secrets mais ne tiennent qu'un rôle militaire mineur. Dès la fondation d'Israël, ses cadres militaires sont envoyés s'instruire en Occident, à une époque où la Bundeswehr, la nouvelle armée allemande, naît à peine. Ainsi, Ezer Weizmann, bâtisseur de la force aérienne qui écrase les aviations arabes en 1967, étudie la bataille d'Angleterre dans une école britannique et non les **attaques de la Luftwaffe** dans une académie allemande. Idem pour nombre d'officiers, tels Moshe Dayan, Yitzhak Rabin ou Ariel Sharon, instruits à l'Army Staff College de Camberley, ou Haïm Bar-Lev (chef d'état-major en 1968), formé en France. Ensuite, la plupart des officiers, comme Ehud Barak, se tournent vers les États-Unis. Au moins un chef d'état-major (David Ben Elazar, gérant de la guerre du Kippour en 1973) ne reçoit aucune instruction supérieure, civile ou militaire, fait inconcevable en Allemagne. La question de savoir s'il faut (ou non) tirer des enseignements de la Wehrmacht — et de l'expérience allemande en général — se pose sérieusement à partir de 1977. Quelque scribe des éditions militaires israéliennes (Ma'arachot) traduit alors en hébreu les mémoires de l'amiral Karl Dönitz. Mais Shimon Peres, ministre de la Défense, s'oppose à la publication. Quelques années plus tard, j'interviens personnellement pour intéresser certains officiers israéliens, qui méditent d'éventuels changements dans la structure des unités blindées, à des réformes similaires entreprises

par la Wehrmacht en 1943-1944. À en juger d'après leurs réactions et leur comportement, ils ignorent jusqu'à l'existence passée de la Wehrmacht ! — et, bien sûr, ils n'ont aucune intention de l'étudier. Étant donné que tout au long de son histoire la FDI accumule une grande expérience guerrière au contraire de la Bundeswehr, on pourrait logiquement considérer que les Allemands devraient s'instruire auprès des Israéliens, plutôt que l'inverse. De fait, les officiers allemands s'intéressent beaucoup aux guerres de 1967 et 1969-1970 — qualifiées de « premières guerres électroniques » — et davantage encore à celles de 1973 et 1982, perçues comme

modèles de celles qui pourraient se déclencher sur le théâtre central européen.

Les officiers allemands et israéliens affichent aussi beaucoup d'intérêt pour les questions relatives aux armes chimiques et, après la guerre froide, aux conflits urbains, à la contre-insurrection et à la lutte antiterroriste. Dans ces domaines, pourtant, les contacts

israéliens les plus importants s'orientent vers les

États-Unis. On s'en aperçoit notamment, pour ces sujets, par la quasi-absence de travaux de recherche allemands traduits en hébreu. L'Allemagne ne tient là qu'un rôle secondaire. ■



Né à Rotterdam en 1946 puis émigré en Israël, **Martin van Creveld** est

l'un des plus grands historiens militaires actuels, à qui l'on doit notamment une nouvelle théorie de la guerre (*The Transformation of War*, 1991), une étude magistrale sur la logistique (*Supplying War: Logistics from Wallenstein to Patton*, 1977) et une histoire critique de l'armée israélienne (*The Sword and the Olive*, 1998). Il a été l'invité du n° 2 de G&H en 2011 pour son livre *The Age of Airpower*. Le présent article est une contribution originale pour G&H.

Deux **attaques de la Luftwaffe** sur des aérodromes ouvrent le 10 mai 1940 et le 22 juin 1941 la campagne de France et l'invasion de l'URSS. La première obtient des résultats mitigés, mais la seconde efface l'aviation soviétique du ciel plus de trois mois. Elles auraient pu inspirer l'opération Focus, la destruction par surprise des aviations arabes au sol le 5 juin 1967.

En dépit de similarités évidentes entre l'armée israélienne et la Wehrmacht, les Israéliens ne s'intéressent que peu à la pensée militaire allemande, préférant un apprentissage chez les Anglo-Saxons. Par aversion pour le passé nazi, mais aussi par pure ignorance.



## 2 - Le marché des armes

Le **Messerschmitt Bf-109** est de 1939 à 1945 le principal chasseur de la Luftwaffe, sous les versions successives E, F, G et K. Compact, rapide, bien armé, il reste pendant toute la guerre un adversaire redoutable aux mains d'un bon pilote. C'est à ses commandes que Gerd Barkhorn et Erich Hartmann dépassent les 300 victoires sur le front de l'Est. Les 25 exemplaires de la version tchèque livrée à Israël ne sont cependant pas dotés du moteur Daimler-Benz DB-605 de 1500 ch original mais d'un Junkers Jumo 211F de 1300 ch, destiné à un bombardier et à l'hélice inadaptée. Dangereux à piloter, le S-199 est utilisé faute de mieux jusqu'à la fin de la guerre d'indépendance en 1949.

La République démocratique allemande (**RDA**) naît en 1949 à partir de la zone allemande occupée par l'Union soviétique. Soumise à un régime communiste autoritaire, elle est absorbée par la RFA (formée la même année à partir des zones britanniques, américaines et françaises, dont une partie de Berlin) le 3 octobre 1990.

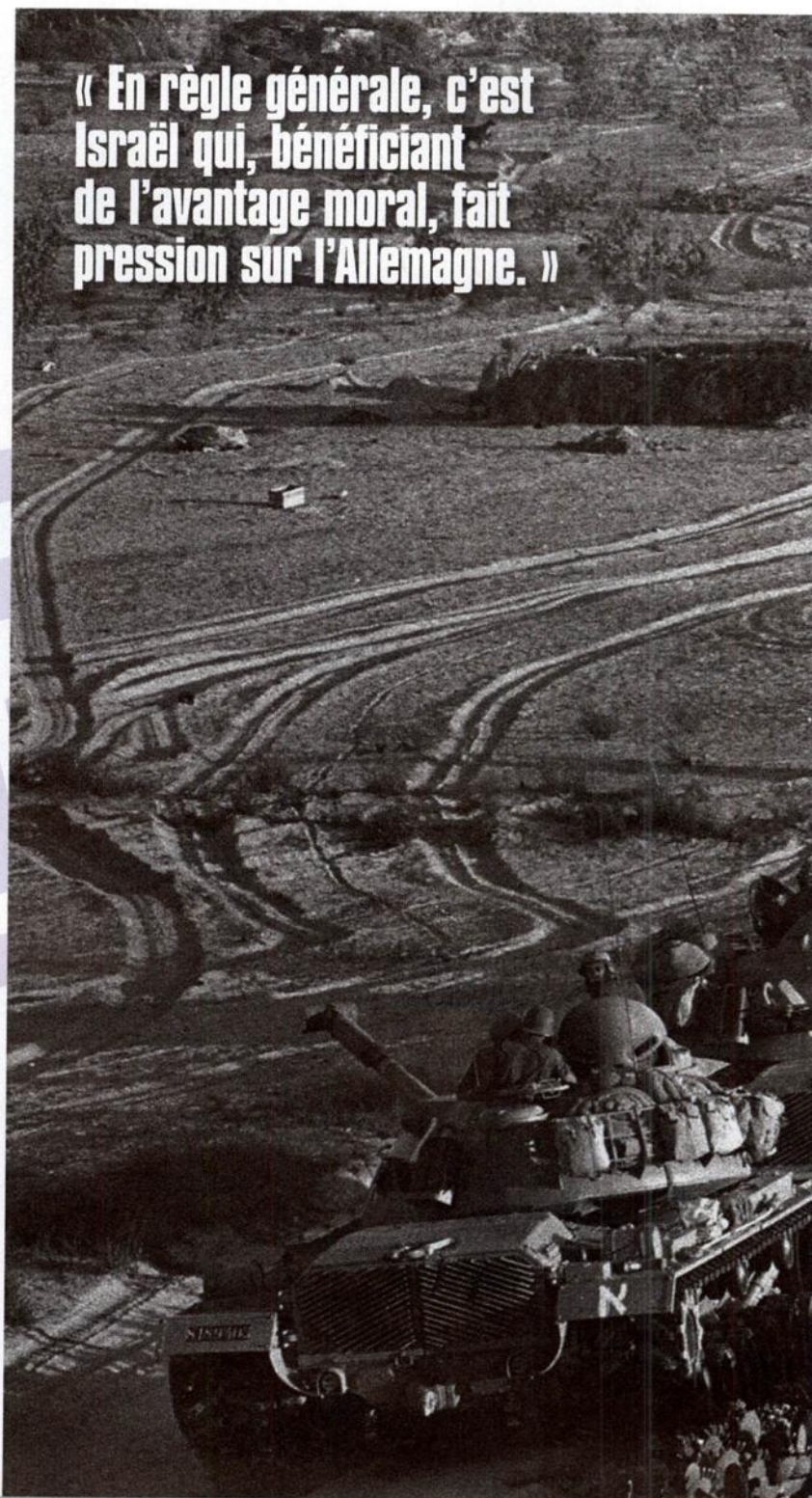
Officiellement, Tsahal semble donc répugner à prendre des leçons chez les Allemands — « chez le diable » dit-on parfois. Cela n'empêche pas l'établissement d'autres contacts. Un de mes élèves, Dori Jungman, a récemment étudié la question dans les archives qui lui étaient accessibles en tant que fonctionnaire de la Défense. C'est en primeur que nous publions ici certaines de ses conclusions. Il apparaît qu'Israël s'efforce d'acheter du matériel militaire allemand dès 1948. Des fusils Mauser et des **Messerschmitt Bf-109** sont ainsi acquis en avril de cette année-là, en Tchécoslovaquie, où des usines allemandes ont été transférées [dès 1939, *NDLR*].

Dès la trêve israélo-arabe, début 1949, des équipes d'achat israéliennes s'établissent à Genève, Cologne et Munich. Dans le jeu du chat et de la souris qui s'ensuit, leurs adversaires ne sont pas vraiment les Allemands — qui cherchent alors à survivre en vendant n'importe quoi à n'importe qui — mais plutôt les autorités d'occupation alliées, peu enclines à tolérer l'exportation d'armes locales. Les Israéliens réagissent par la création de sociétés écrans (une à Mannheim, au moins une autre à Bâle) et, en deux ou trois ans, réussissent à se procurer du matériel, notamment de télécommunications. Leur port favori est Rotterdam, hors du contrôle allié et où les autorités hollandaises se montrent compréhensives. D'autres chargements transitent par l'Italie. Israël est alors si pauvre — et les conditions en Allemagne si chaotiques — que ce commerce ne peut s'effectuer qu'à très petite échelle. Cela change peu à peu quand la République fédérale d'Allemagne (RFA) est établie à Bonn en 1949. Le nouvel État, dirigé par le chancelier Konrad Adenauer, est désireux d'aider Israël pour accélérer sa réintégration dans le concert des nations. Un accord de *Wiedergutmachung* (réparation) est signé en septembre 1952. L'idée de percevoir « le prix du sang » suscite en Israël d'intenses manifestations antigouvernementales, mais le Premier ministre David Ben Gourion déclare que c'est le seul moyen d'éviter une banqueroute nationale et, comme souvent, sa décision prévaut. Au cours des treize années suivantes, la RFA verse ainsi près de 1,5 milliard de dollars, somme considérable à l'époque. Environ la moitié aboutit

au trésor israélien, le reste est versé à des rescapés de la Shoah. Une partie de l'argent dévolu à l'État sert à payer des équipements militaires ou adaptables à cet usage : appareils de télécoms, motos, porte-chars (prétendument acquis pour transporter des autobus), sans compter des bateaux patrouilleurs ou de l'outillage voué à la fabrication de munitions, récupéré dans un vieux dépôt de la Wehrmacht. La marine israélienne se procurerait

bien quelques-uns des petits sous-marins modernes dont l'Allemagne vient d'entamer la construction, mais des considérations politiques s'y opposent : tout sous-marin allemand est encore maudit. Finalement, il faut acquérir deux vieux sous-marins britanniques, rénovés avec l'assistance... de techniciens allemands. Côté israélien, le responsable des achats est un protégé de Ben Gourion : Shimon Peres, futur Premier ministre et actuel président. En 1953, à 30 ans,

« En règle générale, c'est Israël qui, bénéficiant de l'avantage moral, fait pression sur l'Allemagne. »





il devient directeur général du département de la Défense et occupe la fonction jusqu'en 1965. Son successeur (désormais vice-ministre de la Défense) est Zvi Dinstein, autre vétéran du trafic d'armes bien introduit à Bonn. Leur interlocuteur allemand est Franz Joseph Strauss, ministre de la Défense de 1956 à 1962. Mais Adenauer et le ministre de l'Économie Ludwig Erhard, qui succède au premier en 1963, sont aussi impliqués et interviennent pour faciliter telle ou telle transaction. En général, c'est Israël qui, bénéficiant de l'avantage moral, fait pression sur l'Allemagne.

En 1991, David Levy, ministre des Affaires étrangères, se permet ainsi de critiquer publiquement son homologue allemand Hans Dietrich Genscher à propos de technologies destinées aux missiles balistiques de Saddam Hussein, descendants directs, via les Scud soviétiques, des V2 allemands de 1944. Les Israéliens obtiennent en compensation des véhicules Fuchs, équipés pour neutraliser les armes chimiques et biologiques.



Mais ces moyens de pression — que certains éléments de l'extrême droite allemande qualifie de chantage pur et simple — ne sont pas toujours



Les emprunts d'Israël à la technologie allemande démarrent dès 1948 avec la livraison de chasseurs Avia S-199 (en haut), des Messerschmitt 109 construits en Tchécoslovaquie (et exportés avec la bénédiction soviétique). Indirectes au début, les relations s'amplifient dans les années 1960. En 1965, Israël reçoit de la Bundeswehr 250 M48 américains d'occasion. Ces chars représentent 28 % des tanks engagés dans la guerre des Six Jours (contre, à Gaza, le 5 juin 1967).



efficaces. Lors du procès Eichmann en 1961, Adenauer, craignant que les débats ne dévoilent le passé nazi de proches collaborateurs et que cela bénéficie à l'opposition sociale-démocrate, fait clairement comprendre aux Israéliens que des révélations inopportunes pourraient compromettre

« d'importantes transactions militaires » entre les deux pays. Redoutant que la pleine reconnaissance d'Israël incite les pays arabes à adouber la RDA, la RFA s'abstient plusieurs années d'établir avec Tel-Aviv des relations diplomatiques officielles. Dès lors, la majeure partie des « transactions » susmentionnées s'effectue en secret. Le magazine *Der Spiegel* réussit donc un fameux scoop en publiant en juillet 1962 une photo montrant des soldats allemands équipés de pistolets-mitrailleurs israéliens Uzi (voir p. 14). Afin d'éviter les contrôles démocratiques qui, dans l'un comme dans l'autre pays, susciteraient des indignations politiques, on utilise des filières très discrètes. Les Israéliens continuent de passer par des sociétés écrans et des ports situés hors d'Allemagne. Quant aux Allemands, ils prélèvent fréquemment les armes dans leurs dépôts la nuit puis prétendent qu'elles ont été volées ! De même, pour éviter des ennuis, on oblitère la mention « made in Germany » sur les équipements moins identifiables. Strauss va lui-même jusqu'à se rendre en pleine nuit à l'ambassade israélienne pour livrer un colis (une nouvelle version d'obus antichar, apprendra-t-on) « pour les gars de Tel-Aviv ». Ce n'est qu'en 1965-1966, après l'échange d'ambassadeurs et une visite à Jérusalem de l'ex-chancelier Adenauer, que la situation change et que le commerce réciproque s'intensifie. Au nombre des envois allemands majeurs de ces années

figurent les chars américains Patton M48, dont la Bundeswehr, rééquipée en Leopard I local, n'a plus l'usage. Auteur d'une thèse de maîtrise à ce sujet, Markus Mohr constate que lors de la guerre des Six Jours, ces M48 représentent plus du quart des chars israéliens (250 sur 890). La valeur totale des livraisons est estimée à 300 millions de Marks.

Il faudrait tout un volume pour énumérer les contrats passés entre Israël et l'Allemagne depuis 1967. Rien que de 1973 à 1989, les commandes représentent 1,6 milliard de Marks (800 millions d'euros). Israël achète ainsi des moteurs pour ses vedettes lance-missiles, des équipements de visée pour chars, des systèmes aériens de reconnaissance et de ciblage et, surtout, des sous-marins (voir encadré ci-contre). En échange, les Israéliens expédient à leur partenaire des armes soviétiques capturées chez les Arabes pour examen approfondi. Le sens majoritaire du courant s'inverse parfois après la réunification allemande. Et la coopération s'intensifie avec le développement de l'industrie d'armement israélienne, qui en vient à égaler celle des Allemands dans certains domaines. Les deux États lancent des programmes communs et aident des pays tiers (Grèce, Turquie, Inde, Sri Lanka) à moderniser leurs systèmes d'armes. Mais la coopération n'est pas la règle : les deux complexes industriels se retrouvent parfois concurrents, notamment pour la vente de drones. ■

## Des U-Boote à l'étoile de David

Face aux intentions arabes et iraniennes – réelles ou suspectées – de se munir d'armes nucléaires, Israël cherche depuis les années 1970 à s'assurer une capacité de seconde frappe. La superficie réduite du pays implique que cette force soit basée en mer, à bord de sous-marins. Mais où les acheter ? Impossible auprès des États-Unis, qui ne produisent

que des navires à propulsion nucléaire, hors de portée financière et technologique d'Israël. La solution : s'adresser à l'Allemagne, qui construit certains des meilleurs sous-marins conventionnels. À la fin des années 1990, un accord est passé pour la livraison de trois sous-marins de classe Dolphin (photo), construits par Howaldtswerke-Deutsche Werft – dont un offert « en cadeau » ! Mis en service en 1999 et 2000, équipés de missiles, ils représentent désormais l'*ultima ratio* d'Israël dans le cas où son existence serait gravement menacée. En 2005, le dernier acte de Gerhard Schröder en tant que chancelier a été de signer un accord sur la construction de deux sous-marins perfectionnés, dotés de systèmes de propulsion anaérobie : des « piles à combustible », un procédé de production d'électricité à base d'hydrogène, qui alimentent les batteries. Cette fois encore, l'État allemand éponge une partie de la facture [c'est Shimon Stein, ambassadeur à Berlin et ancien élève de Martin van Creveld, qui signe le contrat pour Israël, NDLR]. Un autre Dolphin a été commandé en 2011. Le coût unitaire de ces navires, dont le premier doit entrer en service en 2012, serait d'un milliard d'euros.

## 3 - Premiers contacts entre armées

Les premières missions militaires israéliennes à caractère officiel arrivent en Allemagne en 1957, deux ans après la création de la Bundeswehr. Ces missions ont été étudiées par un autre de mes élèves, Omri Adomi, qui a interrogé certains des participants, la plupart septuagénaires. Ces missions ont aussi fait l'objet d'un documentaire télévisé israélien. De 1957 à 1965 (avant donc la guerre des Six Jours), une centaine d'officiers

israéliens sont envoyés en Allemagne. Au début, ils débarquent individuellement ou par paire, restent quelques jours puis repartent, de sorte que leurs visites ne posent aucun problème particulier. Il s'agit souvent d'artilleurs, d'experts en communications, d'aviateurs et de marins. Les deux pays s'efforcent d'entourer tout cela d'une totale discrétion.

Les Allemands pour des raisons de politique étrangère, les Israéliens pour des raisons de politique intérieure dont nous parlerons plus loin. Néanmoins, l'existence de ces missions est connue, non pas du grand public mais dans les milieux militaires. La plus importante est envoyée au cours de l'hiver 1964-1965 en vue de l'intégration des chars M48 dans l'ordre de bataille



israélien. Elle compte une quarantaine d'officiers et de sous-officiers. Quand au dernier moment on leur annonce leur destination — appellation codée : « le pays de Moïse » —, ils sont dubitatifs mais obéissent aux ordres. Vêtus en civil, ils quittent Israël pour Münster où la Bundeswehr dispose d'une vaste base pour blindés. Leurs épouses sont mises dans le secret mais reçoivent instruction d'envoyer leurs lettres sous double enveloppe portant une adresse codée. Quant aux hommes, il leur est expressément interdit de s'intéresser de trop près aux Allemandes.

Au camp de Münster, certains de ces studieux Israéliens sont surpris de voir aux murs des portraits de Rommel et Guderian. Bon nombre sont nés en Israël mais quelques-uns sont des survivants de la Shoah. Et certains sont perturbés par la vue des uniformes allemands, les sonorités du langage, voire le passage de trains qui évoquent de pénibles souvenirs. L'un d'eux se rappelle : « *La vue de leurs bottes suffisait à nous tétaniser.* » Et cela en dépit du fait que la Bundeswehr se soit distanciée de la défunte Wehrmacht en adoptant un style d'uniforme très différent. Un spécialiste israélien de défense antiaérienne se précipite ainsi aux toilettes pour vomir, après avoir rencontré des militaires allemands qui saluent en claquant des talons. L'officier qui lui sert de guide lui confie que cette réaction n'est pas inhabituelle. Quittant leur accoutrement civil, les

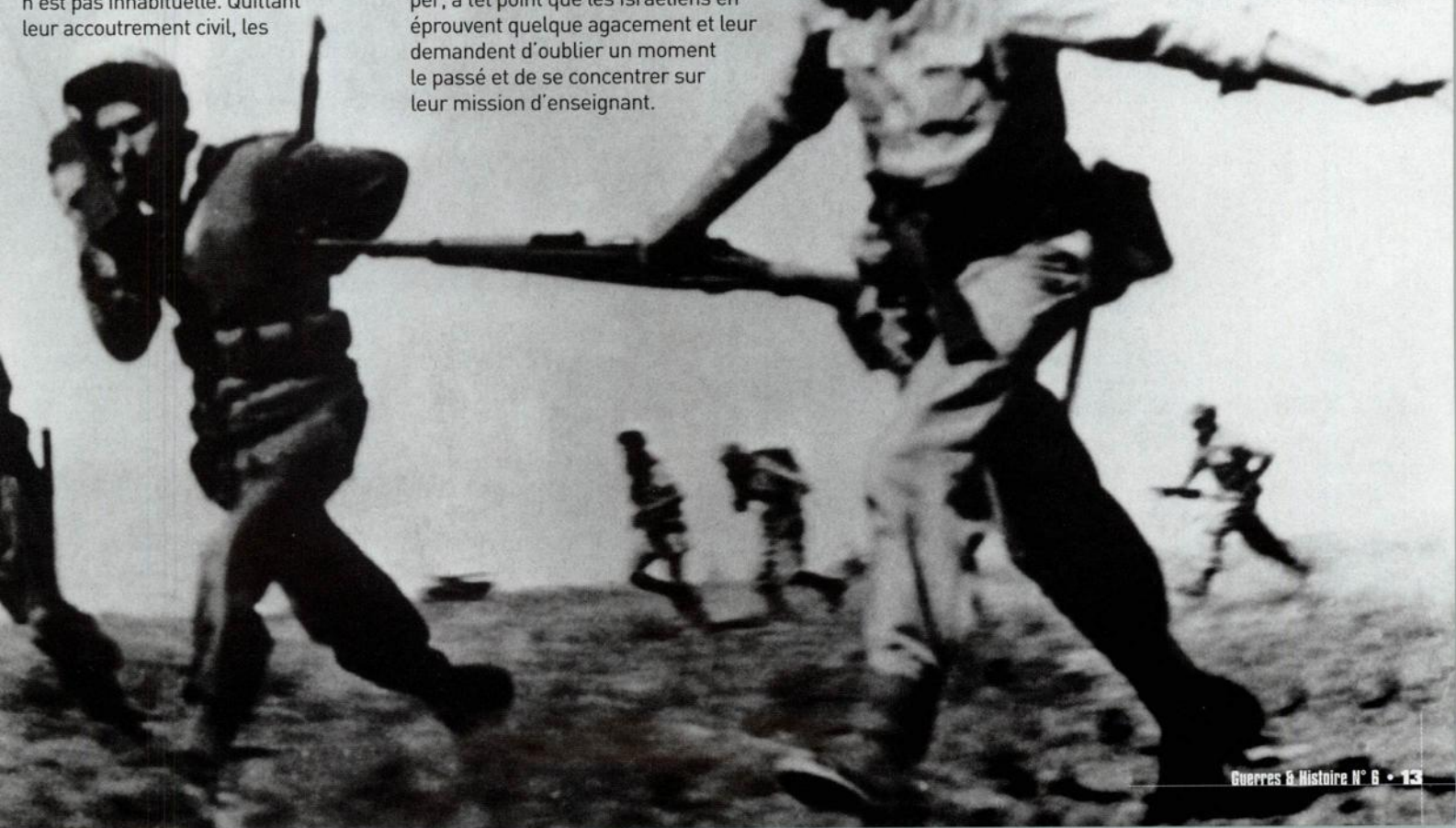
« missionnaires » israéliens doivent revêtir des uniformes allemands pendant leur stage. Ils refusent cependant d'en porter les coiffures. Contrairement à ce qui s'est fait plus tard, les délégués israéliens de ces premières années, tant civils que militaires, ne sont pas incités à visiter des sites évoquant le génocide, tels que camps de concentration, monuments ou musées (d'ailleurs rares voire inexistant à cette époque). Toutefois, certains décident d'aller voir le camp de Bergen-Belsen, ce qui est bien près de provoquer un incident diplomatique. Par ailleurs, tous les « anciens » remarquent que si la Shoah est évoquée dans une conversation privée, c'est toujours à l'initiative des Allemands [j'ai fait le même constat dans les années 1970, en tant que civil israélien détaché auprès de la Bundeswehr]. Aviateurs et marins ne culpabilisent pas trop, expliquant qu'ils n'ont eu aucune part dans les atrocités et qu'ils ignoraient en fait ce qu'il se passait. Ceux de l'armée de terre affirment presque unanimement n'avoir combattu que sur le front de l'Est [contre les Soviétiques que les Israéliens sont censés détester ; ce qui n'est pas très judicieux, la Wehrmacht ayant commis en Russie les pires exactions contre les Juifs, NDLR]. Un officier prétend même avoir été le chauffeur de Rommel... Bref, les Allemands semblent très désireux de se disculper, à tel point que les Israéliens en éprouvent quelque agacement et leur demandent d'oublier un moment le passé et de se concentrer sur leur mission d'enseignement.

## « On ne connaît aucun cas où l'ombre du "passé" empêche l'élaboration et la signature d'un accord. »

Les Israéliens de cette époque ne sont guère attachés au protocole. On leur dit de ne pas fraterniser mais il semble qu'en dehors de cela aucune instruction particulière ne leur soit donnée. Bien plus tard, un stagiaire des forces blindées explique que les contacts « non officiels » se limitent à des conversations anodines autour d'une bière : « *Ils savaient que nous étions Israéliens et cela n'allait pas plus loin. Quelques relations sociales s'établirent au cours des stages mais il ne fut jamais question de les maintenir par la suite. Nous n'en éprouvions nulle envie.* » Vers la fin du séjour, les instructeurs allemands invitent chez eux les Israéliens, mais ceux-ci ont l'impression d'une hospitalité sur commande, plutôt que spontanée, et sont assez peu désireux d'y répondre.

Cette rareté des contacts personnels n'empêche pas les Israéliens de se former

Des fantassins israéliens armés de fusils Mauser allemands, originellement destinés à la Wehrmacht, attaquent des positions égyptiennes dans le Néguev, en octobre 1948. Ces armes viennent de Tchécoslovaquie mais, dès 1949, les Israéliens en achètent clandestinement en Allemagne, à l'insu des autorités alliées d'occupation.







En août 1959, le ministre de la Défense allemand Franz Josef Strauss inspecte le pistolet-mitrailleur Uzi made in Israel d'un para de la Bundeswehr. La photo publiée en 1962 par le magazine *Der Spiegel* fait scandale en révélant les transactions secrètes avec Tel-Aviv.

des opinions précises au sujet des Allemands rencontrés. Ils voient en eux des soldats disciplinés et très professionnels, mais qui n'ont que peu de connaissances ou d'intérêts, même dans le domaine militaire, en dehors de leur spécialité. Les relations sont donc correctes mais d'une froideur réciproque. De tous les « anciens » interviewés par Omri Adomi, un seul déclare avoir rencontré un officier allemand qui cherche (d'ailleurs en vain) à établir une relation allant au-delà des obligations professionnelles. Et pour autant qu'il y ait des échanges

ultérieurs de correspondance, ils sont très éphémères. Certains militaires de la Bundeswehr conservent des préjugés racistes sur l'apparence des Juifs. L'un d'eux, s'adressant à un officier israélien « *de type aryen* », lui demande pourquoi il s'occupe de « *ces nègres* » (désignant ainsi ses collègues). Un autre n'arrive pas à comprendre pourquoi certains Israéliens arborent un teint très sombre, quasiment africain. On lui répond sommairement qu'ils viennent du Sud. Cependant, les Allemands en viennent à estimer l'engagement, le professionnalisme et le don d'improvisation de leurs visiteurs. Ils reconnaissent aux officiers israéliens beaucoup d'assurance et parfois d'audace. Après la grande victoire de 1967, qui auréole de prestige Israël et son armée, ces qualités sont encore plus appréciées. De plus, les techniciens civils envoyés en Allemagne — par exemple des ingénieurs — évoluent en milieu militaire avec une aisance qui manque à leurs homologues d'autres pays. Il est vrai que presque tous ont effectué un long service militaire et que beaucoup sont officiers de réserve. Un instructeur allemand en vient à dire que ces

Israéliens lui rappelaient « *l'esprit de la Wehrmacht* », compliment modérément apprécié...  
Finalement, les rapports et les interviews semblent indiquer que dans les rares conversations relatives « au passé » (terme utilisé de part et d'autre) les officiers allemands et israéliens restent très circonspects. La coopération n'est pas toujours facile et détendue mais elle est perçue comme nécessaire. On ne connaît aucun cas où l'ombre du « passé » empêche l'élaboration et la signature d'un accord. Les choses se passent tout autrement lors des contacts avec des officiers arabes — qui eux aussi traitent avec la Bundeswehr — du fait d'un comportement parfois douteux. Dans les années 1950, ils accueillent souvent en héros des criminels de guerre allemands. Plus tard, ils répètent à leurs interlocuteurs allemands embarrassés que « *les Israéliens sont des menteurs, que l'Holocauste n'a jamais existé et que l'existence d'Israël n'a aucune légitimité* ». Certains vont jusqu'à regretter qu'Hitler — qui, soit dit en passant, traitait de « *singes peignés* » les quelques Arabes qu'il a rencontrés — n'ait pas tué tous les Juifs... ■

## 4 - Débats publics en Allemagne et en Israël

Après guerre, les relations germano-israéliennes sont l'objet de débats intenses. Comme vu, les Allemands ont besoin d'une « caution » israélienne pour retrouver leur statut moral (c'est encore partiellement vrai à ce jour). Pour certains, l'engagement en faveur d'Israël émane d'un profond sentiment de culpabilité et d'un désir sincère de réparer les torts. L'ex-chancelier Willy Brandt est particulièrement clair à cet égard, mais plusieurs autres décideurs partagent ses sentiments. En bien des cas, ils se montrent disposés — et c'est toujours le cas — à aller au-delà des relations

habituelles entre États, en accordant des aides financières, des armes, de l'expertise militaire. Cependant, cet état d'esprit prévaudrait surtout parmi l'élite politique, très consciente du besoin de légitimer l'Allemagne aux yeux du monde, plutôt qu'au sein de la population en général. Des oppositions se font d'ailleurs entendre chez les responsables politiques de droite comme de gauche. Les premiers affirment depuis longtemps que l'Allemagne n'a pas besoin d'une caution israélienne pour s'assurer « *la blancheur Persil* » (allusion à la lessive) et, qu'en se montrant complaisante, elle se soumet à une forme de chantage, tout en compliquant ses relations avec le monde musulman. À gauche, on répercute, du moins partiellement, certains arguments des pays du Moyen-Orient concernant la politique voire la légitimité d'Israël. Ces protestations deviennent plus véhémentes après 1967. Les guerres menées par Israël au Liban, ainsi que l'occupation prolongée de territoires palestiniens, ne font que renforcer ces contestations, qui pourtant ne remettent jamais sérieusement en péril les relations entre les deux pays. Mais elles expliquent pourquoi

beaucoup d'éléments de ces relations — y compris dans leurs aspects militaires — continuent d'être recouverts d'un voile discret, comme le montre la vente récente de Leopard II au Qatar (voir encadré ci-contre).  
Il est significatif que cette question des tanks pour le Qatar a suscité moins de remous en Israël qu'en Allemagne. Des observateurs en déduisent que, bien que le gouvernement israélien utilise souvent « le passé » en appui de ses négociations, le public israélien s'en soucie beaucoup moins. Cette impression s'est renforcée par des cas répétés de comportements « peu convenables » de divers Israéliens, civils et militaires, en Allemagne. Pendant plusieurs années, ces délégués étaient censés occuper leurs loisirs en visitant des lieux de mémoire. Or, plutôt que d'y consacrer leur temps, nombre d'entre eux ont préféré fréquenter les night-clubs, les salles de jeux et les boudoirs de prostitution ! À en juger d'après les nombreux incidents de ce genre, il semble que beaucoup de citoyens israéliens seraient, bien plus que leur gouvernement, tentés d'oublier (sinon de pardonner) dans la mesure du possible. ■

### ■ Des chars pour le Qatar, des compensations pour Israël

La récente vente au Qatar de 200 chars allemands Leopard II illustre parfaitement les relations particulières qu'entretient l'Allemagne avec Israël. En principe, les Qataris pourraient s'adresser à d'autres pays fournisseurs pour obtenir des blindés. Mais les chances de réélection d'Angela Merkel étant largement liées à sa capacité à redresser l'économie, la chancelière aurait déclaré vouloir que « *l'Allemagne décroche ce contrat* ». Cette intention suscite les critiques de la gauche, qui reproche au Qatar mille et une violations des droits humains. En revanche, les objections éventuelles d'Israël sont aisément désarmées. Bien avant la conclusion du contrat, les deux parties se concertent et aplanissent les problèmes : les Israéliens donnent leur accord... non sans en avoir obtenu un bon prix.



## 5 - Don't ask, don't tell...

Après la seconde guerre du Liban en 2006, les sondages israéliens ont cherché à savoir si les populations ciblées par les attaques du Hezbollah accepteraient que des soldats allemands viennent protéger leur frontière septentrionale. L'enquête conclut que seul un Israélien sur six considère encore que l'Allemagne est hostile à son pays. 75 % des sondés approuvent l'envoi de casques bleus pour mettre fin au conflit. Et, parmi eux, 80 % ne voient pas d'objection à ce que des troupes allemandes participent à l'opération. D'autres signes de réconciliation se manifestent : Berlin est la capitale préférée des

touristes israéliens ; la demande d'enseignement de langue et de culture allemandes est en hausse ; en juillet 2011, l'orchestre de chambre d'Israël a joué pour la première fois du Wagner à Bayreuth, en présence de la chancelière Merkel. Tout cela n'est qu'un aspect d'une question fort complexe. Constatant que les officiers israéliens ne parlent pas volontiers « du passé », leurs homologues allemands en déduisent parfois que cette tragédie ne les concerne plus. En cela, ils font erreur. Bien au contraire, cette réticence résulte en bonne part d'une crainte sous-jacente de démarrer

des discussions très pénibles, qu'il est préférable d'éviter dans l'intérêt du « business ». Afin de garder leur sérénité lorsqu'ils rencontrent des Allemands — et particulièrement des militaires allemands —, beaucoup d'Israéliens s'efforcent de se concentrer autant que possible sur le présent. Il y a là une certaine parenté avec l'ancienne attitude américaine (peu regrettée) vis-à-vis des militaires homosexuels : *Don't ask, don't tell* (« Ne posez pas de questions et n'en parlez jamais »). Sous les apparences extérieures de cordialité voire d'amitié, le « passé » reste toujours présent. Et le restera sûrement longtemps. ■



Des volontaires britanniques forment en 1948 l'étoile de David à l'aide de fusils Mauser. Ces armes emblématiques de la Wehrmacht, tout comme la mitrailleuse MG-42 au premier plan, contribuent de façon décisive à la victoire d'Israël dans leur première guerre ouverte avec les Arabes.

### ■ Les missiles « made in Germany » de Nasser

En 1945, de nombreux spécialistes du complexe militaro-industriel nazi partent pour l'Égypte, ce qui bien sûr ne peut que préoccuper Israël. Parmi ces « réfugiés », Wilhelm Voss (ex-directeur des Reichswerke Hermann Göring) et l'ingénieur Rolf Engel, capitaine dans la SS, participent à la création des industries militaires égyptiennes. Après des débuts très lents, la presse internationale révèle en juillet 1962 que l'Égypte a procédé au lancement de deux missiles sol-sol de types distincts, dont l'un (dénommé *al-Safir*, « le Vainqueur ») peut atteindre « n'importe quelle cible au sud de Beyrouth », affirme le président Nasser. L'affaire démarre en fait en 1958, lorsque les Égyptiens contactent un certain Heinz Krug. Juriste plutôt que technicien mais grassement payé, Krug recrute des experts pour les missiles du raïs, dont Wolfgang Pilz et Eugen Sänger, ex-membres de l'équipe V2 de Peenemünde (au total, environ 200 spécialistes de l'armement prendront le chemin du Caire). L'un des savants a cependant des scrupules et contacte les Israéliens, annonçant, en plus des armes balistiques, la naissance d'un programme d'armes « radiologiques » (bidon) et chimiques (de telles armes ont été de fait utilisées par les Égyptiens contre le Yémen). En Israël, où le procès Eichmann s'achève juste, ces révélations déclenchent les protestations, sommant le gouvernement allemand de prendre les mesures nécessaires. Ce dernier, désireux de conserver son « certificat de bonne conduite » mais qui ne peut légalement pas empêcher ses citoyens de vivre à l'étranger, finit par payer les savants subsistants pour les convaincre de rentrer. En parallèle, Isser Harel, patron du Mossad jusqu'en 1963, lance, juste avant d'être renvoyé par Ben Gourion qui ne croit pas au péril, une opération clandestine visant à neutraliser les projets égyptiens. Après des contacts et aventures rocambolesques (*lire en détail sur notre page Facebook*), Krug disparaît tandis qu'explose l'avion de Hassan Sayid Kamal, directeur général des industries militaires égyptiennes... En réalité, Ben Gourion (et Moshe Dayan) ont raison : sans dispositif de guidage valable, les armes de Nasser ne valent rien. Et leur développement, faute de compétences, capote vite.





BETTMANN/CORBIS

## Une mutinerie d'une unité noire US en Australie passée sous silence

En 1942, à Townsville (Queensland), dans une base logistique importante notamment pendant la bataille de la mer de Corail, le 96<sup>e</sup> bataillon du génie, une unité de soldats noirs, s'est mutiné contre ses officiers blancs. C'est ce que révèle l'Australien Ray Holyoak à partir de documents inédits. L'affaire a dégénéré en un siège de plusieurs heures, pendant lequel les officiers ont été attaqués dans leurs quartiers à l'aide de mitrailleuses et d'armes antiaériennes (!). Après au moins un mort et des dizaines de blessés, l'armée australienne a été appelée pour rétablir l'ordre, ainsi que le sénateur américain et futur président Lyndon B. Johnson. Depuis, silence. Ray Holyoak compte bien continuer son enquête. À suivre... ■ L.H.

## Bismarck et Moltke causent toujours

Les voix d'Otto von Bismarck et du général Helmuth von Moltke (dit « l'Ancien »), les vainqueurs prusso-allemands de la France en 1871, viennent d'être révélées au public fin janvier. Elles sont restées gravées sur des cylindres de cire retrouvés en 1957 dans le laboratoire de Thomas Edison, à West Orange (New Jersey), mais laissés de côté... Jusqu'à ce que la mise au point d'un procédé d'écoute permette de les déchiffrer l'an passé. Tendez l'oreille sur [www.youtube.com/watch?feature=player\\_embedded&v=czko31-608l](http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=czko31-608l). ■ P.G.

## L'alcoolisme encouragé chez les soldats australiens au Vietnam

Inquiets de voir leurs troupes sombrer dans l'usage du cannabis et de l'héroïne, les chefs des soldats australiens au Vietnam les ont abreuvés généreusement en alcool : des documents de l'intendance montrent que la ration

journalière fin 1969 atteignait cinq cannettes de bière par jour et par personne. C'est ce que révèle le neuvième et dernier volume de l'histoire officielle du conflit vu de Canberra\*. Les effets délétères de cette dose déjà importante ont été augmentés par l'interdiction faite de consommer au combat : les soldats se sont donc précipités sur la boisson au retour de mission, multipliant problèmes de discipline et accidents impliquant véhicules et armes. L'abus d'alcool aurait notamment été impliqué dans les trois cas de meurtres d'officiers répertoriés et dans 25 % des cas de troubles psychiatriques référencés par les médecins. Des efforts de rationnement auraient été entrepris, mais apparemment sans effet. 60 000 soldats australiens ont servi au Vietnam de 1962 à 1972. 500 y ont perdu la vie. À noter que l'utilisation massive de drogues chez les soldats américains est de plus en plus contestée par les historiens. ■ P.G.

\* *Fighting to the Finish*, Ekins Ashley avec Ian McNeil, Australian War Memorial. À lire sur : <https://www.awm.gov.au/histories/seasia/fighting-to-the-finish/>



LEFRED-THOURON POUR « G&H »

la Chine mort en 1227, ou même à ses descendants : il aurait été construit vers 115 av. J.-C. par les empereurs chinois de la dynastie des Han occidentaux, affirment les membres d'une expédition internationale dirigée par le géographe britannique William Lindesay. Le mur ferait partie d'un rameau aujourd'hui disparu des fortifications édifiées par les Han, construites précisément pour protéger l'intérieur de la Chine, et liées à l'ensemble appelé « Grande Muraille ». Si les portions les plus connues des célèbres remparts ont été construites par les empereurs Ming au x<sup>e</sup> siècle, la construction du complexe de défense le plus grand du monde (8851 km) a débuté en 403 av. J.-C. ■ P.G.

## La muraille de Chine s'est égarée en Mongolie

Le « mur de Gengis Khan », vestige de fortification haut de 2,5 m perdu au sud du désert de Gobie, en Mongolie, ne doit rien au célèbre conquérant de

Des historiens réclament l'ouverture au public de 400 boîtes stockées dans les caves du siège de l'ONU à New York. Elles contiennent les archives de 10 000 procédures engagées contre des criminels de guerre après la Seconde Guerre mondiale. Mais cette mine de documentation unique n'est accessible qu'au compte-gouttes depuis 1948... 20 millions de dollars : c'est la somme que l'Argentine alloue au nouveau musée dédié à ses soldats tombés pendant la guerre des Malouines, en 1982.





MARINE ODYSSEY - AP PHOTO/SIPA

## Avec plus de deux siècles de retard, le trésor d'un galion d'Amérique arrive en Espagne

Après cinq ans d'une âpre bataille... juridique, 594 000 pièces d'argent et autres objets récupérés sur un navire espagnol parti de Lima, au Pérou, et coulé par la marine britannique en 1804 au large des côtes portugaises, ont été remis fin février à l'Espagne.

L'épave de la *Nuestra Señora de las Mercedes* avait été découverte en 2007 par la compagnie privée américaine Odyssey, spécialisée dans la chasse aux trésors sous-marins, et qui entendait bien tirer pleinement profit de celui-ci, estimé à 500 millions de

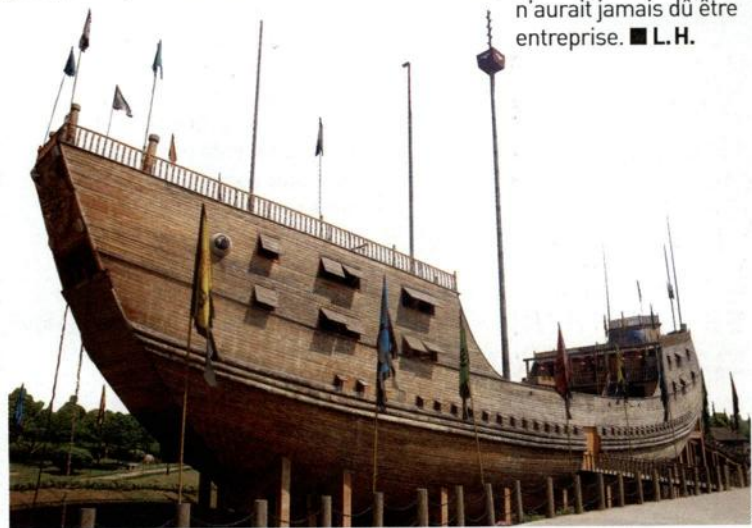
dollars. La cour d'appel de l'État de Géorgie en a décidé autrement, avec le soutien de la Cour suprême des États-Unis. Le magot, sans doute le plus gros jamais récupéré, a rempli les soutes de deux

avions C-130 Hercules espagnols chargés de le ramener à bon port. Aucune compensation n'est prévue pour les 2,6 millions de dollars dépensés par Odyssey, l'Espagne estimant que la récupération n'aurait jamais dû être entreprise. ■ L.H.

### Les Chinois adeptes au XV<sup>e</sup> siècle de la « politique de la canonnière »

L'histoire de l'amiral chinois Zheng He, par ailleurs eunuque et musulman, parti de Nankin et allant explorer les côtes de l'Afrique orientale au XV<sup>e</sup> siècle à la tête d'une armada de jonques géantes (*photo*), est désormais bien connue. Mais l'historien australien Geoffrey Wade, qui s'est

plongé dans l'étude des archives de la dynastie Ming, ne partage pas la vision chinoise « officielle » qui présente Zheng He comme un paisible navigateur. Il semblerait au contraire que l'armada chinoise comptait de très nombreux soldats et une puissante artillerie, et que cette flotte avait d'abord pour mission de faire payer un tribut à la Chine par les principautés de l'Asie du Sud-Est, allant même jusqu'à intervenir dans une guerre civile à Sumatra pour y soutenir les partisans de l'alliance chinoise. ■ L.H.



DR

Le bâtiment pressenti est l'École de mécanique des sous-officiers de la Marine (ESMA), ex-centre d'internement et de torture de la junte militaire à Buenos Aires entre 1976 et 1983. Inauguration prévue en août 2013 ••• Le nouveau gouvernement nord-coréen de Kim Jong-un vient d'autoriser deux équipes de 30 chercheurs américains à retrouver les restes des 5 300 GI's encore portés disparus depuis la fin de la guerre de Corée (1950-1953). Les recherches avaient été suspendues il y a sept ans





SYGMA/CORBIS

## Le dernier saut du cinéaste Pierre Schoendoerffer

Le 14 mars au matin, Pierre Schoendoerffer, 83 ans, est parti « Là-haut » rejoindre tous ceux qu'il a vu tomber au cours de sa longue vie d'aventurier. De lui, on retient en général deux grands films, *La 317<sup>e</sup> Section* (1964) et *Le Crabe-Tambour* (1977), et les romans éponymes. Dans un paysage cinématographique français peu friand des sujets guerriers, quasiment inexistant sur la guerre d'Indochine, et qui n'approche la guerre d'Algérie qu'avec crainte, Schoendoerffer occupe une place particulière. Pour lui, la guerre n'était pas un sujet

théorique mais une expérience personnelle, vécue de 1952 à 1954 en Indochine comme cameraman des armées (photo), au seuil de sa vie d'adulte, et achevée, après la défaite de Diên Biên Phu, par la captivité. Il la montre donc d'une manière très personnelle, faite de sobriété et de réalisme, sans grand renfort de moyens et d'effets spéciaux, sauf lorsqu'il se frotte à la grande bataille de Diên Biên Phu. À l'écran, il veut témoigner de ce qu'a vécu une génération de soldats, devenue adulte en 1945, aguerrie en « Indo » prise dans les cahots tragiques de la guerre d'Algérie. En cela, il a contribué à l'édification d'un imaginaire guerrier alors que peu d'artistes se sont saisis de cette histoire dans sa globalité. ■ **Bénédicte Chéron**

## Hervé Couteau-Bégarie aura marqué la culture stratégique française

Le 24 février dernier, le professeur Hervé Couteau-Bégarie est décédé des suites d'une longue maladie, à l'âge de 55 ans. Titulaire du cours de stratégie à l'École de guerre et directeur d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE), directeur de l'Institut de stratégie et des conflits (ISC), il était spécialiste des questions navales auxquelles il a consacré plusieurs ouvrages. Véritable figure d'érudit, Hervé Couteau-Bégarie était le meilleur représentant d'une culture stratégique française fondée sur l'encyclopédisme. Tout au long de sa carrière, il s'est efforcé, avec l'humour qui le caractérisait, de transmettre cette vaste culture tant au travers de ses cours que de ses multiples écrits, dont le plus connu est sans doute le massif *Traité de stratégie*, mais aussi en faisant éditer ou rééditer nombre d'ouvrages — on pense par exemple à l'intégrale des travaux de l'amiral Castex. Sa disparition précoce est celle d'un authentique savant, dévoué jusqu'au bout à son travail en dépit de sa maladie. ■ **B. B.**

## Un des héros de *Band of Brothers* passe l'arme à gauche

Le lieutenant Lynn D. « Buck » Compton, l'un des héros de la « Easy » Company (506<sup>e</sup> régiment, 101<sup>e</sup> division aéroportée) célébré dans la série *Band of Brothers*, est décédé ce 25 février à l'âge de 90 ans. Champion de base-ball et de football américain, il s'était engagé dans l'armée en 1943, avant de prendre part aux plus

dures batailles de 1944-1945, de la Normandie à Bastogne, en passant par l'opération Market Garden. Il était entré dans la police en 1947, avant de faire une brillante carrière de juge en Californie. Jusqu'à la sortie en 2001 de la mini-série



de HBO réalisée par Steven Spielberg, il était surtout célèbre pour avoir instruit en 1969 le procès de Sirhan Sirhan, l'assassin en 1968 du candidat démocrate à la présidentielle Robert Kennedy, et obtenu sa condamnation à la perpétuité. ■ **M. P.**

## L'Allemagne ne paiera plus pour les crimes du III<sup>e</sup> Reich

L'Italie a eu tort de légitimer les demandes de compensations financières réclamées par des victimes d'exactions allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale. Tel est le verdict rendu le 3 février dernier par la Cour pénale internationale basée à La Haye (Pays-Bas). Ce jugement met un point final à la procédure engagée par l'Allemagne en 2011 contre l'Italie (voir G&H n° 4 p. 15) pour faire valoir son droit à l'immunité concernant les crimes du nazisme, considérés comme déjà réparés depuis un accord signé en 1961 prévoyant le versement de 40 millions de marks en solde de tout compte. Mais voilà, la Cour

en raison des tensions autour du programme nucléaire de Pyongyang \*\*\* Agent puis historien des réseaux britanniques de la Résistance, Mickael R. D. Foot est décédé le 18 février à 92 ans. Il s'est rendu célèbre outre-Manche par son livre publié en 1966, *SOE in France*, l'histoire du Special Operations Executive, service secret créé en 1940 par Churchill « pour mettre l'Europe en feu ». Il y révèle l'ampleur du soutien des Britanniques à la France libre. Par crainte de susciter l'ire du général



de cassation italienne a reconnu en 2004 comme valide la plainte déposée à Arezzo en 1998 par un ancien travailleur forcé, Luigi Ferrini, au motif que le crime reproché était un crime international non couvert par l'impunité. Entraînant du coup une cascade de plaintes pour le même motif... et l'attention de la Grèce, elle-même réclamant 28,6 millions d'euros de compensations à l'Allemagne en réparation du massacre de Distomo (218 civils tués) perpétré en 1944 par les SS. Observatrice du procès à La Haye, la Grèce, comme l'Italie, n'a plus guère de chance de voir reconnues ses prétentions après cette décision. Un coup dur, car Athènes espérait bien profiter d'un jugement favorable pour rouvrir un dossier épineux : celui de l'argent « emprunté » par les Allemands en 1942 et jamais restitué. Une somme qui représenterait aujourd'hui plus de 70 milliards d'euros avec les intérêts. ■ P.G.

## Hitler et sa passion pour les tableaux guerriers

L'historien tchèque Jiri Kuchar vient de retrouver seize tableaux de la collection personnelle d'Adolf Hitler dans le couvent de Doksany, à 50 km au nord de Prague. Ils font partie d'œuvres cachées par

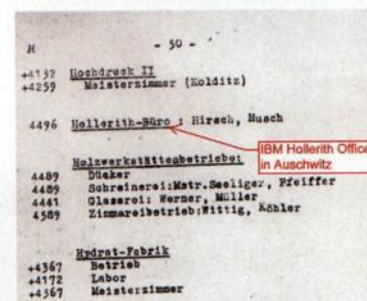
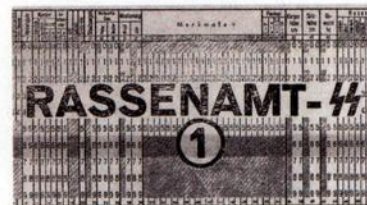


REUTERS/PIETR JOSEK

le dictateur dans le monastère bohémien de Vyssi Brod mais portées manquantes depuis 1945. Si leur qualité artistique est douteuse, les tableaux révèlent au moins les goûts du Führer pour les thèmes guerriers, comme ces *Souvenirs de Stalingrad* (voir photo) exécuté en 1943 par son peintre préféré, Franz Eichhorst. ■ P.G.

## Shoah : nouvelles révélations sur le rôle d'IBM

La direction new-yorkaise d'IBM dirigeait de près les activités de sa filiale néerlandaise dans le but d'identifier les Juifs pour le compte des occupants nazis : c'est ce que confirmerait un courrier inédit daté du 10 juin 1941 retrouvé par l'historien et journaliste américain Edwin Black et publié dans l'édition 2012 de son ouvrage *IBM and the*



*Holocaust* (originellement publié en français par Robert Laffont en 2001). Ces révélations contredisent les distances prises officiellement en juin 1940 par Thomas Watson, président d'IBM, qui avait renvoyé à Berlin la décoration reçue des nazis en 1937. Ci-dessus, une carte perforée mise au point par IBM pour le Bureau SS pour la race et un extrait de l'annuaire d'Auschwitz qui révèle la présence d'une équipe d'IBM au sein du camp. ■ P.G.



## Hitler avait choisi son QG en Grande-Bretagne

Apley Hall, une magnifique maison de maître située à 30 km à l'ouest de Birmingham : c'est là qu'Adolf Hitler avait prévu d'installer son futur quartier général, une fois l'Angleterre conquise. C'est ce que viennent de découvrir des historiens anglais grâce à des documents nazis confidentiels abandonnés dans un bunker en Belgique à la fin de la guerre et oubliés depuis. Surprise : certains de ces documents sont estampillés 1941, preuve que même après la bataille d'Angleterre, Hitler n'avait pas renoncé à ses projets d'invasion. ■ M.P.

## Il y a 75 ans...

### Le 12 février 1937, les Brigades internationales sauvent Madrid.

Trois cents manifestants et vétérans de la guerre d'Espagne ont célébré ce 17 février le 75<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de la Jarama, où les Brigades internationales ont perdu 5550 des 8700 volontaires engagés. Tout commence le 5 février 1937 : ce jour-là, les nationalistes espagnols appuyés par des chars, de l'artillerie et les avions allemands de la légion Condor surprennent les républicains sur les rives de la rivière Jarama, à 11 km au sud-est de Madrid. Les franquistes veulent couper la route vitale qui relie encore Madrid à Valence et à la côte et sont bien près d'y parvenir après une semaine de durs combats. Mais ils ne passeront pas : le 12, le bataillon britannique de la XV<sup>e</sup> brigade internationale se sacrifie sur la colline du Suicide (Suicide Hill), perdant 275 volontaires sur 400. Après de coûteuses contre-attaques, le front est stabilisé... Et Madrid tiendra jusqu'au 28 mars 1939, à la toute fin de la guerre. ■ P.G.

de Gaulle, le Foreign Office empêche alors la parution en français de cet ouvrage majeur — interdiction outrepassée seulement en 2008 par Tallandier sous le titre *Des Anglais dans la Résistance*... Les guérilleros hmongs, anciens fidèles alliés des États-Unis au Viêt Nam et Laos, n'ont toujours pas le droit d'être enterrés aux côtés de leurs frères d'armes dans les cimetières militaires américains, malgré une large campagne de soutien en leur faveur (ils seraient 350 000 aux États-Unis).



# Quand l'empire du

L'estampe japonaise ne sert pas qu'à l'érotisme. La guerre contre la Chine en 1894-1895 lui donne une seconde jeunesse



**Dès les premiers combats, l'armée japonaise écrase des troupes chinoises désordonnées.**



# Soleil se leva

Texte : François Malys  
Photos : Corbis/Philadelphia Museum of Art

omme instrument de reportage et art de propagande ultranationaliste.



Durant les dix mois de guerre, les plus grands artistes japonais produisent près de 3000 images des combats, selon l'historien Donald Keene. Imprimées par des blocs de bois imbibés d'encre, elles sont suspendues devant les échoppes. Enflammé par le conflit, le public se les arrache. Les journaux en font aussi grand usage. Ici, un officier japonais observe une charge de cavalerie lors de la prise de Moukden (Shenyang). Inutile de chercher le réalisme : l'artiste imagine la scène, la coulant dans les conventions éprouvées des récits de samourais : théâtralité des attitudes, usage de la fumée, du feu, du brouillard, traitement soigné de la nature.



Tradition et modernité se mêlent  
dans les estampes pour le plus  
grand plaisir du public.



明治七年九月 印刷  
全 年九月 日發行  
日本 長崎 由 野 丁 三 十 三 子  
印刷 兼 深 瀬 龜 三 郎  
發行 者

響 新 竹 割







我軍大勝利  
大激戰

野津中将

山田少将

Sur le grand triptyque, la supériorité des Japonais équipés à l'européenne est évidente. Le fusil à baïonnette, le canon à chargement par la culasse (et non par la gueule comme faussement représenté), le télégraphe, ne laissent aucune chance à une armée chinoise en retard de cinquante ans. À noter que figurent ici autant de signes de modernité que de tradition. Le combat singulier, l'escrime au sabre, conservent toute leur place. La scène du haut représente la prise de Pyongyang, en Corée, le 16 septembre 1894 par les 14 000 hommes du général Nodzu. En bas à droite, une vue du front de Mandchourie, dans les montagnes de Feng Huang Cheng, en novembre 1894. Le général Tatsumi y gagna le surnom de « Napoléon japonais » pour être venu à bout des 15 000 Tartares de l'armée de l'Amour.



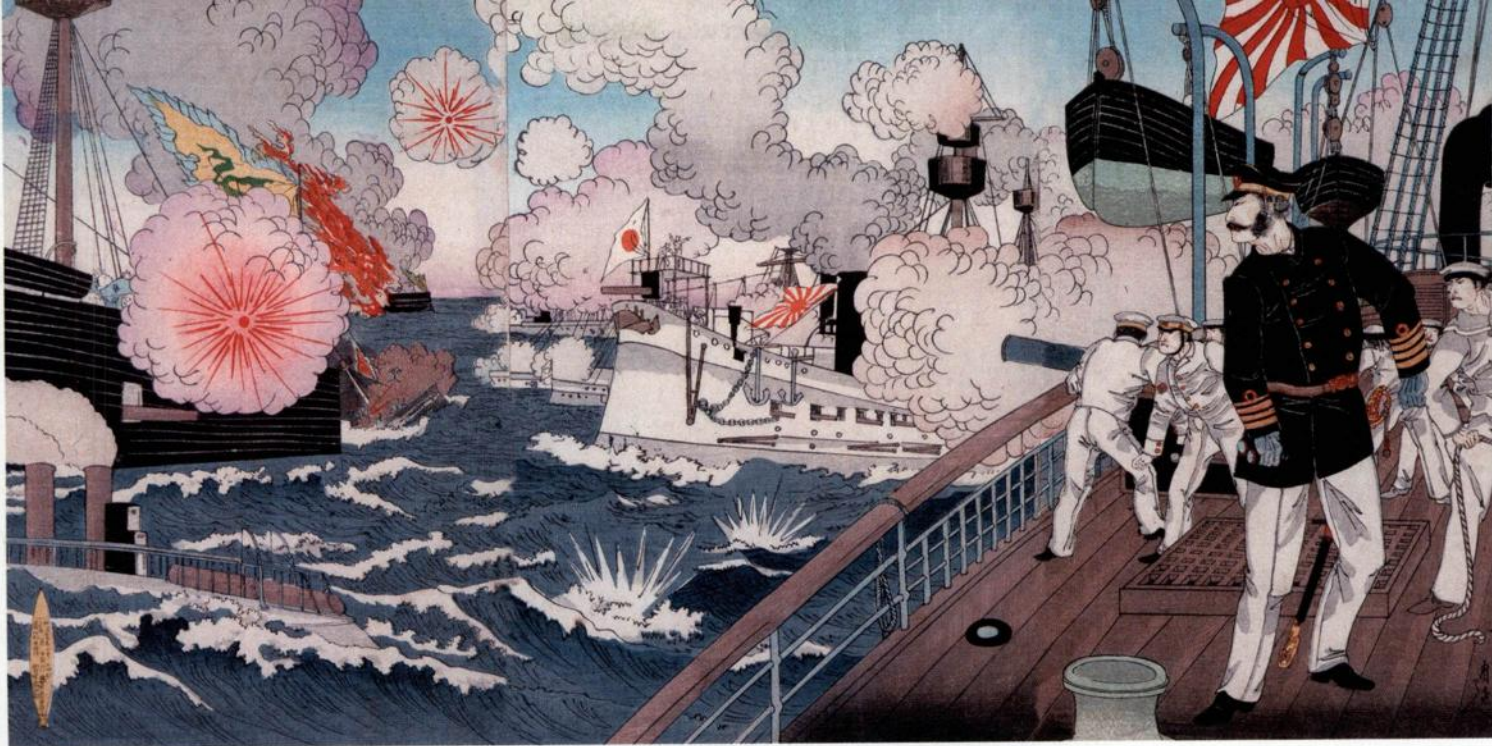
敵共潰走圍





La marine japonaise, conçue par l'ingénieur français Emile Bertin, vole de victoire en victoire.





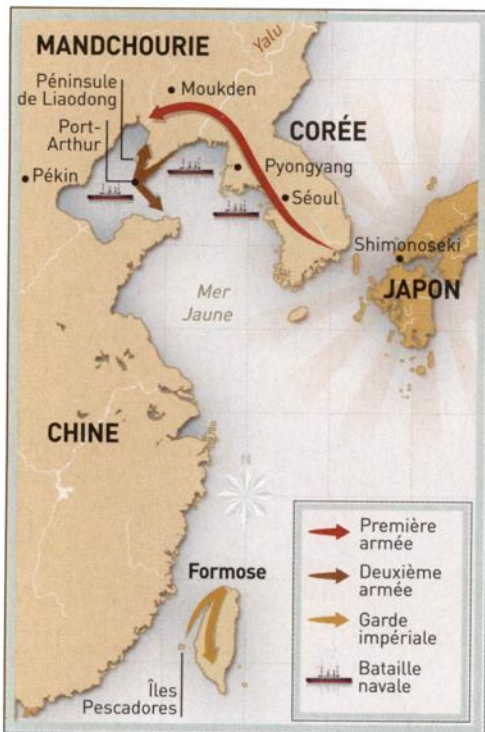
我艦隊於黃海  
清艦擊沈之圖

Obligée de faire venir ses troupes par mer en Corée, la flotte japonaise doit vite détruire celle des Chinois. Tous les engagements lui seront favorables en raison de sa capacité manœuvrière et des dégâts infligés par ses canons à tir rapide. Dès le 25 juillet 1894, lors d'un accrochage, près de l'île de Phung-Do, une partie de la marine chinoise est mise en déroute. La flotte japonaise appuie ensuite le siège de Pyongyang (*en haut à gauche*) où des projecteurs sont utilisés pour mieux cibler les tirs. Le coup de grâce est donné à la flotte de l'amiral Ting sur la rivière Yalu, le 17 septembre 1894 (*en bas*), connue aussi sous le nom de bataille de la mer Jaune. Seuls ses deux cuirassés, le *Chen-yuen* et le *Ting-yuen*, réchappent au feu de la flotte de l'amiral Ito. Enfin, en février 1895, les navires chinois coincés à Port-Arthur sont massacrés (*en haut à droite*) par ceux de l'amiral Kabayama.





Le capitaine Awata ne frappe qu'une fois et les corps de ses victimes s'amoncellent : tout un symbole de la prétendue supériorité morale du Japonais sur le Chinois dégénéré ! Cette première grande guerre du Soleil-Levant révèle la force du nationalisme nippon, l'étendue de ses progrès militaires et son appétit de conquête.



japonaises, fortes de 5000 hommes, ont repris Séoul et infligé un premier revers aux Chinois à Seikan, le 29 juillet. « On observe, d'un côté, l'absence complète de toute idée de manœuvre et même de mouvement, et, du côté opposé, une spontanéité d'offensive, un élan de race jeune et ardente, bien faits pour séduire ceux qui s'intéressent au développement d'un peuple né d'hier à la civilisation européenne », lit-on déjà dans la *Revue militaire de l'Étranger*.

Si la Chine est demeurée une puissance agricole qui peine à moderniser son économie et son système politique, le Japon, sorti de l'isolement depuis 1868 avec l'ère Meiji, s'est adapté à marche forcée. Il s'est doté d'une force militaire moderne organisée sur le modèle européen. Il n'aligne que 150 000 hommes face au million de soldats chinois mais ses troupes sont bien équipées, entraînées et encadrées. Pays insulaire conscient de l'importance de sa marine, il a fait appel à la France pour la renforcer. C'est la mission du génial ingénieur naval Émile Bertin, 46 ans, envoyé auprès de l'empereur Mutsuhito de 1886 à 1890. Le Français fait construire des navires qui comportent toutes les innovations qui ont fait sa réputation : ses bateaux, rapides et bien protégés, sont équipés de canons puissants à tir rapide. Il réorganise aussi les arsenaux et conseille les amiraux sur la stratégie en préconisant le combat en file.

En Corée, les troupes nippones progressent vite. Après Séoul, le 16 septembre 1894, c'est Pyongyang qui tombe. La route de la Mandchourie et de Pékin est ouverte. Deux jours plus tard, sur le fleuve Yalu, la flotte chinoise connaît son Trafalgar : « Dès le début, la supériorité du tir des Japonais s'affirme d'une manière évidente. Ils tirent trois fois plus vite que les Chinois et c'est par une avalanche de projectiles qu'ils couvrent avec leurs pièces à tir rapide les ponts des navires chinois. Pendant que leurs adversaires ajustent au hasard et

ne font que des dommages insignifiants, les Japonais envoient en bonne direction une pluie d'obus qui crible les superstructures, démonte tout ce qui n'est pas à l'abri d'une cuirasse, allume des incendies un peu partout. »

Pour les Chinois, les désastres s'enchaînent. C'est maintenant leur littoral qui est attaqué. Le 24 octobre, 18 000 hommes y débarquent pour prendre Port-Arthur (aujourd'hui Lüshun), l'orgueil de l'empire du Milieu. Le 21 novembre, la ville est investie : les Japonais se livrent à un massacre en représailles à des exactions commises sur certains de leurs prisonniers. Sont tués 2 000 Chinois, dont 1 500 civils. Ce nouveau succès achève d'étonner les spécialistes étrangers.

« Un officier de marine anglais, qui observait le combat, termine son récit en disant que les Japonais seraient des adversaires extrêmement redoutables, même pour des Anglais, et que la prise de Port-Arthur

était pour lui une véritable révélation », note le Français Maxime Joseph Marie Sauvage dans son livre sur le conflit, publié en 1897.

La Chine engage aussitôt des pourparlers. En attendant, les Japonais continuent d'avancer, à partir de la Mandchourie et de Port-Arthur ; les unes après les autres, les places fortes chinoises succombent. Ils envahissent aussi l'île de Formose (Taiwan) et l'archipel proche des Pescadores avant que, le 17 avril 1895, le traité de Shimonoseki ne soit signé, sous la contrainte internationale. La Chine accepte l'indépendance de la Corée (qui tombe dans l'orbite nipponne et sera annexée en 1910), cède au Japon la péninsule du Liaodong (qu'il devra néanmoins rétrocéder sous la pression de la Russie, notamment), Formose et les îles Pescadores, et paye d'importants dommages de guerre. Pour le Japon, la victoire est totale. Désormais, dans cette partie du monde, il faudra compter avec l'empire du Soleil-Levant. La Russie s'en rendra compte à ses dépens neuf ans plus tard. ■

## Face à la Chine, le Japon a une armée vraiment moderne.

**E**té 1894. Une nouvelle puissance surgit sur la scène internationale. Le Japon, en mettant en dix mois l'immense Chine à genoux, stupéfie le monde. Origine du conflit, la Corée, coincée entre les deux pays et passée, au fil des siècles, sous tutelle de l'un ou de l'autre. En 1884, la convention de Tientsin se veut dissuasive : si l'un des États envoie des troupes en Corée, l'autre peut y dépêcher le même nombre d'hommes. Ce pacte fragile dure jusqu'au printemps 1894, quand la révolte des paysans Tohagutos force le roi de Corée à faire appel à l'empire du Milieu. Ses soldats débarquent mais se retrouvent face à un corps expéditionnaire japonais envoyé en hâte. Une série de combats aboutit à une déclaration de guerre officielle le 1<sup>er</sup> août 1894. Entre-temps, les troupes



# ABONNEZ-VOUS!

## OFFRE EXCEPTIONNELLE

# SCIENCE VIE GUERRES & Histoire

# -50%

## PENDANT 6 MOIS

2,98 € le n° de *Guerres&Histoire*  
au lieu de 5,95 € les 6 premiers mois



- Pendant 6 mois** vous recevrez *Guerres&Histoire* au tarif exceptionnel de **2,98 € le n°**, soit **50% de réduction** par rapport au prix en kiosque.
- Après ces 6 mois**, vous continuerez à recevoir *Guerres&Histoire* au tarif préférentiel de **5,20 € le numéro**.
- Vous êtes libre** de suspendre ou d'arrêter à tout moment.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site  
[www.kiosquemag.com](http://www.kiosquemag.com)  
C'est rapide, pratique et sécurisé

À compléter et retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE ABONNEMENTS - B400 - 60643 CHANTILLY CEDEX

### Abonnement **LIBERTÉ**

**2,98 € le n° de *Guerres&Histoire* au lieu de 5,95 € les 6 premiers mois**

**OUI, je profite de cette offre exceptionnelle d'abonnement.** Je recevrai *Guerres&Histoire* pendant les 6 premiers mois au prix de 2,98 € par numéro. Passé ce délai, je recevrai *Guerres&Histoire* au prix de 5,20 € par numéro. Je suis libre d'interrompre mon abonnement quand je le souhaite.

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à prélever sur ce dernier le montant des avis de prélèvement mensuel, présentés par GUERRES&HISTOIRE. Je vous demande de faire apparaître ces prélèvements sur mes extraits de comptes habituels. Je m'adresserai directement à GUERRES&HISTOIRE pour tout ce qui concerne le fonctionnement de mon abonnement.

#### > Coordonnées de l'abonné et titulaire du compte à débiter :

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Complément d'adresse \_\_\_\_\_  
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Tél. \_\_\_\_\_

Grâce à votre n° de téléphone nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

E-mail \_\_\_\_\_

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerres&Histoire* (Groupe Mondadori)

#### > Date et signature obligatoires :

#### > Établissement teneur du compte à débiter (votre banque, CCP ou Caisse d'Épargne) :

Établissement \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

#### > Compte à débiter :

Code établissement \_\_\_\_\_ Guichet \_\_\_\_\_ N° de compte \_\_\_\_\_ Clé RIB \_\_\_\_\_

ORGANISME CRÉANCIER : Mondadori France / *Guerres&Histoire*

TSA 10005 - 8, rue François Orly - 92543 Montrouge Cedex

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR : 415 137

Sur une base de 3 numéros sur les 6 premiers mois à 2,98 €. Sur une base de 3 numéros sur les 6 mois suivants à 5,20 €. Offre exceptionnelle valable jusqu'au 31/07/2012, pour tout nouvel abonnement et paiement par prélèvement bancaire. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin.

Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre



## Les services secrets polonais sont à l'origine du décryptage du code de la machine allemande **Enigma**. Comment expliquer que les Polonais aient disposé de cette capacité ?

MIKOL REVER, MONACO



La réponse de l'historien polonais Jan Szkudlinski, chargé par le musée de la Seconde Guerre mondiale de Gdansk d'une exposition permanente qui sera consacrée à Enigma en 2014.

### Pourquoi un tel investissement de la Pologne dans le renseignement avant 1939 ?

Dans l'entre-deux-guerres, le jeune et relativement pauvre État polonais est coincé entre deux géants militaires hostiles, l'Allemagne et l'URSS. La cryptologie

— science du déchiffrement des messages secrets — peut lui apporter à moindre coût un réel avantage. Or, dès les années 1920, le service du chiffre polonais dispose d'excellents spécialistes et peut compter sur une école de mathématiciens parmi les meilleures au monde. C'est elle qui a cassé le secret d'Enigma, la machine de chiffrement utilisée par l'armée de terre et l'aviation allemande des années 1920 à 1945.

### Quel est le défi posé par Enigma ?

La procédure de chiffrement change tous les jours, émetteur et récepteur configurant leurs machines de la même façon. Pour décrypter un message codé, il faut donc connaître le réglage de la machine au départ. Les concepteurs allemands pensent que le secret est garanti, car il faudrait tester un nombre de combinaisons défiant l'imagination pour reproduire la configuration de la machine expéditrice et décrypter un message intercepté.

### Comment y est-on parvenu ?

En octobre 1931, un fonctionnaire du bureau du chiffre du ministère allemand de la Défense, Hans Thilo Schmidt, propose aux services secrets français de leur livrer des renseignements. En novembre 1931,

Gustave Bertrand, chef du service de cryptologie français, reçoit ainsi deux notices destinées aux opérateurs allemands relatives à Enigma : un mode d'emploi de la machine avec photos et un document indiquant comment effectuer le chiffrement. Bertrand les transmet au service français des chiffres, qui les déclare inutilisables, pour les raisons que j'évoquais. Il contacte alors les services britanniques, toujours sans succès. Très opiniâtre, il se tourne alors vers les Polonais...

### Que découvre l'équipe polonaise ?

Le bureau du chiffre polonais emploie une équipe de jeunes mathématiciens très doués : Marian Rejewski (n° 1 sur la photo), Henryk Zygalski (n° 2) et Jerzy Rozycki (n° 3). Rejewski, le plus brillant, comprend que les rotors mécaniques de la machine qui chiffrent le texte sont unis par une relation mathématique. Les Polonais réussissent à reconstituer cette relation et vont même plus loin : ils mécanisent leur propre processus de déchiffrement. En décembre 1932, le code d'un message radio, chiffré par Enigma, est cassé. Cette percée est l'une des réalisations les plus spectaculaires de l'histoire de la cryptanalyse. En novembre 1938, en réponse à une modification des procédures allemandes, les Polonais inventent encore une machine électromécanique qu'ils appellent Bomba : elle teste les différents réglages d'Enigma pour en découvrir la clé quotidienne.

### À qui les Polonais remettent-ils leur découverte en 1939 ?

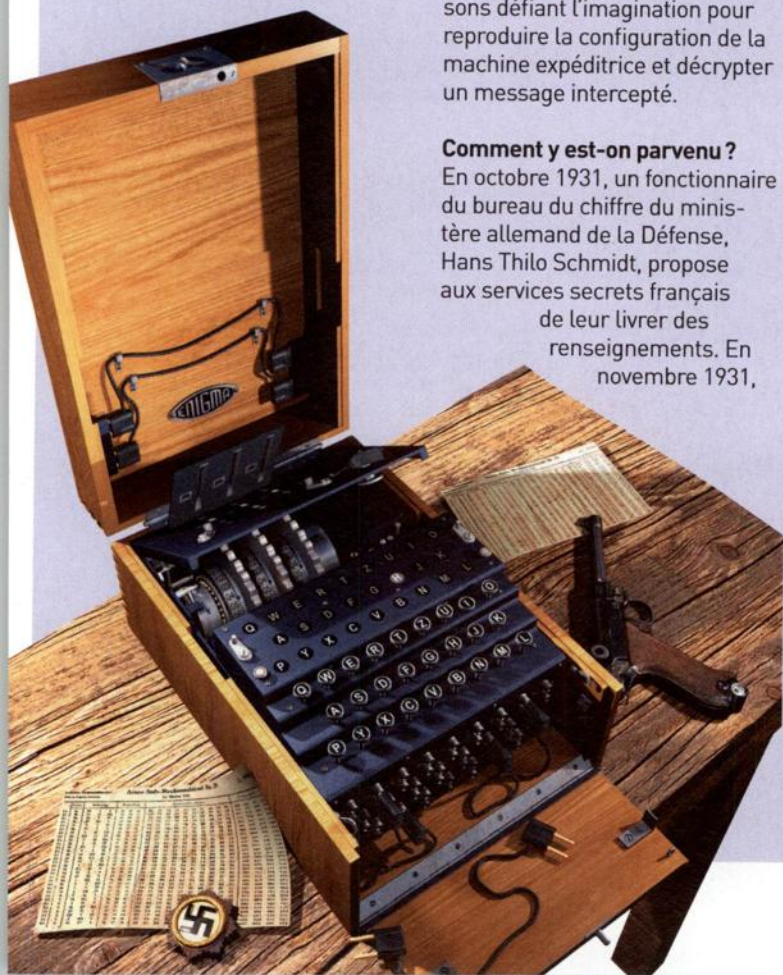
En juillet 1939, Stefan Mayer, chef du renseignement militaire polonais, présente une réplique d'Enigma à Gustave Bernard et Henri Braquenit, représentants du renseignement français, ainsi qu'à Alastair Denniston, chef des services de déchiffrement britanniques,

et deux de ses meilleurs hommes, Alfred Dillwyn Knox et Humphrey Sandwith. En s'appuyant sur les théories polonaises, les Britanniques développent un grand complexe de déchiffrement à Bletchley Park [à 80 km de Londres, NDLR]. Des experts y perfectionnent les méthodes : Alan Turing automatise la recherche et fournit en quelques heures la configuration Enigma du jour.

### Que sont devenus les décrypteurs polonais ?

Après l'attaque allemande, l'équipe est évacuée en France, où elle est employée par le renseignement français. Après la capitulation de 1940, une partie rejoint l'Algérie. Rozycki mourra d'ailleurs en janvier 1942 dans le naufrage du paquebot *Lamoricière* qui doit le ramener en France. Les autres, dont Rejewski, sont envoyés au château des Fouzes, près d'Uzès, en zone libre. En 1943, tous sont évacués en Grande-Bretagne via l'Espagne. Mais Rejewski et Zygalski ne travaillent pas à Bletchley Park : ils sont mobilisés dans l'armée polonaise [reconstituée outre-Manche par le général Sikorski, NDLR] et participent à des projets de décodage annexes — le travail de Rejewski, rentré en Pologne et devenu comptable, ne sera reconnu qu'en 1970 par son pays. Tous n'ont pas échappé aux Allemands cependant. Pendant la fuite vers la Grande-Bretagne, Gwido Langer, commandant du bureau du chiffre, et son adjoint, le major Maksymilian Ciezki, sont pris et transférés dans un camp de prisonniers, ce qui les sauve. Mais deux civils de l'équipe, Antoni Palluth et Edward Fokczynski, sont aussi arrêtés en Espagne et déportés à Sachsenhausen, où ils meurent. Bien qu'interrogés par la Gestapo plusieurs fois, ils n'ont jamais rien révélé sur Enigma. ■

Recueilli par Yacha MacLasha





# REponses



IMAGE TIRÉE DE « 300 » DE ZACK SNYDER/DR

## Sait-on pourquoi la culture spartiate était si agressive ?

JULIE RATCHOVSKI, DIJON (21)

La culture spartiate n'était pas si agressive que cela, elle était bien plutôt « militarisée » à l'extrême, ce qui n'est pas du tout la même chose. Du point de vue stratégique, Sparte était une grande

puissance au sein du monde grec, et elle s'en donnait les moyens, mais n'était pas plus « agressive » qu'une autre, à commencer par Thèbes ou Athènes. À certains égards, elle pouvait même

l'être un peu moins, car faire la guerre signifie toujours introduire du chaos et de l'instabilité dans une société, ce que les dirigeants spartiates craignaient avant tout. La militarisation était ainsi en

partie destinée à assurer une fonction de contrôle d'une société qui se sentait fragile du fait de la présence des hilotes, serfs d'État humiliés de façon quasi rituelle. ■ L.H.

## Comment peut-on expliquer l'usage des galères de combat jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle ?

MICHEL BRAHIC, CHÂTEAUDUN (28)

Manœuvrables, rapides (au moins au combat), indépendantes des caprices du vent, les galères conservent l'avantage tant que l'artillerie reste sous-développée (*ci-contre, modèle de galère utilisée par Venise jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle*). Mais l'impossibilité d'équiper ses flancs, occupés par les rameurs, d'une artillerie sous sabords les condamne dès 1650. Trop fragiles pour être risquées en bataille, les galères ne subsistent plus que pour des raisons de prestige et de police (en Méditerranée, face aux

corsaires barbaresques notamment). Louis XIV n'en dispose pas moins d'une cinquantaine

en 1690 — il peut compter, il est vrai, sur un vaste réservoir de galériens huguenots. La dernière bataille d'importance impliquant des galères (24 italiennes contre 4 turques : on est loin des 408 bateaux déployés

à Lépante en 1571) est livrée au large du cap grec de Matapan, en 1717. Ce qui reste des flottes est ensuite peu à peu démantelé, sauf dans les conditions bien particulières de la mer Baltique. Les galères se révèlent encore utiles au XVIII<sup>e</sup> siècle pour les opérations amphibies. ■ P.G.



MUSEO STORICO NAZIONALE VENEZIA



**La citation**

« En temps de guerre, aucun soldat n'est libre de dire ce qu'il pense; après la guerre, tout le monde se fout de ce qu'il pense. »

Général sir Ian Hamilton, dans son livre *Ian Hamilton's dispatches from the Dardanelles, 1917.*



IMAGE TIRÉE DE « JEANNE D'ARC » DE LUC BESSON/AFP

**L'action de Jeanne d'Arc a-t-elle vraiment eu un impact militaire ?**

PHILIPPINE CASADESSUS, LE MANS (72)

L'impact de la Pucelle fut énorme car sa capacité à galvaniser les volontés, tant des troupes que des dirigeants, donna une impulsion difficilement imaginable à la cause française. Des hommes qui n'avaient plus envie de se battre et faisaient preuve d'un véritable complexe d'infériorité devant l'ennemi anglais devinrent enthousiastes et habilités par la volonté de vaincre. La peur passa chez les Anglais, effrayés par cette femme en armure qui ne pouvait qu'être une sorcière envoyée par le diable, et la désertion fit bientôt

des ravages dans leurs rangs. Enfin, Jeanne pesa de tout son poids dans la décision d'aller à Reims faire sacrer Charles VII, ce qui eut des conséquences politico-stratégiques gigantesques. Mais son rôle tactique ne fut pas négligeable non plus, dans la mesure où elle était intelligente, pleine de bon sens, apprenait vite et savait s'entourer de bons conseillers. Elle se révéla donc bonne soldate, douée pour la manœuvre de l'artillerie et sachant reconnaître les points faibles d'une défense, le tout sans avoir jamais porté une arme. ■ L.H.



**Quel a été le char le plus puissant produit en série durant la Seconde Guerre mondiale ?**

ALEXANDRE HELIGON, POITIERS (86)

Si l'on considère que la puissance est liée à l'armement, le Tiger II allemand (plus précisément le « Panzerkampfwagen VI Tiger II Ausführung B » : char blindé Tigre II version B) est le principal prétendant au titre. Ce char (photo ci-dessus) conçu en 1943 est équipé du fameux canon antichar de 88 mm, mais dans une version allongée à 6,25 m contre seulement 4,9 m au canon de même calibre équipant le Tiger I de 1941. Cet allongement permet d'accélérer plus longtemps l'obus afin d'en accroître la vitesse initiale et le pouvoir de pénétration : la munition antichar tirée par le Tiger II atteint donc 1 130 m/s (4 068 km/h), contre 930 m/s pour le Tiger I.

Concrètement, le Tiger II, équipé en outre d'une excellente optique, est capable de détruire tout ce qui bouge dans un rayon de 2,5 km, tout en restant à l'abri des ripostes grâce à un blindage record : pas moins de 180 mm sur l'avant de la tourelle ! Le seul moyen de détruire ce monstre est donc de l'attaquer de flanc ou d'attendre qu'il succombe à ses vices. En effet, avec 60 t, le Tiger II est trop lourd pour

sa mécanique et son moteur. En résultent une mobilité réduite, des ennuis mécaniques à répétition... et des pannes sèches, car le félin boit sans soif (500 l/100 km) et la Wehrmacht manque justement d'essence. Chez les Alliés, un seul engin peut se comparer au Tiger II : le char soviétique IS-2 (IS pour « Iosif Stalin »), conçu en 1943 (photo ci-dessous). Plus léger (46 t), plus mobile et autonome, l'IS-2 est délibérément équipé d'un énorme canon de 122 mm assez faible en antichar (la munition est en deux pièces, ce qui ralentit la cadence de tir à 2 obus par minute, et sa vitesse ne dépasse pas 806 m/s), mais surpuissant en soutien d'infanterie. Et suffisant pour affronter le char Panther, seule véritable menace vu les carences industrielles allemandes : le Reich ne produit en tout que 492 Tiger II, contre 3 854 IS-2 en URSS. Un contre huit... Tout un symbole. ■ P.G.



TASS - PHOTO 12



## Quand, pour la première dans l'histoire militaire, une armée a-t-elle utilisé un **uniforme camouflé** comme on en voit de nos jours dans toutes les armées du monde ?

ALEXIS LE PAPE, DOUARNENEZ (29)

Le « camouflage » est adopté en deux temps. Après les délires colorés du Premier Empire, les Britanniques expérimentent les premiers, en 1847 en Inde, la couleur « khaki » (« couleur de poussière » en ourdou, une langue du Pakistan), bien plus discrète que les uniformes rouges de l'armée coloniale. Généralisé en 1890 dans les armées victorienne, l'usage du kaki monochrome est vite compris et copié partout : États-Unis (1902), Russie (1908), tandis qu'Italiens (1906) et Allemands (1910) adoptent une variante gris-vert. Seuls les Français ne font rien, ce qui leur coûte fort cher en 1914. Mais ils se rattrapent par la suite. Inventeurs du mot « camouflage » (du vieux français « camouflet » : nuage de fumée), ils développent pendant la guerre des trésors d'imagination. C'est ainsi un peintre de l'école de Nancy, Louis Guingot, qui conçoit en 1914 la première veste bariolée : un barbouillage savant de taches et lignes en trois tons (vert pré, brun rouge et bleu sombre). Mais cette tenue révolutionnaire n'est pas adoptée... Finalement, ce sont les troupes italiennes qui s'équipent les premières,



en 1929, de treillis bariolés à base de *tela mimetizzata* (toile de camouflage conçue à l'origine pour les tentes). À la même époque, la Reichswehr allemande

commence ses expérimentations, qui aboutissent d'abord à l'équipement des Waffen SS (photo) à partir de 1937. La Wehrmacht reçoit, elle, en 1931 une toile

de tente (*Zeltbahn 31*) bariolée, utilisable en poncho, puis une surveste en 1942. Les soldats français ont reçu les premières tenues léopard en 1951. ■ P.G.

### Le mot : « limoger »

Pendant la bataille de la Marne, en août-septembre 1914, et jusqu'au début de 1915, plusieurs généraux français se montrèrent d'une incompétence crasse. Aussi le commandant en chef, Joffre, prit-il la décision de les destituer de leur commandement et de les « placarder » loin du front, dans la 12<sup>e</sup> région militaire, dont le siège était... à Limoges. Cela permit le renouvellement de 40 % des généraux, aux trois quarts des généraux de corps d'armée. ■ L.H.

## Peut-on considérer la guerre froide comme la Troisième Guerre mondiale ?

SÉBASTIEN FERNANDEZ, CERGY (95)

La comparaison de la guerre froide à une troisième guerre mondiale est courante depuis la chute de l'Union soviétique, mais n'a pas grande signification pour au moins trois raisons. Premièrement, les formes prises par l'affrontement Est-Ouest entre 1947 et 1991 sont trop différentes des guerres de 1914-1918 et

de 1939-1945 pour justifier la comparaison. Deuxièmement, pour les contemporains de la guerre froide, la Troisième Guerre mondiale était le conflit « chaud » qui menaçait régulièrement de se déclencher, et pas leur quotidien. Troisièmement, si la guerre froide mérite le qualificatif de guerre mondiale, alors

d'autres conflits antérieurs à 1914 le méritent également : la guerre de Sept Ans (1756-1763), ou les guerres napoléoniennes pourraient également prétendre à ce titre. La guerre froide est bien un affrontement planétaire, mais la qualification de Troisième Guerre mondiale est, sans aucun doute, une exagération. ■ B.B.



## Pourquoi les Américains ont-ils livré des armes à leurs ennemis iraniens dans les années 1980 ?

JEAN-PHILIPPE COURTOIS, MIMIZAN (40)

Pour libérer sept Américains capturés au Liban, au milieu des années 1980, par le Hezbollah, soutenu et armé par l'Iran. Mais, problème, ce pays figure dans la liste américaine des États « voyous » et le Président Reagan déclare qu'il ne négociera jamais avec de tels partenaires. Néanmoins, en secret, il conclut un accord avec les Iraniens. En échange de la libération des otages, il leur vend donc les armes dont ils ont besoin pour mener la guerre contre l'Irak (voir G&H n° 4 p. 18) ou, plus exactement, c'est le gouvernement israélien (sic) qui fournit à l'Iran des missiles antichars BGM-71 TOW sur ses propres dépôts, les Américains promettant de rembourser. Cet accord secret viole la loi américaine sur le contrôle des armes, qui oblige le gouvernement à informer le Congrès sur toute livraison à des tiers. La manip ne s'arrête pas là. Reagan affecte les recettes de ces ventes clandestines au financement du mouvement des Contras, les guérilleros du Nicaragua engagés dans la lutte contre le régime marxiste de Daniel Ortega (actuel président du pays), vu comme une menace par Washington. En octobre 1986, quand l'armée d'Ortega abat un avion chargé d'armes, les révélations du pilote déclenchent un scandale aux États-Unis (baptisé « Irangate ») et dans le monde. Les démocrates tentent de traîner le républicain Reagan devant la justice, mais quand, en 1992, le procureur Lawrence Walsh se rend chez l'ex-président, il constate qu'il est atteint de la maladie d'Alzheimer et ne se souvient de rien... L'Irangate se termine ainsi en queue de poisson. ■ Y. McL.



## L'on parle toujours de l'échec de Custer à Little Big Horn. Mais y a-t-il eu d'autres victoires indiennes contre les Américains ?

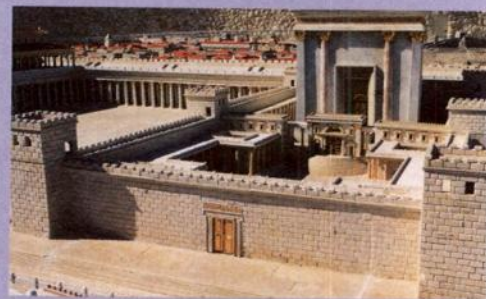
MICHEL REVIER, ATHIS-MONS (91)

Alliés aux Français puis aux Britanniques, les Indiens ont donné du fil à retordre aux colons américains et à l'US Army dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les épisodes semblables à la bataille de Little Big Horn (Montana, 1876, 268 « tuniques bleues » tuées) abondent, depuis l'extermination du détachement Dade par les Séminoles (Floride, 1835, 107 tués) jusqu'à celle du détachement Fetterman (Wyoming, 1866, 81 tués) par les Cheyennes et les Sioux. Cette dernière bataille, vécue comme un désastre par les Américains, va forcer l'US Army à négocier en 1868 un traité reconnaissant la domination indienne sur l'actuel Wyoming. Mais tout est remis en cause moins de dix ans plus tard et cette fois, malgré Little Big Horn, les Indiens sont battus... En dépit de leur talent militaire remarquable, les Sioux Nuage Rouge (photo ci-contre) et Cheval Fou, le Nez-Percé Chef Joseph ou l'Apache Victorio n'ont jamais réussi à transformer leurs nombreux succès tactiques en victoires durables. Leur résistance acharnée a cependant évité aux Indiens de l'Ouest d'être totalement laminés comme leurs cousins de l'Est, Delaware, Iroquois, Choctaws et autres Cherokees. ■ P.G.

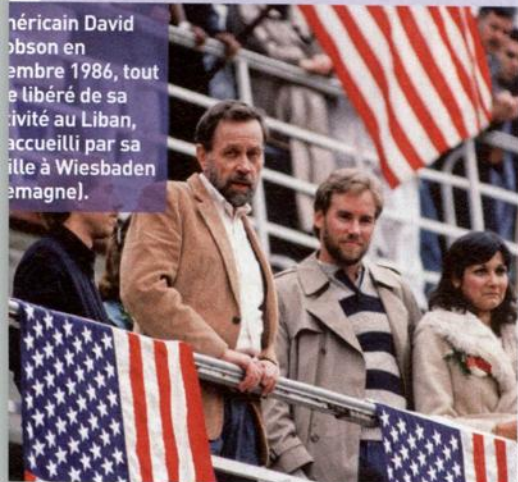
## Les Romains ont-ils détruit volontairement le Temple de Jérusalem en 70 ?

ANTOINE BELLANGER, PARIS 20<sup>e</sup>

Incendie dû aux combats ou destruction délibérée ? La seconde explication est la plus souvent retenue par les historiens. Quoi qu'il en soit, prendre le contrôle du Temple a sans aucun doute été l'objectif numéro un des Romains car qui tient ce point haut tient tout Jérusalem. Revenons un peu en arrière. Depuis l'an 66, les Juifs sont en révolte contre l'Empire romain dont ils forment une petite province. Vespasien, légat à partir de 67, pacifie la région de façon musclée. Le 1<sup>er</sup> juillet 69, après la mort de Néron, il est proclamé empereur et part pour Rome. Son fils Titus reprend les opérations et met le siège devant Jérusalem. Il dure cinq mois, un record, et oblige les Romains à fournir un énorme effort militaire, bien supérieur à celui qu'ils ont déployé en 43 pour l'invasion de la Bretagne : quatre légions, huit escadrons de cavalerie, plus 18 000 soldats fournis par quatre rois vassaux, en tout environ 50 000 hommes. Cet effort explique que la célébration de la victoire à Rome, en 71, soit la seule à concerner l'écrasement



d'une révolte interne à l'Empire. Titus a clairement décidé de donner l'assaut au Temple, ce qui rendait sa destruction, au moins partielle, inévitable. A-t-il donné l'ordre de le raser ? Ses actions ultérieures (transfert au Trésor romain de l'impôt versé par les Juifs au Temple, pillage des objets sacrés du Temple) suggèrent que telle était sa volonté. En détruisant le Temple, Titus a porté un coup décisif au judaïsme, car il mettait fin au culte sacrificiel, que les Juifs célébraient seulement dans le Temple de Jérusalem. ■ Y. McL.



Américain David Obson en septembre 1986, tout juste libéré de sa captivité au Liban, accueilli par sa famille à Wiesbaden (Allemagne).

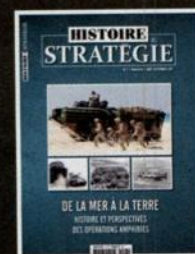
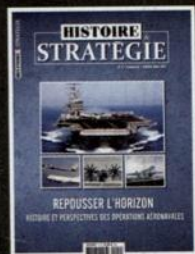
PETER TURNLEY/CORBIS

CORBIS

BRIDGEMAN

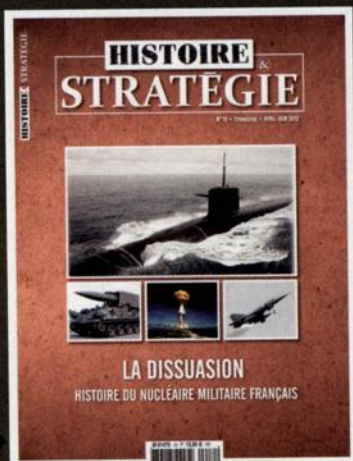


En vente en kiosque



## H&S

Histoire & Stratégie  
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €  
Codification Presstalis 01475



## DSI

Défense & Sécurité internationale  
Mensuel - 116 pages - 6,80 €  
Codification Presstalis 08434



# Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI  
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~77,70€~~ **H&S**  
**55€**

seulement pour une  
année de lecture au  
lieu de 77,70€.

Tarif pour la France  
métropolitaine,  
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**  
**95€**

seulement pour une  
année de lecture au  
lieu de 152,50€.

Tarif pour la France  
métropolitaine,  
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :  
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris  
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31  
www.geostrategie.com - commande@areion.fr

### Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 €  Europe/DOM-TOM : 95 €  Reste du monde : 115 €

### Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 €  Europe/DOM-TOM : 175 €  Reste du monde : 215 €

### Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 €  Europe/DOM-TOM : 70 €  Reste du monde : 90 €

### Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 €  Europe/DOM-TOM : 130 €  Reste du monde : 170 €

### Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 €  Europe/DOM-TOM : 155 €  Reste du monde : 195 €

### Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 €  Europe/DOM-TOM : 300 €  Reste du monde : 380 €

Nom \_\_\_\_\_  
Prénom \_\_\_\_\_  
Profession/Organisation \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_  
Pays \_\_\_\_\_  
Téléphone \_\_\_\_\_  
E-mail \_\_\_\_\_

#### Paiement :

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)  
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)  
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

N° de carte \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_  
Date d'expiration \_\_\_\_ / \_\_\_\_ / \_\_\_\_  
Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) \_\_\_\_  
Signature (obligatoire) \_\_\_\_\_





# La légion romaine

## 700 ans

Oubliez Astérix, oubliez le camp de Petibonum. La légion romaine, mûrie dans la douleur et l'échec sur plusieurs siècles, est devenue vers -250 une machine invincible. Souple tout en restant disciplinée au combat, dotée d'un équipement standardisé, d'un système de recrutement et d'une logistique en avance de deux millénaires, la légion est la brique sur laquelle Rome a bâti son empire. Même si son heure a fini par passer, plus du fait des contradictions de l'État impérial que par manque d'efficacité, la légion reste encore aujourd'hui un modèle de puissance militaire fascinant. Et voici pourquoi !





# aine, de domination

## ■ Un océan de temps

- 753**: Romulus, cofondateur mythique de Rome, attaque d'emblée ses voisins...
- 509**: Début de la république. Rome soumet le centre du Latium.
- 387**: Sac de Rome par le Gaulois Brennos.
- 295**: Victoire de Sentinum sur les Samnites. Rome domine l'Italie centrale.
- 282-272**: Les Romains enlèvent le Sud de l'Italie à Pyrrhus, roi grec d'Épire.
- 265**: Soumission de l'Étrurie. Rome domine l'Italie jusqu'au Pô.
- 264-241**: Première guerre punique. Rome s'invente une marine et gagne la Sicile.
- 218-201**: Deuxième guerre punique. Victorieuse, Rome règne sur l'Hispanie.
- 168**: Battus à Pydna, les Macédoniens laissent Rome dominer la Grèce.
- 148-146**: Troisième guerre punique. Rome anéantit Carthage, s'installe en Afrique et soumet la Grèce révoltée.
- 121**: La Gaule narbonnaise devient romaine.
- 112-105**: Conquête de la Numidie sur Jugurtha.
- 106**: Réforme de l'armée par Marius. Naissance de la légion « classique ».
- 91-88**: Guerre sociale suivie d'une guerre civile entre les partis des généraux Marius et Sylla, ce dernier finit par l'emporter en 72.
- 88-66**: Guerres contre Mithridate et mainmise sur l'Asie Mineure.
- 64-63**: Pompée conquiert la Syrie et la Judée.
- 58-50**: César se rend maître de la Gaule.
- 53**: Crassus écrasé par les Parthes à Carrhes.
- 49-45**: Guerre civile. César, victorieux de Pompée, est assassiné en 44. Les conflits entre ses successeurs s'achèvent en 31 à Actium avec la victoire d'Octave (Auguste) et la conquête de l'Égypte. Début du principat.
- 13**: Auguste pousse sur le Danube, le Rhin et les Balkans.
- Après J.-C.*
- 7**: Victorieux à Teutoburg, le Germain Arminius bloque les légions sur le Rhin.
- 43**: Claude envahit l'île de Bretagne.
- 58**: Conquête de l'Arménie par Néron.
- 106**: Trajan soumet la Dacie (Roumanie), puis attaque les Parthes en Mésopotamie. Expansion maximale de l'Empire romain.
- 167-178**: Marc Aurèle arrête la première offensive des Germains.
- 212**: Caracalla accorde la citoyenneté romaine à tous les sujets libres de l'Empire.
- 230**: Invasion de la Mésopotamie par les Perses sassanides.
- 235-285**: Guerre civile, implosion de l'Empire.
- 255**: Les Goths envahissent la Macédoine, l'Asie Mineure et la Dalmatie.
- 285**: Dioclétien rétablit la paix, réforme l'armée et renforce les défenses.
- 324**: Constantin fonde Constantinople et sépare de fait les Empires romains d'Orient (qui survit jusqu'en 1453) et d'Occident.
- 378**: Les Wisigoths écrasent Valens à Andrinople.
- 406**: Invasion de la Gaule par les Goths.
- 410**: Sac de Rome par les Wisigoths.
- 476**: Fin de l'Empire romain d'Occident.



# La légion, une invention ext

Par Éric Tréguier

Dès la fondation de Rome, l'armée est au cœur de sa société. Mobilisable presque toute sa vie, le citoyen-soldat se bat d'abord en phalange, comme son contemporain grec. Mais au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., ses ennemis le forcent à adopter une formation plus souple, le manipule, qui permettra aux légions d'imposer à la Méditerranée la *Pax romana*.

## ■ Les socii, des alliés indispensables

Dans la plupart des batailles de la conquête de l'Italie, les légions romaines seront aidées par les *alae socii*, autrement dit les troupes (« ailes ») fournies par les États ou cités clients de Rome. Ces troupes, dirigées par trois *praefecti sociorum* (préfets des alliés) romains, se battent à la gauche et à la droite de la légion romaine. Surtout, elles renforcent la cavalerie romaine notoirement inférieure en qualité et en nombre à celle de la plupart de ses opposants. Les effectifs de ces alliés dépassent très souvent ceux des Romains. Au I<sup>er</sup> siècle, une armée républicaine typique compte deux légions (2 x 4 000 fantassins et 2 x 300 cavaliers) et deux *alae* (2 x 4 500 fantassins et 2 x 900 cavaliers), soit 17 000 fantassins et 2 400 cavaliers.

En -396, Marius Publius et les 3 000 soldats de l'armée romaine s'emparent de la ville étrusque de Véies, qui tombe enfin après dix ans de conflit. Dressé sur son cheval et précédé par quelques prêtres, le vainqueur, le général Marcus Furius Camillus, parcourt d'un regard courroucé les quelques centaines d'habitants venus le supplier d'épargner leur cité, une grosse ville située à environ 40 km au nord de Rome. Marius le soldat et Camillus le général ont conscience d'être au cœur d'un événement historique : c'est la première fois que Rome capture une cité d'une telle taille, si vaste qu'elle augmente de 60 % le territoire romain. Ils sont pourtant loin de se douter que cette victoire marque le début d'une expansion qui durera huit siècles. Et qui sera avant tout leur œuvre, celle des soldats romains. Mais, en ce IV<sup>e</sup> siècle, l'hoplite romain n'est pas encore le légionnaire tel qu'on se l'imagine. Ou du moins tel que les historiens et surtout Hollywood nous l'ont représenté ! Regardons-le de plus près : comme beaucoup de ses camarades, Marius Publius marche pieds nus. Vêtu d'une courte tunique beige bordée d'un grossier liseré rouge, il est armé d'une solide lance de frêne de plus de 2 m. De sa main gauche, il tient un grand bouclier rond en bois, recouvert de bronze, identique à celui des hoplites grecs. Son casque de bronze est pourvu de protège-joues et surmonté d'un petit cimier. Ce sont ses seules protections car il n'est pas assez riche pour s'équiper d'une cuirasse. Marius Publius est le soldat typique de la Rome du IV<sup>e</sup> siècle, le « légionnaire » d'une république promise à un grand avenir... Romulus, cofondateur de Rome avec son frère Remus est, selon Plutarque, le créateur de la première légion, en -732. Légende, sans nul doute. Mais cela témoigne de l'importance

que revêt l'armée dans l'imaginaire romain. À cette époque, l'état de guerre entre communautés est endémique. Et c'est pour défendre un territoire très convoité, car fertile et situé sur le seul gué navigable du Tibre, que Rome va créer au VII<sup>e</sup> siècle ses premières structures civiques. Jusqu'à Auguste, la ville ne connaîtra que deux périodes de paix, symbolisées par la fermeture du temple de Janus, sur le forum ; une première fois sous le roi Numa (-715 à -673) et une autre en -235 !

## Une armée culte

Obsédée par sa défense et la force de son armée, Rome va lui consacrer un véritable culte, qui stupéfiera le Grec Polybe, soldat, historien et otage à Rome au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Surtout quand il le compare au peu de considération qui entoure le militaire dans la civilisation grecque ! Il y verra une des raisons des victoires romaines : « *Lorsqu'on a compris l'obsession de ces gens pour les récompenses ou les punitions militaires, et l'importance qu'ils y attachent, on comprend mieux pourquoi ils remportent de brillants succès à chaque guerre qu'ils entreprennent.* » Mais cette admiration se teinte aussi de méfiance. Rome attribue dès l'origine une dimension religieuse à cette assemblée de citoyens armés auxquels elle concède le droit de tuer. Pour bien marquer ce caractère exceptionnel — et impur —, elle institue un rituel bien précis. Il débute au printemps, avec le rassemblement des soldats partant en campagne à l'extérieur de la ville. Il s'agit de protéger l'inviolabilité de la cité. L'appel se fait sur le « champ de Mars », hors de l'enceinte primitive sacrée, le *pomerium*. Plus tard, Rome interdira même aux légions de dépasser un fleuve, au nord de la ville, le Rubicon. Il deviendra célèbre quand César le franchira à la tête de ses troupes... De même, à la fin de la



Les Romains apprendront, dès les premiers siècles, à copier le meilleur de leurs ennemis.

campagne, souvent en octobre, la dissolution des unités est marquée par une cérémonie, le passage sous un arc de triomphe, le *Tigillum Sororium*. Grâce à ce rituel, les soldats démobilisés se dépouillent de leur violence et des souillures de la guerre : ils redeviennent de simples citoyens.

## Les « hoplites » de Rome

Entre les VI<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, les occasions de faire appel à ces citoyens-soldats ne manquent pas. Rome subit une domination étrusque, le sac de la ville elle-même par des Gaulois, des attaques des Sabins, des Volsques, des Samnites, une révolte générale des Latins en -340 et même un siège par le chef étrusque, Lars Porsenna ! Heureusement, Rome dispose de nombreux bras. Vers -500, son armée atteint 3 000 hommes, pour une population estimée par l'historien italien



# raordinaire



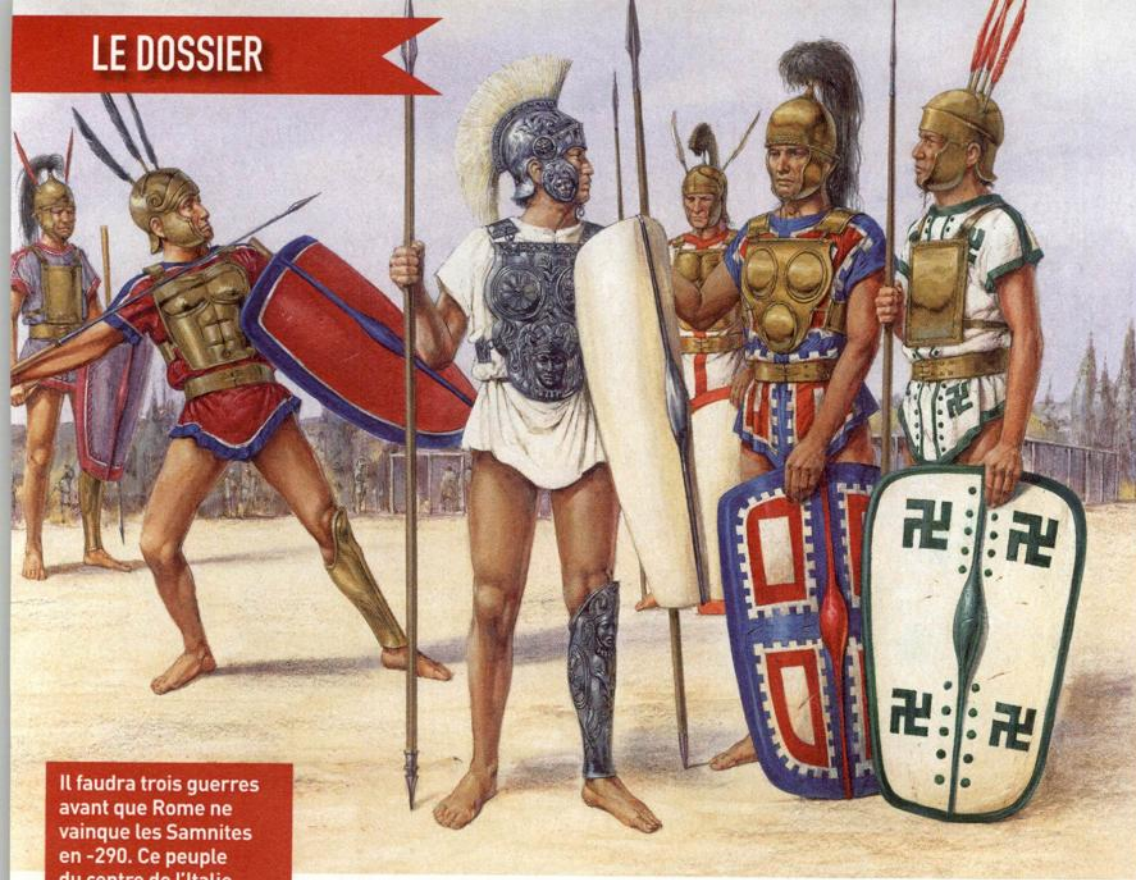
Les rudes hoplites de Lars Porsenna, roi de la ville étrusque de Clusium, battront à plusieurs reprises les phalanges de citoyens romains, mais échoueront à prendre la ville.

Carmine Ampolo « entre 20 000 et 30 000 personnes ». Elle est organisée en phalanges, à l'image de celle de la puissance dominante de l'époque, les Étrusques. Son recrutement est assuré par les trois tribus qui se partagent la ville : chacune doit lever un millier d'hommes et cent cavaliers. « Lever » est un terme particulièrement approprié puisqu'il est à la base, en latin, du mot... « *legio* ». Comment se battent ces soldats de cette « légion » primitive, qui ne sont pas encore des « légionnaires » ? Comme leurs voisins, les Étrusques, qui ont eux-mêmes copié les méthodes de combat des Grecs. On se bat épaule contre épaule, le bouclier du voisin de droite protégeant la partie découverte du voisin de gauche. Il s'agit de pousser l'ennemi hors du champ de bataille, grâce à la masse des corps avançant en continu. C'est un combat codifié, rendu possible

par le fait qu'en face, les soldats ont les mêmes armes et combattent de la même façon. De l'hoplite classique, les Romains ont aussi l'apparence : bouclier rond, casque (avec ou sans cimier), jambières et, éventuellement, cuirasse. Ils semblent cependant avoir beaucoup utilisé les pectoraux, plaques protégeant le cœur. Les archéologues en ont en effet retrouvé un grand nombre, en forme de rectangle ou de disque, disposés en triangle pointant vers le bas. L'armée est commandée par le roi, puis après -509, par des « consuls » élus chaque année. Mais les hoplites romains se battent sans doute autour de petits nobles, de chefs de guerre, qui sont capables de payer à une clientèle d'agriculteurs et de commerçants, parents ou partenaires commerciaux, l'équipement extrêmement coûteux d'un hoplite.

Ce qui va vite distinguer Rome de ses voisins, c'est la croissance de son armée : elle va disposer de beaucoup plus d'hommes. C'est le fruit de l'exceptionnelle richesse agricole des rives du Tibre et d'un système original de recrutement, mis en place par son sixième roi, l'Étrusque Servius Tullius (de -578 à -534). Il aurait, selon Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, créé une armée à la fois universelle, car tous les citoyens doivent participer, et censitaire, parce que fondée sur la richesse. Pour mettre en place ce système, Rome se lance dans une entreprise d'inquisition fiscale inconnue à l'époque — et qui ferait même peur aujourd'hui ! C'est ainsi que, tous les cinq ans, des censeurs publics « radiographient » les fortunes de toutes les familles romaines. Cela permet à l'État de lever des impôts et de mobiliser ses citoyens les plus aisés, les *assidui*. Les plébéiens,





Il faudra trois guerres avant que Rome ne vainque les Samnites en -290. Ce peuple du centre de l'Italie marie savamment les héritages militaires gaulois et grec. Leur armement allégé comprend le javelot (futur *pilum*) et un bouclier oblong, le *scutum*. Le svastika est un symbole courant dans l'Antiquité, notamment en Grèce.

qui n'ont rien à défendre, sont, eux, exemptés de service militaire... Ce système va permettre à Rome de lever d'abord 40 puis 60 centuries, l'équivalent de 4 000 puis 6 000 combattants. Ou de deux légions de 3 000 hommes. À mesure que les besoins augmentent, ce système est perfectionné : d'autres classes sont créées et le montant de fortune pour en faire partie est plusieurs fois abaissé. Ces réformes porteront le recrutement total à plus de 190 centuries au II<sup>e</sup> siècle, soit environ 20 000 hommes. Tous ne seront pas appelés : chaque année, l'État décide des effectifs nécessaires et demande

aux tribuns, chargés du recensement, de fournir un nombre plus ou moins élevé de soldats. Mais ce dynamisme et ce système très contraignant de recrutement vont permettre à Rome de mobiliser deux à trois fois plus de soldats que tous ses voisins. Et elle en aura bien besoin...

Les citoyens-soldats de Rome sont certes nombreux mais pas très efficaces. Ils forment, tout au plus, une grosse milice de cultivateurs, sans grand entraînement : mobilisés après les semis, ils doivent être libérés pour les labours. La tactique militaire romaine, rudimentaire, en porte la marque : la phalange pousse et pousse encore l'ennemi, jusqu'à le faire craquer.

La confrontation avec les puissantes cités et les tribus à l'est et au sud de Rome va forcer les Romains à se remettre en cause : les tactiques guerrières de ces adversaires vont bousculer leurs habitudes. Au centre de l'Italie, les montagnards sont habitués aux raids et forment de petits groupes de combattants, habiles à lancer le javelot. À l'est, les tribus gauloises des bords de l'Adriatique ont des stratégies brutales, mais efficaces. En -390, par exemple, « à onze milles de Rome, là où le fleuve *Allia* va se jeter dans le Tibre », décrit Tite-Live, l'assaut des Sénons, des Gaulois

commandés par Brennos, est si puissant qu'il finit par faire craquer deux légions qui seront anéanties dans leur fuite.

### Le bel héritage samnite

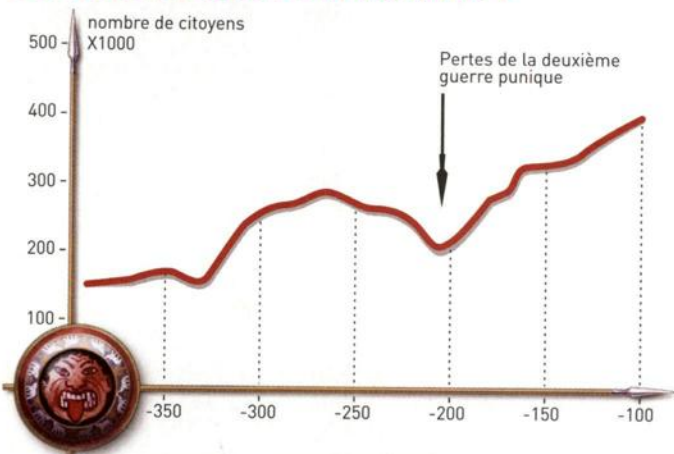
Les Romains vont aussi devoir affronter les Samnites. Au début du IV<sup>e</sup> siècle, c'est un peuple puissant, en pleine expansion, qui avance vers la Campanie, la riche plaine qui s'étend au sud de la ville et que convoite aussi Rome. Les Romains mèneront trois guerres (343-341, 326-304 et 298-290) pour en venir à bout. Ce sont les plus longues et sanglantes qu'ils aient encore connues. Mais les Romains vont beaucoup apprendre de ces redoutables guerriers : ils découvrent de nouvelles armes et tactiques, souvent supérieures aux leurs. Les Samnites, plus légèrement équipés, combattent en petits groupes autonomes, assistés par de jeunes guerriers, protégés par des boucliers rectangulaires. Ils affaiblissent l'ennemi en l'accablant de javelots, avant d'attaquer au glaive ou à la hache. Bel exemple de leur savoir-faire, pendant la deuxième guerre samnite, le général ennemi Gaius Pontius trompe l'armée romaine et la pousse à s'engager dans un défilé. La sortie est bouchée, les Samnites tiennent l'entrée et les Romains se rendent. Dépouillés de leurs armes, ils sont alors contraints de défilé devant l'armée samnite, en passant, précise Tite-Live, « sous un portique » fait de

lances attachées. Cette humiliation reste connue sous le nom de « Fourches caudines ». En -290, les Romains finissent pourtant par vaincre ces Samnites. En presque un siècle de guerre,

ils auront eu le temps de s'inspirer de ces ennemis qu'ils intégreront en masse dans leur armée. Cet héritage samnite se fait d'abord sentir dans l'armement. C'est de là que datent les premiers *protopila*. Ces javelots de bois prolongés par une hampe de fer d'une vingtaine de centimètres ont la particularité de toujours retomber la pointe en bas. Et cette hampe s'avère difficile à arracher des boucliers, rendus ainsi presque inutilisables. Les Romains perfectionnent ce javelot : il deviendra le *pilum*, arme de jet principale de la légion. Comme le note l'auteur anonyme des *Ineditum*

## Entre les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, les Romains adopteront le *pilum*, le *scutum* et le manipule !

### COMBIEN DE CITOYENS ROMAINS ?



Les recensements romains permettent d'avoir une idée du nombre de citoyens et, à partir de là, d'habitants de toute l'Italie. Avant la première guerre punique, les premiers sont estimés à 273 000, les seconds à 4,5 millions. Les pertes du conflit les ramènent à 137 000 et 2,3 millions. Vers -124, on compte 395 000 citoyens pour 4,25 millions d'Italiens. La guerre civile va alors stabiliser cette population pour plus d'un siècle...



*Vaticanum*: « Lorsque nous avons engagé la guerre contre les Samnites, ni le bouclier ovale des Samnites, ni les javelines ne faisaient partie de notre équipement... Maintenant que nous avons copié leurs armes, nous sommes devenus les maîtres de ceux qui se croyaient nos supérieurs. » Les Samnites vont aussi bouleverser la façon qu'avaient les Romains de faire la guerre. Ils vont vraisemblablement provoquer ce que les historiens appellent la « révolution manipulaire ».

## Le manipule, c'est l'autonomie

De fait, il s'agit d'une vraie révolution. Avant, la légion était l'unité tactique : plusieurs phalanges de 200 à 300 hommes. Solides, parfaites pour le corps à corps, elles sont cependant trop lentes, fragiles sur les ailes et l'arrière, et incapables de faire face aux tirs d'escarmouche. Probablement entre -320 et -280, Rome imite ce que Tite-Live appelle les « cohortes des Samnites » et adopte une disposition qui donne plus d'autonomie aux soldats. Ceux-ci se battent désormais en « poignées » (origine du mot « manipule »), unités tactiques de 120 hommes, fruits de la fusion de deux centuries. La légion elle-même est bouleversée par cette révolution manipulaire. En ordre de bataille, elle se range sur trois rangs (le *triplex acies* latin) de dix manipules. Dans sa forme « définitive » de 4 500 hommes, Polybe la décrit comme composée de 1 200 *hastati*, 1 200 *principes*, 600 *triarii* et 1 200 vélites, protégés par 300 cavaliers. Six tribuns militaires la commandent, délivrant leurs ordres à des manipules dirigés par deux centurions et deux *optiones*. Les *hastati*, au premier rang, sont les plus jeunes. Armés légèrement, ils harassent l'ennemi avec leurs javelots avant de se retirer entre les rangs de la deuxième ligne. Celle-ci est constituée des dix manipules de *principes*. Ces soldats expérimentés portent une cotte de mailles, héritage des guerres contre les Gaulois, et des jambières ; leur bouclier rond est abandonné pour un *scutum* ovale. Quant au casque, il est encore loin d'être uniforme. Mais le modèle *montefortino*, fait d'une calotte pointue en bronze, semble se diffuser rapidement. Il est parfois surmonté de plumes, rouges ou noires. En revanche, il est quasi impossible de savoir quand la lance a été remplacée par le *pilum*. Dionysos, qui s'appuie sur le témoignage de l'historien

personnel de Pyrrhus quand il évoque la bataille de Bénévent en -275, entre troupes romaines et épirotes, rappelle que « ceux qui se battent, souvent avec succès, au corps à corps avec une lance de cavalerie (une *hasta*) sont appelés *principes* par les Romains ».

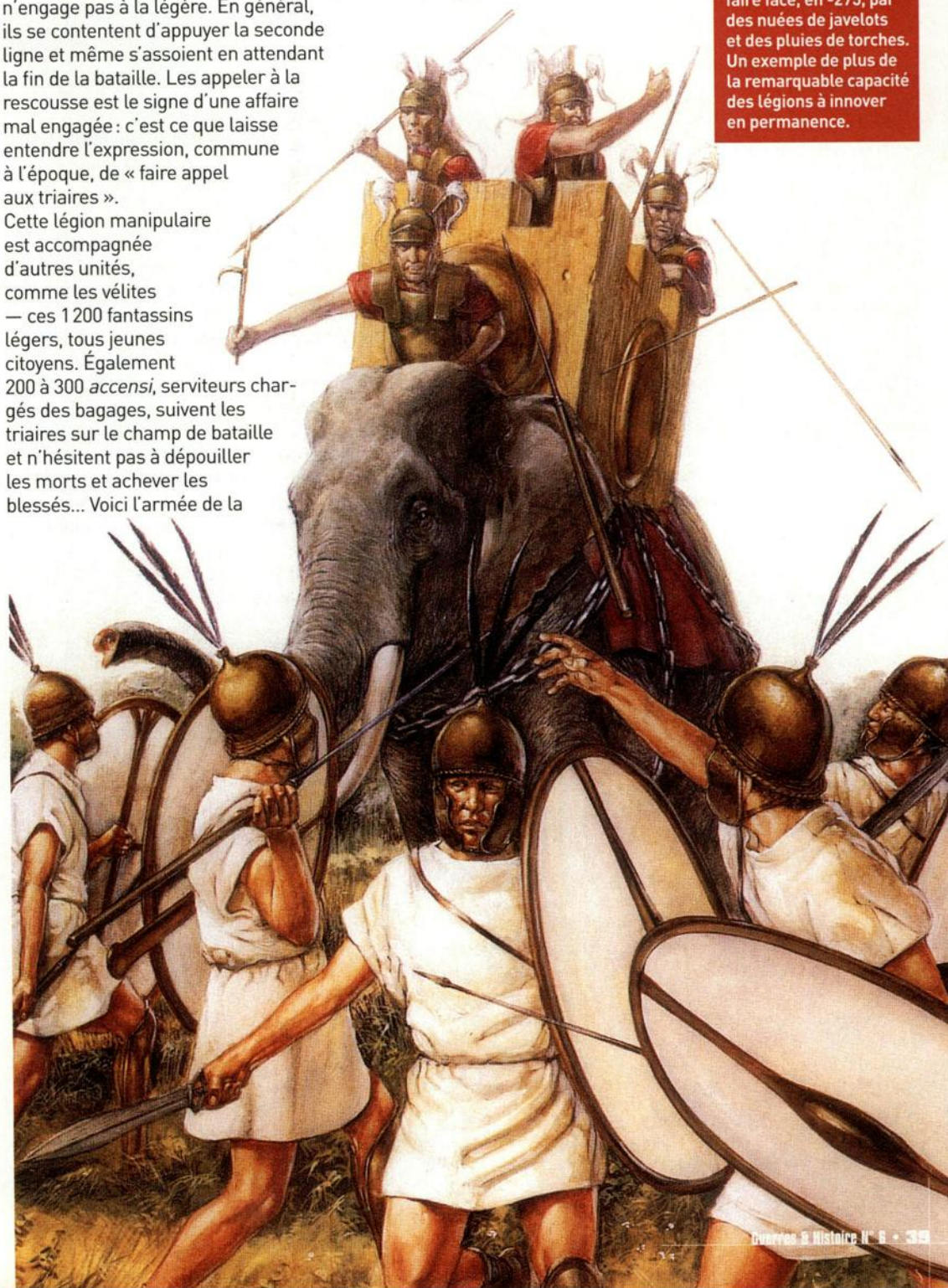
Viennent ensuite les dix manipules des *triarii* (*triarii* ou *pilani*), de 60 hommes chacun. Ce sont eux qui gardent le plus longtemps leur équipement « grec », avec la longue pique, le bouclier rond, le casque à cimier et la cuirasse en bronze. Certains le conserveront jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle. Ce sont des vétérans qu'on n'engage pas à la légère. En général, ils se contentent d'appuyer la seconde ligne et même s'assoient en attendant la fin de la bataille. Les appeler à la rescousse est le signe d'une affaire mal engagée : c'est ce que laisse entendre l'expression, commune à l'époque, de « faire appel aux *triarii* ». Cette légion manipulaire est accompagnée d'autres unités, comme les vélites — ces 1 200 fantassins légers, tous jeunes citoyens. Également 200 à 300 *accensi*, serviteurs chargés des bagages, suivent les *triarii* sur le champ de bataille et n'hésitent pas à dépouiller les morts et achever les blessés... Voici l'armée de la

## ■ La légion, un métier de pro

C'est le tribun Caius Marius qui transforme le citoyen-soldat romain en professionnel de la guerre. Pour sa campagne contre le Numide Jugurtha, entre -107 et -105, il refuse de procéder à une nouvelle levée de légionnaires et recrute des prolétaires, normalement exemptés. Il réformera aussi l'équipement du légionnaire, le rendant nettement plus autonome, mais le chargeant d'une vingtaine de kilos de bagages supplémentaires. Ce qui fera surnommer les légionnaires de l'époque les « mules de Marius ».

République. Son organisation reste la même, à peu de chose près, jusqu'aux réformes de Marius et César. Et elle s'illustrera sur presque tous les théâtres d'opérations, de l'Afrique à la Grèce, en passant par l'Espagne. ■

Battus une première fois par Pyrrhus et ses éléphants, les Romains sauront ensuite y faire face, en -275, par des nuées de javelots et des pluies de torches. Un exemple de plus de la remarquable capacité des légions à innover en permanence.





# Trente légions, trois recettes

Par Pierre Grumberg

**Sept siècles de domination, un pour chacune des collines de la Ville éternelle. Les légions ont conquis un empire pour Rome et surtout ont su le préserver grâce à trois leviers fondamentaux : adaptation, logistique et gros bataillons.**

**O**n ne dira jamais assez le mal qu'a fait Astérix au légionnaire : vu par Goscinny et Uderzo, le trouper de César est un petit bonhomme rondouillard, volontiers craintif. Le personnage évoque plus en fait le conscrit français des années 1960 que le conquérant d'empire... Mais comment vaincre les Romains, sinon par la potion magique, ou par le rire ? Pendant sept siècles — longévité unique dans l'histoire militaire —, le système légion a dominé les champs de bataille.

Tout n'a pas été sans heurts, c'est vrai. En -321, une armée romaine piégée dans le défilé des Fourches Caudines doit courber la tête pour défiler devant les vainqueurs samnites. Il y aura encore les désastres de Cannes, Teutoburg, Carrhes (voir *chronologie p. 35*)... C'est parfois sérieux, mais, à l'exception de la menace carthaginoise, aucun de ces épisodes ne remet en cause la suprématie des légions. Ce qui a arrêté leur marche, en fait, ce sont moins les obstacles naturels (elles ont aisément franchi les Alpes, les Pyrénées, la Manche, le Danube) que la motivation : quel avantage concret à pénétrer les sombres forêts germaniques ou les déserts arides de l'Asie ?

À son apogée, l'Empire englobe tout ce qui compte, ou presque, autour du bassin méditerranéen. Un territoire gigantesque : 4 400 km à vol d'aigle séparent le mur d'Hadrien, au nord de l'Angleterre, et Louxor en Égypte, ou encore la côte lusitanienne sur l'Atlantique et l'Arménie alliée. Et, pour défendre cette immensité, à peine une trentaine de légions, la moitié disposée en rideau face à la principale menace : les « barbares » d'au-delà du Rhin et du Danube. Seules sept légions sont disposées face à l'Orient, ce qui trahit la relativité de la menace parthe.

Cette supériorité, la légion la doit, certes, à sa discipline mais aussi,

sans contradiction, à une remarquable capacité à évoluer. Rien de commun en effet entre la légion d'hoplites des premiers temps républicains et celle de cavaliers lourds d'inspiration asiatique de la fin de l'Empire. Cette souplesse d'adaptation se retrouve sur le champ de bataille : face aux formations ennemies en ligne, la disposition en damier permet de coller mieux au terrain, de se déplacer plus facilement.

L'autre grande raison du succès romain est d'avoir compris avant tout le monde que la guerre ne se limite pas au combat. La légion accorde autant d'importance à l'entraînement qu'à l'équipement et à la logistique. Chaque soldat est un charpentier, un pontonnier, un terrassier en marche, capable de reconstruire, chaque soir à l'étape, un camp identique : le Romain, où qu'il aille, dort ainsi à domicile. Les infrastructures et voies de communication construites, mais aussi les voies fluviales savamment utilisées, permettent aux légions de se concentrer rapidement et de fondre sur la menace avant qu'elle ne se matérialise.

Enfin, la force des légions, plus que le courage ou le professionnalisme que partagent d'autres peuples, c'est le nombre. À la différence des Grecs pour qui la guerre est une affaire de petits propriétaires ou d'une élite de citoyens, Rome, sans pour autant fonder une armée de prolétaires, mobilise plus largement que ses rivales (voir *infographie p. 38*). Comme les Aztèques par la suite ou la France révolutionnaire, Rome jouit dès le début en Italie, puis dans les provinces savamment assimilées, d'un réservoir d'hommes presque sans fond, qui lui permet de reconstituer encore et toujours ses forces. Cela explique la résistance face à d'excellents généraux comme Pyrrhus ou Hannibal, mais aussi la férocité et la durée des guerres civiles : le pire ennemi de la légion n'est pas le barbare, en effet, mais... une autre légion. ■



## MAURES

### L'Empire romain à la mort de Trajan (117)

-  Camps légionnaires
-  Nom de la légion en garnison
-  Villes romaines
-  GÉPIDES Peuple barbare
-  Principales bases navales
-  États clients romains
-  Routes principales
-  Limes



# es, un empire





# Camps fortifiés, relais de la puissance de Rome

Par Benoist Bihan • Illustration : Christian Jégou pour G&H

Situées à proximité des voies de communication et aux limites de l'Empire, les forteresses légionnaires, parfois véritables petites villes, sont les tremplins d'où les légions sont en permanence prêtes à s'élancer.

Les légions se sont longtemps passées de casernements permanents : levées pour une campagne, elles ne dressaient le camp pour plus d'une nuit que lorsque les opérations le nécessitaient, lors des sièges par exemple, ou pour hiverner en territoire hostile, avant de reprendre les opérations mobiles au printemps. L'arrêt des grandes conquêtes pendant le règne d'Auguste (voir chronologie p. 35) change la donne.

Au milieu du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., les camps d'hiver se transforment : constructions temporaires en bois, ils deviennent des forteresses de pierre et de brique, abritant une voire deux légions de manière permanente et qui préfigurent nos modernes casernes. Regroupant en un lieu unique l'état-major, le logement des soldats et des officiers, un hôpital, des ateliers — armureries, fonderies —, des étables, de vastes greniers, ces forteresses servent également de point de recrutement et de centre d'entraînement pour les légions qu'elles abritent. Mais surtout, elles constituent la présence visible de l'autorité impériale dans chaque province frontalière.

Bases d'opérations, ces forteresses sont implantées sans considération pour les vertus défensives de la position qu'elles occupent : c'est d'abord leur proximité avec les voies de communication, fluviales notamment, et avec les menaces qui importe. Petit à petit, cette implantation le long des fleuves — Rhin et Danube en particulier — devient le tracé du *limes*, la frontière de l'Empire.

Lieux de vie, leur plan reprend celui de l'*urbs*, et on y trouve des bains, souvent un amphithéâtre à proximité, où petit à petit s'érigent des habitations civiles, commerces vendant aux légionnaires, désormais des professionnels recrutés pour vingt-cinq ans, de quoi dépenser leur solde ou maisons pour les familles des soldats.

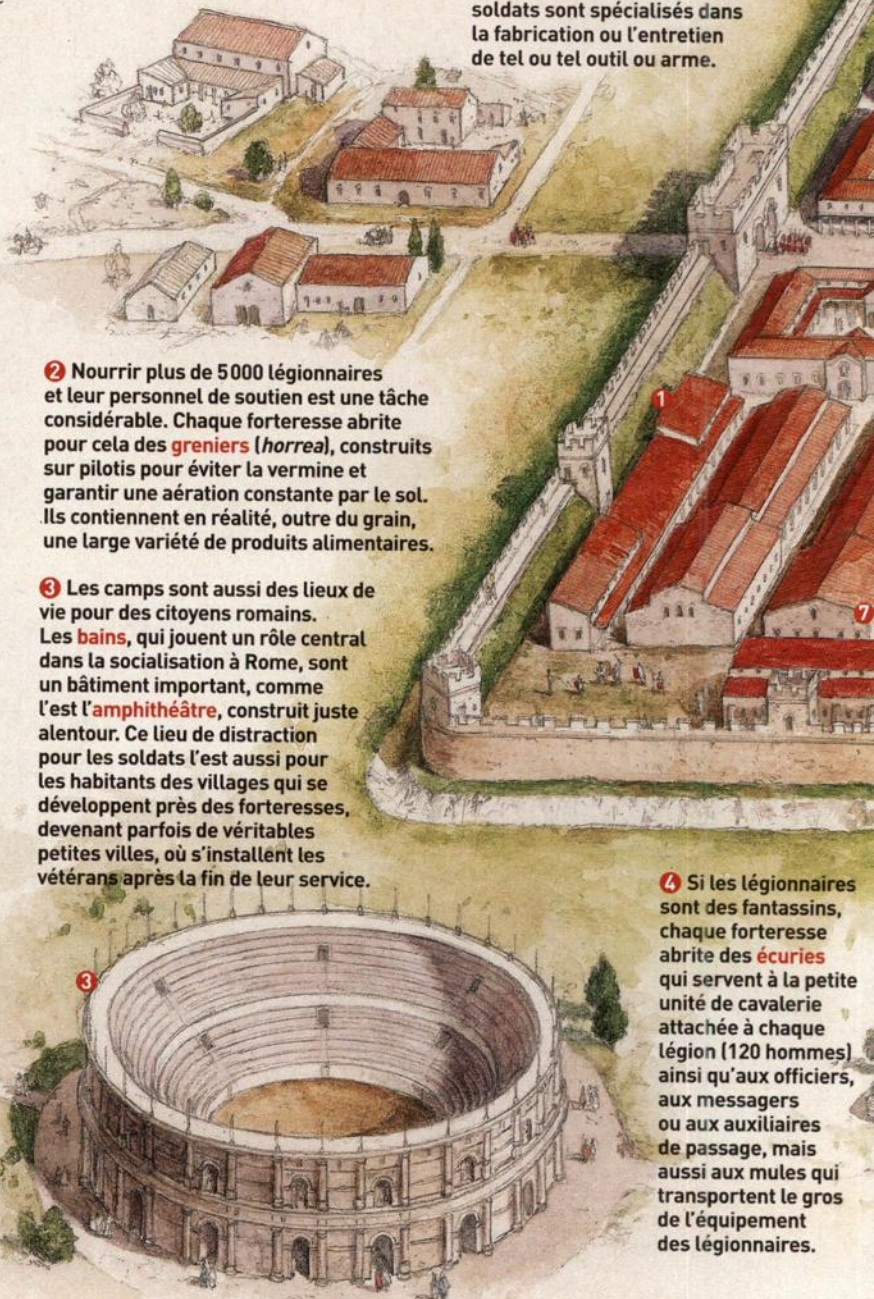
Centres administratifs, d'elles partent des légionnaires qui sont autant administrateurs que combattants, bâtisseurs de l'Empire autant que ses défenseurs. Davantage qu'un lieu de vie entre deux campagnes, les forteresses légionnaires sont l'incarnation de Rome et de son autorité. ■

1 Base logistique, chaque forteresse inclut des ateliers capables d'entretenir, et souvent de fabriquer, armes et armures voire des machines de siège, mais aussi les nombreux outils dont les légionnaires se servent pour construire routes et ouvrages d'art, et aider à l'administration des provinces. De nombreux soldats sont spécialisés dans la fabrication ou l'entretien de tel ou tel outil ou arme.

2 Nourrir plus de 5000 légionnaires et leur personnel de soutien est une tâche considérable. Chaque forteresse abrite pour cela des greniers (*horrea*), construits sur pilotis pour éviter la vermine et garantir une aération constante par le sol. Ils contiennent en réalité, outre du grain, une large variété de produits alimentaires.

3 Les camps sont aussi des lieux de vie pour des citoyens romains. Les bains, qui jouent un rôle central dans la socialisation à Rome, sont un bâtiment important, comme l'est l'amphithéâtre, construit juste alentour. Ce lieu de distraction pour les soldats l'est aussi pour les habitants des villages qui se développent près des forteresses, devenant parfois de véritables petites villes, où s'installent les vétérans après la fin de leur service.

4 Si les légionnaires sont des fantassins, chaque forteresse abrite des écuries qui servent à la petite unité de cavalerie attachée à chaque légion (120 hommes) ainsi qu'aux officiers, aux messagers ou aux auxiliaires de passage, mais aussi aux mules qui transportent le gros de l'équipement des légionnaires.

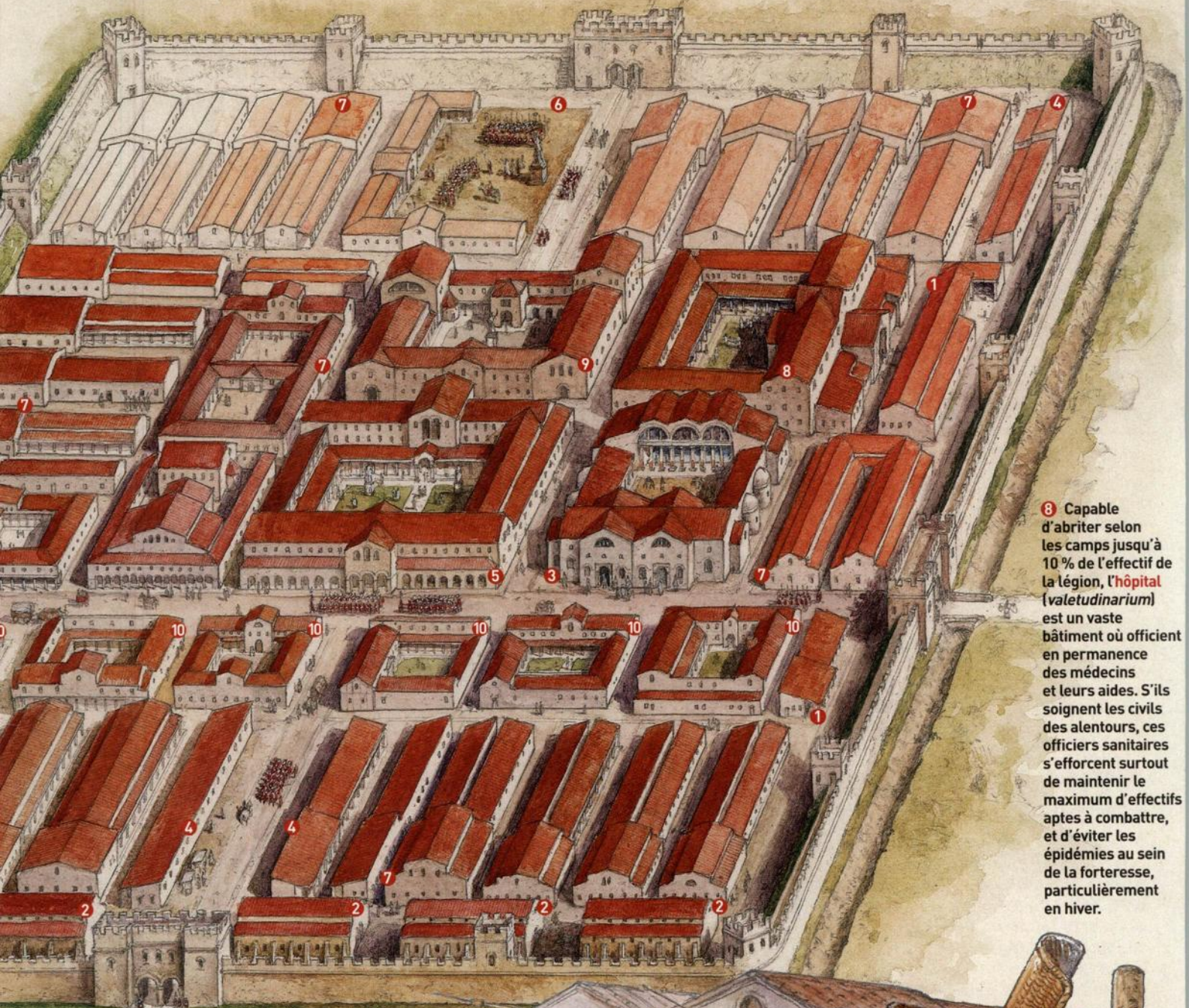




5 À l'intersection des deux avenues principales, la *via principalis* et la *via principia*, se trouve le *principia*. Outre l'état-major et les coffres, un autel en son cœur abrite les bustes (*imagines*), les étendards (*signa*) et les drapeaux (*vexilla*), mais surtout l'aigle (*aquila*), emblème de la légion. Centre névralgique de la forteresse, il est aussi souvent celui de la province.

6 Pour les parades, la discipline et l'entraînement, un *espace dégagé* est aménagé autour de sinon dans la forteresse. Les exercices quotidiens, mais aussi les punitions ou les proclamations y ont lieu. Pour les manœuvres plus importantes, la légion va en pleine campagne, ce qui permet d'effectuer des marches forcées à l'aller et au retour...

7 Si le légat qui commande la légion a droit à une villa, le *praetorium*, au sein des murs de la forteresse, et si les officiers disposent d'une maison, les légionnaires sont cantonnés eux dans des *casernements* construits pour abriter chacun une centurie. Ils y sont logés par chambre de huit; le centurion et ses adjoints disposent de chambres individuelles et de pièces supplémentaires contenant bureaux et dépôts de matériel.



8 Capable d'abriter selon les camps jusqu'à 10 % de l'effectif de la légion, l'*hôpital* (*valetudinarium*) est un vaste bâtiment où officient en permanence des médecins et leurs aides. S'ils soignent les civils des alentours, ces officiers sanitaires s'efforcent surtout de maintenir le maximum d'effectifs aptes à combattre, et d'éviter les épidémies au sein de la forteresse, particulièrement en hiver.

9 Villa du légat

10 Logements des tribuns

## S'ENTRAÎNER POUR VAINCRE

« Leurs manœuvres sont des combats sans effusion de sang et leurs combats des manœuvres avec effusion de sang », écrit Flavius Josèphe à propos des légions\*. Cette observation n'est pas exagérée. Quand elles ne sont pas en campagne, les légions s'entraînent dur : trois fois par mois, chacune est censée mener au complet des manœuvres simulant des batailles rangées ou des assauts de murailles. Des armes en bois, plus lourdes que les vraies, sont employées pour développer la force musculaire. Au quotidien, deux à deux ou en groupe, les soldats s'exercent à l'escrime ou au lancer du *pilum*, mais aussi à l'équitation, au terrassement... Le légionnaire est un athlète complet et un combattant polyvalent.

\* *La Guerre des Juifs*, trad. Pierre Savinel, Éd. de Minuit, 1977, p. 310.





# La victoire en marchant

Par Benoist Bihan

Les victoires des légions sont autant le résultat de leur supériorité tactique que l'aboutissement de campagnes où mobilité, logistique et ingénierie prennent généralement l'ascendant sur des adversaires souvent plus nombreux mais rarement aussi bien organisés.

Une **vexillation** (*vexillatio*, de *vexillum*, étendard remplaçant l'aigle de leur légion mère) est un détachement allant de quelques cohortes à une demi-légion. Avant d'envahir la Dacie en 101, Trajan ajoute ainsi à ses six légions complètes des vexillations issues de dix autres légions pour un effectif total équivalent à dix ou onze légions. La pratique se répand progressivement, au point que les vexillations deviennent, au début du IV<sup>e</sup> siècle, des unités permanentes de 1000 à 2000 soldats.

**P**ar l'acier du glaive mais aussi par le cuir des *caligae*, ces sandales équivalentes à nos actuels *rangers*: c'est en marchant que les Romains ont conquis et conservé leur empire. Pour les légions, en effet, chaque campagne, qu'il s'agisse de soumettre un peuple, d'écraser une rébellion ou de réagir à une menace extérieure au *limes*, est avant tout une marche à l'ennemi. S'il n'existe pas de doctrine militaire officielle et codifiée, les armées romaines obéissent toujours au même réflexe : se concentrer au plus vite pour prendre l'initiative des opérations et contraindre l'adversaire à livrer bataille au plus tôt. Derrière cette entrée en campagne brusquée, une idée maîtresse : éliminer les menaces avant qu'elles ne prennent une ampleur telle qu'elle nécessite une concentration de

moyens trop importante. Avec seulement une petite trentaine de légions, Rome ne peut se permettre de multiplier les adversaires puissants à ses frontières. C'est donc au niveau local de l'armée provinciale (*exercitus*), soit généralement une ou deux légions — exceptionnellement trois — et un nombre variable de cohortes auxiliaires, que l'essentiel des menaces est géré, sans faire appel à des moyens extérieurs à la province concernée. Cette réaction quasi épidermique, saine en apparence, possède cependant un défaut : les entrées en campagne des armées romaines, lorsqu'elles ne sont pas directement à l'initiative des opérations, sont souvent prématurées et débouchent parfois sur de véritables désastres. Marchant à l'ennemi, de nombreuses légions sont détruites dans des embuscades ou subissent des revers significatifs. En 66, le gouverneur de Syrie qui veut mater la Judée révoltée avec une seule légion, la XII *Fulminata* (voir carte p. 41) tombe à Beth Horon dans une embuscade où il perd la majeure partie de ses effectifs et, suprême déshonneur, son aigle. Même scénario en 86 : franchissant le Danube pour porter chez les Daces l'acier romain, deux légions sont surprises et défaites. Ce qui rend cependant ces échecs spectaculaires, c'est malgré tout leur rareté. Si les légions s'efforcent d'entrer en campagne le plus vite possible, c'est pour prendre l'initiative et l'ascendant au plus tôt sur leurs adversaires, le plus souvent bien moins organisés et capables de mener des opérations prolongées. Pourvu que le renseignement romain soit adéquat, et à condition que le **légal** (voir p. 49) ne soit pas trop téméraire, les armées provinciales parviennent généralement à écraser invasions et rébellions avant qu'elles ne prennent trop d'ampleur. C'est toutefois dans les campagnes les plus longues et les plus difficiles

que le génie militaire romain se révèle vraiment : lorsqu'un empereur veut soumettre un peuple, ou que l'ampleur d'une menace interne ou externe exige une concentration extraordinaire de forces, l'entrée en campagne se fait de manière bien plus méthodique, et fait jouer à plein la supériorité logistique romaine.

## Les Romains ne se déplacent pas en masses compactes, tels des soldats à la parade.

Pour mener ces opérations ambiguës, les Romains concentrent des effectifs considérables, venus des quatre coins de l'Empire. Pour envahir la Dacie, en 101, Trajan rassemble ainsi l'équivalent d'une dizaine de légions, soit plus d'un tiers de l'armée romaine et, quelques années plus tard, une force équivalente pour faire la guerre à l'Empire parthe. Ce qui n'a rien d'évident sans dégarnir entièrement d'autres secteurs du *limes*. Si du temps d'Auguste les légions se concentrent sur le Rhin face aux Germains, la menace principale, les empereurs de la fin du I<sup>er</sup> siècle et ceux du II<sup>e</sup> siècle doivent demeurer forts partout. Plutôt que de déplacer des légions entières, les Romains prennent donc l'habitude de créer des détachements ou **vexillations**. La concentration, par ailleurs, ne concerne pas que les légionnaires : de nombreuses unités d'auxiliaires sont régulièrement transportées d'un point à un autre de l'Empire en fonction de l'évolution de la situation stratégique d'ensemble.

## Les fleuves, autoroutes pour légions rapides

Pour assurer ces multiples redéploiements, Rome compte bien sûr sur un réseau de communication unique. D'abord, les fameuses voies romaines pavées. Celles-ci permettent aux hommes comme aux chariots de se

### ■ Par la hampe du pilum et le manche de la pioche

En campagne, les légionnaires manient autant l'outil que le glaive. La remarquable logistique romaine n'a d'égale que les talents d'ingénieurs des soldats. Les légions de César construisent ainsi, lors de sa conquête des Gaules, deux flottes pour combattre les Vénètes et débarquer en Bretagne, un pont en bois sur le Rhin pour porter le fer contre des Germains rétifs, sans compter les ouvrages de siège multiples, ceux d'Alésia n'étant que les plus spectaculaires ! Les travaux font partie du quotidien, le camp de la légion étant construit chaque soir, démonté chaque matin. Après une marche quotidienne d'une trentaine de kilomètres, les soldats creusent des fossés, puis plantent sur le talus créé par la terre excavée les deux pieux (*sudes murale*) que chacun emporte avec lui. Ces pieux, disposés en croix ou plantés côte à côte, forment les murs d'un camp organisé de manière immuable, sur un plan identique à celui des forteresses légionnaires (elles-mêmes issues des camps d'hivers, versions plus permanentes de ces camps temporaires). Les tentes (une pour huit hommes) sont montées et l'armée peut se reposer. Le processus s'inverse le lendemain, les pieux sont récupérés, les fossés comblés... et l'armée reprend sa marche. Selon la taille de la colonne, ses unités de tête peuvent être en train d'arriver sur le site du camp du jour alors que l'arrière-garde quitte à peine l'emplacement du camp de la veille. Pas forcément les plus rapides, mais implacables dans leur progression, les légions avancent ainsi inexorablement, franchissant tous les obstacles même les plus impressionnants — Trajan jette sur le Danube un pont de plus de 500 m dont les vestiges subsistaient encore au début du XX<sup>e</sup> siècle — jusqu'à ce que l'ennemi du moment fasse enfin face.





déplacer par tout temps avec rapidité — 25 à 30 km par jour voire plus à marche forcée — tandis qu'elles rendent aussi possible l'envoi prompt de messages entre les provinces et la capitale. Mais c'est surtout par voie maritime et fluviale qu'hommes, ressources et matériel sont déployés. Sur chacun des deux grands fleuves européens, Rhin et Danube, les Romains disposent ainsi de flottilles dont la fonction première n'est pas, comme on le pensait par le passé, de garder une frontière fixée sur ces fleuves, mais de transporter rapidement légions et auxiliaires. Loin d'être des barrières, les fleuves sont donc d'abord des rocadés qui garantissent à Rome une supériorité numérique permanente sur tout point menacé du *limes*, sans avoir pour cela à lever des dizaines de légions. Cette économie de forces reste vraie ailleurs dans l'Empire grâce à la

Méditerranée : les galères romaines y jouent un rôle de transport à longue distance autant sinon davantage que de police de la grande mer intérieure du monde romain. Le long des rives de la mer du Nord, d'autres navires entretiennent les liaisons maritimes avec l'île de Bretagne et contrôlent les bouches du Rhin, projetant au besoin des unités jusqu'en mer Baltique ! Ce remarquable système de transports ne sert toutefois qu'à amener les légions

Un légionnaire (ici au sein d'un *contubernium*) transporte jusqu'à 15 jours de rations avec ses bagages (*sarcinae*) au bout d'une fourche de bois (*furca*). La légion peut ainsi frapper à 300 km sans ravitaillement, explique René Cubaynes, historien de l'association de « reconstituteurs » Légion VIII Augusta.

Suite page 47



## LE CENTURION, FIGURE DU CHEF COURAGEUX, MÉRITANT ET FIDÈLE

Quel militaire peut se targuer d'une existence millénaire, d'apparaître dans les Évangiles, d'avoir donné son nom à des vaisseaux et des chars d'assaut de Sa Très Gracieuse Majesté, ou encore de fournir régulièrement des héros de romans, de BD et de films ? Il n'en est qu'un : le centurion. Durant les conquêtes de la République et de l'Empire, il joue un rôle essentiel d'encadrement des soldats, dans la légion mais aussi dans d'autres corps (les cohortes auxiliaires et la garde prétorienne par exemple). Placé à la tête d'une centurie forte de 60 à 100 hommes, il mène les soldats sur les champs de bataille contre les Celtes, les Germains, les Parthes ou... d'autres Romains lors des guerres civiles. César, qui a côtoyé les centurions de son armée de longues années, a souvent mis leur courage à l'honneur. En -48, par exemple, 120 traits auraient été retirés du bouclier du centurion Caius Cassius Scaeva, grièvement blessé après s'être battu héroïquement contre les pompéiens. En raison de la professionnalisation de l'armée, amorcée dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. puis institutionnalisée par Auguste, les centurions finissent par incarner le type même du militaire de carrière au service de Rome et de l'empereur. Ils sont des relais essentiels entre le commandement supérieur, longtemps assuré par le légat et les tribuns issus des ordres sénatorial et équestre (voir p. 57), et la masse des soldats plébéiens placés sous leurs ordres.

Les centurions disposent aussi de subordonnés qui les assistent dans le commandement de la centurie, notamment l'*optio* (adjoint), le *signifer* (porte-enseigne) et le *tesserarius* (chargé de la transmission des consignes). Loin de s'en tenir à l'encadrement et à la préparation des hommes au combat, les centurions détachés peuvent remplir diverses tâches dans les bureaux des capitales provinciales, dans les fortins qu'ils commandent à la tête de détachements, ou sur certains sites d'un intérêt majeur pour le pouvoir (mines, carrières). D'autres encore sont employés au maintien de l'ordre, à l'exécution d'assassinats politiques ou à l'approvisionnement en animaux sauvages. Dans une inscription latine de Cologne, le centurion Quintus Tarquinius Restitutus indique avoir capturé, en six mois, 50 ours destinés à l'amphithéâtre. À des milliers de kilomètres de là, en Égypte, des dizaines de papyrus montrent que des centurions détachés dans les campagnes peuvent recevoir des plaintes, enquêter et arrêter des villageois afin de faciliter le jugement des autorités compétentes.

## Plébéiens sortis du rang

La plupart des centurions sont sortis du rang et se sont formés sur le terrain. Il s'agit de citoyens romains, membres de la plèbe. Seule une poignée de chevaliers ou de fils de notables peut obtenir directement le grade, assez

prestigieux pour attirer des enfants de bonne famille. Italien jusqu'au début du principat, le recrutement des centurions s'ouvre peu à peu à des provinciaux romanisés venant de tout l'Empire. Au III<sup>e</sup> siècle, une grande partie est issue des régions danubiennes. La variété des modes de recrutement entraîne une certaine diversité sociale et culturelle. Elle rappelle aussi que, dans la course au centurionat, les relations et les recommandations comptent autant que les compétences. D'une grande polyvalence et volontiers mobiles, certains centurions présentent des états de service impressionnants. Lucius Maximus Gaetulicus, originaire de la colonie de Vienne, sur les bords du Rhône, s'enrôle comme simple soldat en 127 dans une légion de Bretagne (actuelle Angleterre), pour achever sa carrière en 184 dans une légion de Mésie inférieure (actuelle Bulgarie). Durant cinquante-sept ans, il gravit patiemment les échelons et sillonne l'Empire pour devenir centurion puis primipile, premier centurion de la légion. Un service aussi long s'explique par la volonté du commandement d'utiliser au mieux des militaires rompus à la vie des camps. Mais il tient aussi à la volonté des intéressés de profiter le plus possible d'un grade prestigieux et rémunérateur qu'ils ont souvent mis de longues années à obtenir. Devenu centurion, l'heureux promu reçoit un cep de vigne qui sert à témoigner de son rang comme à frapper les récalcitrants.

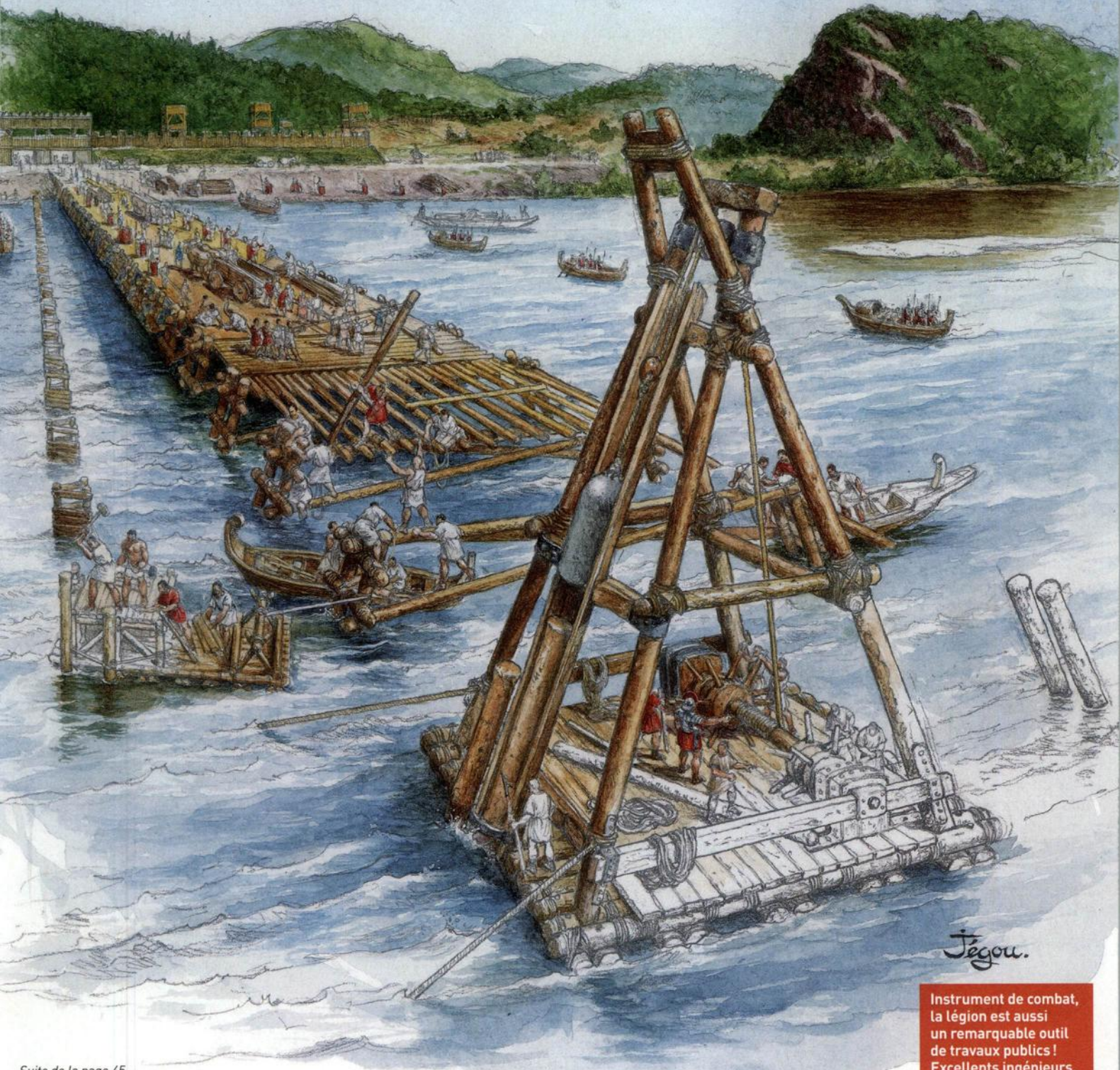
Le fameux casque à crête transversale, popularisé par le cinéma et la BD, est bien attesté. Mais il n'est pas sûr qu'il ait été longtemps en usage. Le centurion, beaucoup mieux considéré que le simple soldat et peut-être 10 à 15 fois mieux payé, dispose d'une maison individuelle bien plus spacieuse et confortable que les chambrées collectives de la troupe. Il a les moyens nécessaires à l'entretien d'une famille et d'une domesticité. Sachant lire, écrire, compter, il se pique parfois de poésie et peut être polyglotte. L'exercice du commandement se fait en latin, mais certains connaissent d'autres langues comme le grec, bien utile dans l'Est de l'Empire. Usé par le métier ou désireux de revenir à la vie civile, le centurion peut prendre sa retraite après vingt-cinq ans de service. Il reçoit alors le titre de vétérans et des terres ou une prime de démobilisation très confortable. Mais bien des centurions préfèrent servir jusqu'à leur mort. Il arrive enfin que quelques privilégiés sortis du rang poursuivent leur ascension jusqu'à devenir chevalier, titre assorti à l'occasion de hautes charges administratives, financières ou militaires. L'accession au cercle très restreint des élites impériales se construit souvent sur plusieurs générations. Mais, à la faveur de crises, il est des individus qui connaissent un destin extraordinaire. En 235, un ancien centurion est proclamé empereur par ses soldats et règne trois ans sous le nom de Maximin dit « le Thrace ». Il est renversé à son tour, mais les difficultés du III<sup>e</sup> siècle ne tardent pas à redonner la charge suprême à des militaires de carrière qui contribuent ainsi à la survie de l'Empire. Preuve que les centurions ne savaient pas seulement se battre et qu'ils ont bien souvent mérité de Rome... ■

Patrice Faure, maître de conférences en histoire romaine à l'université Jean Moulin-Lyon 3

Depuis l'Antiquité et jusqu'au roman éponyme de Jean Lartéguy, le centurion évoque le professionnalisme militaire. Mais ces méritants soldats romains incarnent bien davantage...







Jégou.

Suite de la page 45

à proximité de leur zone d'opération : une fois sur place, la campagne devient affaire de *caligae*.

## Mules de Marius, mulets de Trajan

Une légion romaine, quand elle est augmentée de ses cohortes auxiliaires, représente entre 10 000 et 15 000 fantassins, cavaliers et spécialistes, dont seulement 5 200 sont effectivement des légionnaires. Pour des campagnes plus importantes, ce nombre peut littéralement décupler :

les campagnes de Trajan en Dacie ou en Mésopotamie rassemblent entre 150 000 et 200 000 légionnaires et auxiliaires, effectifs que l'on ne retrouvera pas en Europe avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour garder l'initiative sur l'adversaire, ces armées massives ne se déplacent que rarement en un bloc, de manière à disposer d'une mobilité maximale : après l'invasion de la Bretagne en 43, chacune des quatre légions constitue le noyau d'une armée autonome, qui étend peu à peu le périmètre contrôlé par Rome. En Dacie, Trajan divise son armée en

deux colonnes principales, qui convergent sur la capitale, Sarmizegetusa, de manière indépendante. Vivant autant que possible sur le pays (ce qui n'est pas forcément simple), les légionnaires emportent sur leur dos la majeure partie ce qu'ils ne peuvent pas trouver sur place, et ce à partir des réformes de Gaius Marius en -107. Surnommés depuis « les mules de Marius », les légionnaires gagnent en mobilité ce qu'ils perdent en confort : débarrassées de la nécessité de traîner derrière elles d'énormes files de lourds chariots,

Suite page 49

Instrument de combat, la légion est aussi un remarquable outil de travaux publics ! Excellents ingénieurs, les Romains sont en particulier des pontonniers d'exception, dont le savoir-faire ne sera pas dépassé avant l'apparition des ponts préfabriqués pendant la Seconde Guerre mondiale. Rhin, Danube, aucun fleuve ne sera trop large pour eux.





## RENSEIGNEMENT : PLUS DE MUSCLE QUE DE CERVEAU

Si la légion était imbattable au combat, les Romains n'étaient pas des as du renseignement, explique l'historienne **Rose Mary Sheldon**, professeur au Virginia Military Institute, l'école militaire basée à Lexington (Virginie). Ce qui n'a pas empêché l'utilisation d'agents et la mise en place d'opérations spéciales, mais à un niveau très limité. Entretien avec celle qui a publié plusieurs ouvrages sur le renseignement dans l'Antiquité, dont *Renseignement et espionnage dans la Rome Antique* (Les Belles Lettres, 2009).

### Quelle place tenait le renseignement dans la réussite des opérations militaires romaines ?

Si l'on peut dire qu'aujourd'hui les opérations américaines en Afghanistan reposent pour moitié sur le cerveau et pour moitié sur le muscle, chez les Romains la part du cerveau n'a jamais excédé 5%. Dans ce domaine, les Romains étaient simplement des amateurs : à **Vindolanda**, où ont été retrouvés des centaines de documents militaires, il n'y avait pas le moindre « mémo » concernant le renseignement. Quand ils allaient conquérir un pays, ils n'avaient aucune idée du nombre de soldats nécessaires, de la taille du territoire à conquérir, aucun sens de la topographie. Leur vision se limitait à la ligne droite, l'une vers l'Orient l'autre vers l'Occident. Ils n'avaient pas de spécialistes des affaires orientales ou d'Afrique. Chaque sénateur pouvait être affecté à n'importe quel travail ou expertise.

### Ce déficit leur a coûté cher, parfois. Il semblerait que le KGB d'Hannibal ait éclipsé la CIA romaine...

Les sources romaines montrent qu'Hannibal s'est révélé bien supérieur, mais il avait ses raisons. Il envahissait un territoire inconnu, le renseignement était donc crucial. En outre, son armée était de taille limitée, et il était important pour Hannibal de savoir où l'ennemi était concentré, ainsi que sa force. La façon dont il a traité **Fabius Maximus** a été alors particulièrement astucieuse. Fabius, chargé par le sénat de vaincre Hannibal, jouait au chat et à la souris, stratégie intelligente, car en refusant d'affronter directement les Carthaginois, il restreignait aussi leurs mouvements et donc leur capacité à s'approvisionner. Mais des bruits ont alors couru dans Rome, selon lesquels Fabius aurait été à la solde des ennemis. Quand les agents d'Hannibal ont appris à leur chef l'existence de ces bruits, ce dernier s'est mis à éviter délibérément les terres de Fabius, tout en brûlant celles qui les entouraient. Ce plan crédibilisait les rumeurs et Fabius s'est vu obligé de transférer ses terres à l'État pour mettre un terme aux suspensions. Cela dit, il faut traiter les sources romaines avec précaution : il est possible qu'elles attribuent plus de mérites à Hannibal pour montrer les Romains sous un meilleur jour. Car, finalement, ils l'ont vaincu...

### Les Romains ont-ils retiré quelque enseignement de cette expérience ?

Il semblerait qu'ils aient beaucoup appris d'Hannibal. Mais ils ont su innover, aussi. C'est l'empereur Auguste qui, le premier, a construit un système étatique de communications visant à la collecte de renseignements. Hannibal n'a jamais fait ça : il disposait juste d'agents en qui il avait confiance.

### Quand et comment Auguste a-t-il construit ce système ?

Dès la prise du pouvoir. Le premier et le plus important des changements qu'il a mis en place a été la création d'un service public de poste et de messagers appelé *cursus publicus*, qui reprenait en le transformant le système républicain des messagers privés, ce dernier s'étant révélé inadéquat. En fournissant un réseau de transports et de communication, Auguste a ainsi édifié la colonne vertébrale de ce qui est devenu plus tard le service de sécurité impérial. Sous Auguste, chaque légion avait normalement sa propre unité de *speculatores*. Au nombre de dix, ils remplissaient les fonctions d'éclaireurs, de messagers et de collecteurs du renseignement militaire. Ils travaillaient au sein d'unités régulières de l'infanterie, dans des régiments auxiliaires ou dans les unités dites d'*explorationes*. Sous l'Empire, les *speculatores* se sont vu confier diverses activités semi-clandestines ou secrètes qui exigeaient une grande loyauté, ce qui les rapprochait d'une certaine façon des troupes spéciales actuelles. Les légions n'étaient pas seules à employer des *speculatores*. L'empereur disposait

d'un corps spécial de *speculatores* à cheval, issu des trois cohortes prétoriennes de la capitale qui assuraient sa protection. Les gouverneurs provinciaux employaient eux aussi des agents spéciaux : dans l'Évangile de saint Marc, Hérode envoie ainsi un *speculator* exécuter Jean-Baptiste dans sa prison.

### Ce système a ses limites, illustrées par les désastres de Teutoburg et de Carrhes. Mais ont-elles réellement pesé sur la puissance romaine ?

Un bon service de renseignement n'est qu'un avantage parmi d'autres, son absence n'est pas synonyme de défaite. Les Romains contrôlaient les axes de communication, les mers... Ils disposaient au sommet de leur puissance de 28 légions : aucun pouvoir local n'aurait pu les battre, même avec le meilleur service de renseignements du monde. ■

Propos recueillis par Yacha McLasha

En 1973, sont découverts sur le site du fort de **Vindolanda** [à Chesterholm, près du mur d'Hadrien] plusieurs centaines de documents écrits à l'encre sur support de bois. Aujourd'hui décryptés, les 759 tablettes donnent un aperçu unique de la vie d'une garnison romaine des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles.

Élu consul deux fois, Quintus **Fabius Maximus Verrucosus** dit Cunctator (le « Temporisateur », 275-203 av. J.-C.) est chargé de déclarer la guerre à Carthage en -218, après la chute de Sagonte. En évitant l'affrontement direct (d'où son surnom), il parvient à sauver les restes de l'armée romaine après les désastres du lac Trasimène (-217) et de Cannes (-216).



les légions attribuent en revanche une mule et un ou deux serviteurs auxiliaires à chaque *contubernium* (de *con taberna*: qui partage un même abri), terme désignant l'escouade de huit légionnaires qui partagent la même tente. Ce faisant, une légion peut progresser sur presque tous les terrains, tout en réduisant la vulnérabilité des bagages, distribués dans les havresacs et baluchons, face à un raid soudain. La charge d'un légionnaire, selon les campagnes et les nécessités d'emporter des vivres, varie de 25 à 45 kg — soit la même masse de barda qu'un soldat français aujourd'hui en Afghanistan, qui lui doit cependant combattre ainsi chargé quand les Romains laissent leurs *impedimenta* en arrière pour aller se battre. Contrairement à l'image répandue au cinéma, les Romains ne se déplacent pas en masses compactes, tels des

en une avant-garde d'auxiliaires légers, souvent des cavaliers, suivis d'un corps d'infanterie détaché des légions. Les premiers sont chargés de l'éclairage immédiat de la progression des colonnes, tandis que les seconds constituent un détachement avancé capable d'escarmoucher et de tenir en cas d'embuscade ou d'attaque adverse jusqu'à ce que le corps principal puisse se former en bataille.

### Une logistique déroulée comme un tapis

Immédiatement après cette avant-garde viennent les ingénieurs, chargés de ponter les rivières à traverser mais aussi et surtout de reconnaître et délimiter chaque jour l'emplacement du camp. Des équipes de terrassiers les suivent, dont la mission est de créer les routes destinées au passage des chariots. Bien que les Romains s'efforcent de le réduire, le train de bagages demeure considérable. Il n'est pas en théorie essentiel aux opérations: il s'agit surtout du fruit du pillage des contrées traversées. Sous le

**principat** toutefois, nombre des campagnes se déroulent dans des régions arides ou à l'agriculture sous-développée, en Afrique, au Proche-Orient et dans les vastes forêts de Germanie, mais aussi dans les plaines d'Europe centrale ou de Bretagne. Dans ce dernier cas, les légions doivent emporter avec elles l'essentiel de leur nourriture. Si l'adversaire dispose de villes fortifiées, un train de siège s'ajoute aux bagages. Là encore, seuls les outils strictement nécessaires à la construction de machines de siège

sont emportés, le bois étant trouvé sur place, ce qui n'est pas toujours possible. Les historiens estiment entre 100 et 150 le nombre de chariots accompagnant une légion et à plus de 1 600 l'ensemble des animaux de bât, soit deux bœufs par chariot et le reste de mulets. Et ce sans compter les chariots et animaux de l'état-major, des ingénieurs, des médecins... Impressionnant sur le papier, ce chiffre est moindre qu'il n'y paraît: avec un animal pour un peu plus de trois légionnaires, le ratio hommes/ animaux est meilleur que le ratio hommes/véhicules dans l'US Army actuelle: certaines unités en ont un pour deux soldats. Les Romains voyagent donc bien léger.

Juste derrière les bagages, se tient le général commandant l'armée (ou le *princeps* lui-même): en milieu de colonne, prêt à se porter vers l'avant ou l'arrière de la progression pour parer à tout problème. Ses officiers et assistants — « l'état-major » de l'armée — ainsi que son escorte (dans le cas de l'empereur, un détachement de gardes prétoriens) l'accompagnent, précédant le gros des légions. Ces dernières sont suivies des différentes cohortes auxiliaires, qui peuvent également être intercalées entre deux légions ou vexillations si cela est jugé nécessaire (par exemple pour accélérer le déploiement). Une arrière-garde, semblable à l'avant-garde, ferme la marche, protégeant la queue de colonne des embuscades. En tout, chaque légion représente un cortège d'environ 4 km de long, avançant au pas des animaux, soit 3 km/h. Spectacle impressionnant qui a certainement fait réfléchir: la vue d'une légion en marche avait aussi pour vocation de décourager l'ennemi avant même de lui livrer bataille. ■

Le **légal** (de *legatus*: « envoyé ») est le terme générique désignant les généraux romains commandant une légion. Sénateurs ou plus rarement issus de l'ordre équestre, ces hommes commandent comme délégués du *princeps*. Ce terme à un sens identique à celui du grade de lieutenant-général, « qui tient lieu de général » (à la place de celui-ci absent).

Succédant à la république, le **principat** désigne le régime politique romain du règne d'Auguste à la fin du III<sup>e</sup> siècle (-27 à 285 environ). Création d'Auguste, il confie la réalité du pouvoir à un empereur qui, pour préserver les formes et les apparences de la république, porte le titre de *princeps senatus*, « premier du sénat ».

La progression des légions en territoire hostile est méthodique: tous les soirs, les légionnaires construisent de toutes pièces un camp fortifié, dont ils emportent avec eux les poteaux qui en constituent l'enceinte. S'il faut conduire un siège, ces talents de terrassiers s'avèrent également bien utiles...

## Chaque légion représente un cortège de 4 km de long. Un spectacle qui a tôt fait de décourager l'ennemi.

soldats à la parade. S'ils portent en place armure et casque (quoi de plus commode en effet), leur ordre de marche en campagne est organisé afin de prévenir les mauvaises surprises. Loin en avant des légions, des *exploratores*, intermédiaires entre des unités de reconnaissance lointaine et des espions, sont chargés d'identifier et de pister les mouvements ennemis, fonction complétée au plus près de la troupe par des *speculatores* qui éclairent la progression (voir p. 48). Le gros de l'armée s'organise lui-même





# La légion au combat : la bro

Par Benoist Bihan

Véritable rouleau compresseur antique, la légion est une machine organisée et entraînée pour écraser sans merci les ennemis de Rome, quels qu'ils soient. Nulle armée au monde n'est parvenue à conserver aussi longtemps sa suprématie sur le champ de bataille, une excellence bâtie sur deux idées maîtresses : souplesse tactique et discipline.

**C**ertes, leur défaite à **Cannes** restera à jamais comme l'exemple même du désastre militaire. Mais à part une poignée d'accidents, force est de reconnaître que la suprématie militaire des Romains n'a pas d'équivalent : entre la conquête de la botte italienne au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le délitement de l'Empire au III<sup>e</sup> siècle, le règne des légions aura duré près de 700 ans ! À la base de cette longévité figure bien sûr (mais pas seulement) une redoutable efficacité au combat, moment cathartique qui, dans « l'art romain de la guerre », doit permettre d'en finir au plus tôt avec l'ennemi. Contrairement à d'autres armées antiques, les aigles romaines cherchent la bataille avec ardeur, disposant en la légion du meilleur système d'armes de leur temps. Il n'en a pas toujours été ainsi : sous

La bataille de **Cannes** (216 av. J.-C.) voit l'armée carthaginoise d'Hannibal anéantir celle des consuls Varron et Aemilius Paulus, prise dans un double enveloppement d'anthologie. Les Romains perdent dans l'affaire plus de 50 000 hommes... mais parviennent finalement à gagner la guerre.

Sextus Julius Frontinus (dit **Frontin**, v. 40-103) est un sénateur et général romain sous le règne de Domitien. Gouverneur de l'île de Bretagne, il est connu pour ses ouvrages, l'un sur les aqueducs et un autre, *Les Stratagèmes* (*Strategemata*), traitant d'affaires militaires via des exemples historiques.

Flavius Arrianus Xénophon (dit **Arrien**, v. 86-160) est un général romain, légat de Cappadoce (en Turquie) sous le règne d'Hadrien. On lui doit plusieurs ouvrages majeurs traitant de la guerre antique, dont *l'Anabase d'Alexandre* (ou *Expédition d'Alexandre*) à ne pas confondre avec l'ouvrage du même nom de son homonyme grec Xénophon (v. -430 - -354) et deux essais tactiques : *Tactique* et *L'Ordre de bataille contre les Alains*.

la république, et jusqu'aux guerres civiles qui marquent la transition avec le principat — de César à Auguste — (voir p. 49), les batailles sont livrées de manière quasi rituelle, les armées se déployant parfois les uns face aux autres plusieurs jours d'affilée sans engager le combat, s'observant sans échanger davantage que quelques jets de flèches ou de javelots tandis que les généraux des deux camps haranguent leurs hommes. Les légions impériales ne s'embarrassent guère de tels prologues. Les campagnes des armées romaines du principat sont conçues pour acculer l'adversaire à la bataille, le contraindre à l'accepter.

## Provoquer la bataille

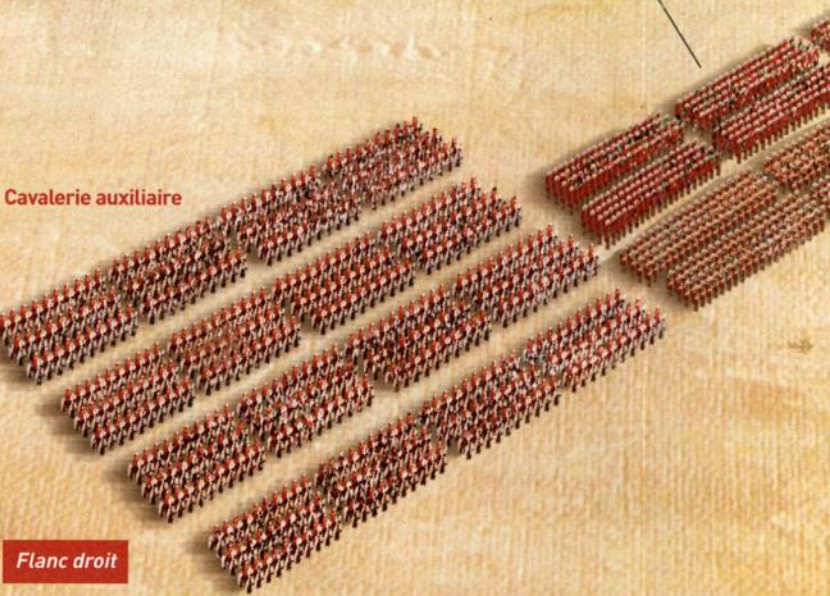
La légion impériale, organisée en dix cohortes interchangeables, est d'une souplesse tactique bien supérieure à celle de l'ancienne légion manipulaire à la formation de bataille rigide en trois lignes. Ainsi, l'importance de choisir un terrain favorable au déploiement du *triplex acies* diminue grandement.

## LA LÉGION EN ORDRE DE BATAILLE

Prête à faire face à l'ennemi, une **légion romaine** au grand complet est déployée en ordre de bataille. Les dix cohortes de légionnaires tiennent le centre de la ligne, chaque cohorte déployée avec ses centuries sur deux rangs, les centuries *prior*, les plus expérimentées, étant formées devant les *posterior* composées de soldats plus jeunes. Sur chaque aile, se tiennent deux cohortes quingénaires (« de cinq cents hommes », en réalité 480 plus le commandement) d'infanterie auxiliaire et une *ala* (« aile »), également quingénaire, de cavalerie auxiliaire, chargées de sécuriser les flancs.

En rangs moins serrés que ceux des légionnaires, l'**infanterie auxiliaire** romaine tient les flancs des légions. Archers ou tirailleurs, piquiers pouvant couvrir les légions contre la cavalerie, les auxiliaires théoriquement plus légèrement équipés sont aussi plus à l'aise en terrain accidenté. Contrairement aux cohortes légionnaires disposées au centre, chaque cohorte auxiliaire est autonome et dispose de son propre commandement, non représenté ici.

Cavalerie auxiliaire



Flanc droit

En outre, le commandement romain, sûr de la combativité de ses soldats et conscient de la diversité des menaces pouvant affecter l'Empire, s'efforce d'en finir vite et de provoquer la bataille au plus tôt pour libérer les légions et leurs auxiliaires pour d'autres missions. Enfin, les légionnaires devenus professionnels sont généralement des combattants aguerris, confiants dans leurs armes et leurs tactiques de combat au point d'accepter l'affrontement même sans bénéficier de l'avantage du terrain

— un autre facteur qui limite considérablement le besoin d'attendre le consentement de l'adversaire pour livrer bataille. Dotée d'un outil taillé pour se battre et gagner même dans des circonstances défavorables, la Rome impériale hésite moins à engager ses soldats dans les corps à corps sanglants que sont les affrontements antiques. Une fois le combat décidé et ses cohortes rangées en bataille, la légion révèle sa véritable nature : une machine à broyer les ennemis de Rome.



# yeuse de barbares

Flanc gauche

Entouré de ses six tribuns, le **légat** qui commande la légion s'est positionné immédiatement en arrière des premiers rangs, pour suivre au plus près les combats et pouvoir transmettre ses ordres au plus vite. Derrière lui, les 120 cavaliers légionnaires attachés à chaque légion lui tiennent lieu d'escorte et de réserve, prête à se porter sur tout point de la ligne qui faiblirait ou à exploiter un succès.

Infanterie auxiliaire

Disposée sur quatre rangs de profondeur, les 16 *turmae* (équivalents des centuries) d'une *ala* de cavalerie auxiliaire se tiennent prêtes à défendre la légion contre toute tentative d'attaque sur ses flancs, à défaire la cavalerie adverse et à en pourchasser les troupes légères. Les Romains disposent aussi bien de cavalerie lourde, faite pour le choc, que d'archers montés ou de cavalerie légère, qui mènent davantage des attaques de harcèlement.

**La légion impériale avec ses dix cohortes interchangeables est bien plus souple.**

Constituée de cinq centuries à effectifs doubles et ayant à la tête de sa première centurie le centurion *primus pilus* (titre prestigieux attribué au plus ancien du rang dans la légion), la **première cohorte** est constituée des vétérans les plus solides. Elle est pour cette raison traditionnellement placée à la droite de la ligne, l'endroit le plus exposé (les soldats les plus à droite n'étant pas couverts par les boucliers de leurs voisins). Elle a en charge la protection de l'aigle.

Une centurie lance ses *pila* (javelots) quand les premiers rangs ont déjà dégainé leur glaive et s'apprêtent à attaquer au corps à corps, guidés et encouragés par leur centurion (*à droite*), reconnaissable au cimier transversal de son casque. La pointe du *pilum* se déforme à l'impact, gênant le maniement du bouclier touché ou évitant qu'une arme ayant manqué sa cible puisse être retournée à l'envoyeur. Le *pilum* est en outre assez long pour servir de pique et repousser les chevaux. Au corps à corps, le légionnaire compte autant sur son bouclier pour bousculer l'adversaire – voire lui porter des coups pour l'étourdir – que sur son glaive, employé de préférence d'estoc en portant des coups à l'abdomen.





C'est sous le règne d'Auguste que le légionnaire « césarien » (à gauche), équipé de sa cotte de mailles et d'un bouclier ovale, cède la place à son homologue impérial (à droite), doté du bouclier rectangulaire incurvé et d'une armure en lamelles, la *lorica segmentata*. Un casque inspiré des Gaulois renforce la protection de la nuque et des joues. L'armement évolue aussi : le *gladius hispanensis* cède la place à des armes plus courtes mais à la lame plus large.



30 av. J.-C.



43 ap. J.-C.

## ■ Siège : une technique bien assise

Spectaculièrement efficaces sur le champ de bataille, les légions sont également à l'aise dans la conduite de sièges. Ayant appris des Grecs la poliorcétique, l'art de prendre des villes, les Romains ont amélioré les techniques hellénistiques. La qualité de leurs ingénieurs et l'opiniâtreté caractéristique des légionnaires en font des assiégeants redoutables. Si le siège d'Alésia et ses doubles lignes de fortifications sont dans toutes les mémoires, les Romains n'ont guère, une fois la Gaule prise, à livrer de sièges : en Bretagne, en Germanie, sur le Danube, les peuples qu'ils affrontent ne disposent pas de villes assez développées pour qu'ils aient à conduire de longs sièges. Quelques pièces d'artillerie, arbalètes géantes (balistes, scorpions) ou catapultes (onagres), suffisent. En revanche, l'urbanisation est bien plus importante et la fortification des villes courante dans la partie orientale de l'Empire. Aussi c'est là que les Romains conduiront la plupart de leurs sièges. Sous la République, ceux-ci sont souvent des blocus. Mais la Rome impériale préfère en finir vite et son arsenal de siège ne cesse de se développer. Artillerie, tours mobiles, béliers, sapes, les ingénieurs de siège romains n'ont rien à envier à leurs successeurs, jusqu'à au moins Vauban...

Le combat d'infanterie est d'abord affaire d'endurance, physique comme morale. Si le cinéma récent véhicule l'idée de batailles aussi brèves qu'intenses, la réalité d'affrontements pouvant durer près d'une dizaine d'heures est nécessairement autre. Une bataille antique, comme un combat d'infanterie moderne, fait alterner de brèves phases de combat effectif, le plus souvent au corps à corps, avec de longs moments de pause, où les soldats récupèrent, se réorganisent et rassemblent leurs forces pour repasser à l'attaque, tout en se jetant des projectiles et en s'invectivant. Cette réalité fonde l'approche romaine de la tactique : plus méthodique qu'audacieuse, la manière de combattre repose sur une organisation destinée à rendre la légion et ses auxiliaires capables de se battre avec efficacité plus longtemps que leurs adversaires et de les user ainsi progressivement avant de frapper, une fois l'ennemi épuisé par sa propre fougue. Le temps ne nous a pas laissé de manuel de tactique romain « standard », si tant est que de tels documents aient existé. Mais les récits de batailles et les ouvrages de

tactiques rédigés par des généraux des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles — tels Frontin et Arrien — nous donnent une bonne idée de la manière dont les Romains envisageaient le combat. La division de chaque légion en dix cohortes, chacune composée de six centuries de 83 hommes — cinq centuries de 160 légionnaires (plus les officiers) pour la première cohorte, composée des soldats les plus expérimentés —, est faite pour doter la légion d'une importante capacité à encaisser les coups adverses. Autant que possible, les Romains tendent à disposer ces cohortes en plusieurs lignes, laissant leurs adversaires attaquer, pour qu'ils s'épuisent sur les premiers rangs avant de contre-attaquer avec les cohortes de réserve fraîches et en ordre, jusqu'à ce que l'adversaire se débande. Contrairement à l'ère républicaine, la disposition précise des légions impériales sur le champ de bataille n'est pas fixe. Le *triplex acies* (voir p. 51) est toujours envisageable mais, en fonction du terrain et de la nature de l'ennemi, les légats ont appris à varier leur partition tactique (voir encadré p. 54). Les principes cardinaux demeurent cependant les mêmes.

Plutôt que de constituer un unique bloc de combattants, telle la phalange hellénistique, une légion ressemble à un damier de cohortes, dont l'espacement et l'agencement dépendent du choix du général. Chaque cohorte présente à son tour l'aspect d'une légion en réduction, les centuries étant le plus souvent disposées sur deux ou trois rangs avec des intervalles entre chacune, mais là encore avec des variations considérables en fonction de l'adversaire et du terrain.

## La centurie, pièce de base du puzzle

C'est au niveau de la centurie que la disposition des légionnaires est en fait la plus rigide. Les 80 légionnaires sont ainsi disposés en quatre rangs, chaque *contubernium* (voir ce terme p. 49) de huit hommes occupant deux files. Trois « gradés » complètent les rangs de l'unité : le centurion, qui la commande, est chargé d'animer le combat, menant les hommes à la bataille et s'assurant qu'ils restent en ordre. Chargeant souvent en tête pour entraîner leurs hommes, les centurions occupent sans doute le poste le plus dangereux, et les pertes dans



leurs rangs sont parmi les plus élevées, même lors des victoires. Si les légionnaires doivent avant tout faire preuve de stoïcisme, il est attendu du centurion qu'il se montre héroïque (voir p. 46). À ses côtés, un *signifer* (porte-enseigne) sert de point de repère aux soldats : vêtu de manière distinctive et portant l'enseigne (*signum*) de la centurie, il joue un rôle important pour que chaque centurie maintienne sa position et sa cohésion. Un dernier officier, l'*optio*, rang qui pourrait correspondre à celui d'un adjudant dans une armée contemporaine, ne se tient pas à la tête mais à l'arrière des rangs. Équipé d'un long bâton (*hastile*), son rôle est d'empêcher les soldats des derniers rangs de craquer et de se débander, au besoin en les frappant ou en les maintenant en place de force. Tirée de l'avant par son centurion, poussée à l'arrière par l'*optio*, chaque centurie a l'aspect d'une petite

phalange, dont les soldats — chacun occupant un peu moins d'un mètre carré de terrain — combattent en bloc, indépendamment des autres centuries de la cohorte. À un moment donné d'une bataille, des centuries d'une même cohorte peuvent ainsi être engagées dans un corps à corps, violent mais généralement bref, tandis qu'une autre attaque l'adversaire à l'aide de projectiles et que d'autres encore, en réserve, attendent d'engager le combat. Décentralisé, le combat d'infanterie romain repose ainsi en large part sur l'initiative déployée par les centurions : là où la bataille grecque est un affrontement de généraux, une bataille romaine est un combat de capitaines. Une fois les premiers assauts encaissés, éventuellement en reculant pied à pied — un mode de combat pour lequel les légionnaires, presque seuls dans le monde antique, sont spécifiquement entraînés —,

les contre-attaques voient les légions, après une brève phase de combat à distance à l'aide de javelots (*pila*) ou avec le soutien d'auxiliaires équipés d'armes de jet ou de trait, avancer au corps à corps et s'infiltrer par centuries au cœur de l'armée adverse. Elles se frayent un chemin droit devant à coups de glaive et effritent ainsi des adversaires qui, hormis lors des guerres civiles où des Romains en affrontent d'autres, ne disposent généralement ni d'une bonne cohésion, ni d'une organisation et d'une discipline sophistiquées.

## Je suis venu, j'ai vu...

Justifiée par la qualité inégale des légats (voir aussi p. 49), issus sous la république et pendant le principat

Cnaeus Julius **Agricola** (40-93) est le général romain qui achève la conquête de l'île de Bretagne. Il est connu des historiens par la biographie que lui a consacrée son gendre, l'historien romain Tacite.

**Une scène rare : la cavalerie romaine chargeant. Sans étrières, peu nombreux — la majeure partie des cavaliers romains étaient des auxiliaires —, ils étaient généralement plutôt employés pour éclairer la légion et poursuivre l'ennemi défait.**



## ■ D'irremplaçables auxiliaires

Les méthodes de combat romaines sont surtout adaptées pour affronter un adversaire à pied : face à des cavaliers ou des tirailleurs refusant le corps à corps, les légions arrivent plus difficilement à s'imposer, au risque — comme à Carrhes en -53 face aux Parthes (voir G&H n° 4) — de s'épuiser jusqu'à la défaite. Affrontant à partir du 1<sup>er</sup> siècle une grande variété d'adversaires, de barbares désorganisés et mal équipés à d'autres Romains, les armées du principat comptent de plus en plus sur l'aide des cohortes auxiliaires, composées de fantassins et cavaliers aux capacités plus spécialisées. Dans la lignée de armées républicaines, qui faisaient appel à des alliés notamment pour la cavalerie (voir p. 36), celles de la Rome impériale font des légions une base autour de laquelle se greffent des cohortes auxiliaires aux fonctions variées : archers, frondeurs et javeliniers venant se substituer aux anciens vélites, cavaliers lourds et légers sont ainsi adjoints aux légions en fonction des besoins locaux. L'*exercitus* provincial, s'il s'organise toujours autour d'une ou deux légions, peut ainsi être de composition très différente au niveau des auxiliaires, même si les cohortes d'infanterie et les ailes de cavalerie auxiliaires tendent aussi à s'uniformiser. Certaines batailles reposent donc largement sur les auxiliaires, en particulier quand l'adversaire aligne essentiellement des cavaliers — archers et cavaliers auxiliaires devenant alors les principaux moyens de l'emporter — mais aussi lorsque les généraux romains souhaitent préserver leurs légions. En 83, lors de la bataille du Mons Graupius en Écosse, **Agricola** livre bataille sans engager ses légionnaires, qui demeurent en réserve en seconde ligne.



## ■ Souplesse dans les formations

« Aérés » et agencés en profondeur plutôt qu'en largeur, les dispositifs romains permettent de maintenir une formation de combat cohérente en dépit des accidents de terrain, et donc de rechercher et livrer bataille ailleurs que dans les plaines dégagées auxquelles les phalanges, à l'organisation monolithique, sont confinées. Mais là encore, tout dépend du contexte. Opposé aux Alains, un peuple de cavaliers sarmates, Arrien fait disposer ses deux légions en une seule ligne de cohortes, sur huit rangs de profondeur, en formation serrée sans intervalles. Il contient ainsi l'ennemi sur le front de son armée. Les premiers rangs emploient leurs *pila* comme des piques, les rangs suivants lancent leurs javelots plus légers (*lancea*), tandis qu'un neuvième rang d'archers à pied auxiliaires et un dixième d'archers à cheval accablent les Alains d'une pluie de projectiles. Frappés de traits avant de parvenir au corps à corps et ne réussissant ni à briser ni à contourner le mur d'acier des premiers rangs, les Alains sont défaits. Face à des adversaires à pied mais disposés en ligne simple, sans profondeur, les Romains peuvent adopter le *cuneus*, où plusieurs cohortes disposées chacune en colonne et avançant de manière concentrique se jettent sur un point de la ligne adverse pour le faire craquer. Employée en 69 pour mater la révolte de la *Legio I Germanica* ainsi qu'à la première bataille de Crémone, cette tactique semble avoir été particulièrement employée face à des adversaires mal disposés, mais bien disciplinés et dotés d'une bonne cohésion, ou quand les attaquants sont en forte infériorité numérique. D'autres formations existent, au gré des circonstances. Accablée de plusieurs directions, une légion peut former l'*orbis*, un carré de cohortes (*agnem quadratum*) : souvent adoptée en cas d'embuscade en terrain découvert, surtout face à la cavalerie, cette formation est toutefois un dernier recours, dans lequel les Romains abandonnent l'initiative, au moins pour un temps. Enfin, il y a la fameuse tortue (*testudo*) : les légionnaires disposent leurs boucliers de telle manière que ceux-ci, se chevauchant, couvrent tant l'avant que les flancs et les têtes des soldats. Cette formation, pratiquée au niveau de la centurie et non de la cohorte ou de la légion, était semble-t-il adoptée lors des assauts de ville ou pour les marches d'approche contre des adversaires bien dotés en armes de jet : concentrés, les légionnaires gagnaient en protection mais pouvaient plus difficilement se servir de leurs armes. Ils abandonnaient probablement le *testudo* juste avant d'en découdre.

des rangs du sénat et dont la valeur militaire va de l'exceptionnel (César, Trajan) au très mauvais (Crassus), cette approche par la base de la tactique permet également aux Romains de construire leurs victoires sans avoir pour cela à mener de complexes évolutions au niveau de l'armée : c'est en grignotant les rangs ennemis jusqu'à ce qu'une portion de la ligne craque, entraînant la désintégration de l'ensemble, que les légions triomphent. Cela ne signifie toutefois pas que les officiers supérieurs romains se contentent d'assister, silencieux, aux batailles que livrent leurs légions.

Sous le principat, chaque légion dispose en théorie d'un légat qui la commande, ainsi que des unités auxiliaires qui y sont attachées, et qui garantit sa loyauté au *princeps*. Lorsqu'une armée de plusieurs légions est assemblée, c'est le gouverneur de la province ou, pour les campagnes les plus importantes, l'empereur lui-même ou l'un de ses proches qui commande. Quel que soit son titre, le général romain, s'il n'est pas un simple spectateur, n'est pas non plus supposé, tel Alexandre chargeant à la tête de sa cavalerie lourde, combattre lui-même

ou exercer le commandement direct d'une portion de son armée au détriment du reste.

Organisateur de la bataille, le général romain choisit avant le début des combats la formation et les tactiques qu'il veut que son armée adopte. Le changement de formation étant très difficile une fois les combats commencés, cette tâche est évidemment capitale, et peut déterminer l'issue d'une bataille. Mineure pour le général républicain, dont les légions se déployaient peu ou prou toujours de la même manière, cette fonction prend une grande importance pour le légat impérial, et met en

avant l'importance d'un renseignement tactique précis.

### ... j'ai vaincu !

Une fois les combats engagés, le rôle du général est triple. Sa première fonction, et la plus immédiatement décisive, est de décider l'engagement des réserves. Contrairement à la plupart des armées barbares qui engagent toutes leurs forces dès le départ, les armées romaines dont la tactique est fondée sur l'endurance peuvent entamer les hostilités avec

## Le combat d'infanterie romain repose en large part sur l'initiative des centurions.

La **crise du III<sup>e</sup> siècle** désigne la période comprise entre 235 et 285 (de l'assassinat de Septime Alexandre à l'avènement de Dioclétien) qui marque la rupture entre le Principat, ou Haut-Empire, et le Bas-Empire. Succession de crises politiques, économiques, sociales, religieuses et morales, la période se traduit par des guerres civiles ininterrompues et une fragmentation en trois de l'Empire romain, avant que les empereurs Aurélien (270-275) et Dioclétien (284-305) ne redonnent unité, stabilité et puissance à l'Empire.







« GLADIATOR » DE RIDLEY SCOTT/DR

## Quid de la célèbre première scène du film *Gladiator* ?

Parmi les scènes marquantes de *Gladiator*, celle de la bataille a vivement impressionné par son apparent réalisme. Pourtant, à peu près rien n'est historiquement vrai dans cette reconstitution qui n'en est pas une. En dehors du fait qu'aucune bataille décisive n'a eu lieu en 180, année de la mort de Marc Aurèle, on voit l'artillerie envoyer des projectiles à plus de 1 km alors que la portée des balistes romaines ne dépassait pas 300 m. De tels projectiles incendiaires, véritables bombes au napalm, évoquant le bombardement de la lisière dans *Apocalypse Now*, étaient inconnus des Romains : pour obtenir cet effet, il aurait fallu employer du pétrole qui ne fut mis en œuvre, sous la forme du feu grégeois, qu'au VII<sup>e</sup> siècle par les Byzantins. Une charge de cavalerie en pleine forêt est de toute façon inimaginable, mais ici *a fortiori*, les forêts primaires de Germanie étant alors d'une densité impénétrable. Les légions s'avancent en lignes successives alors que la tactique romaine, résolument offensive, était fondée sur des attaques en formation profonde. Dans le film, elles se contentent d'encaisser l'offensive des Germains, où le *pilum*, pourtant bien reconstitué, est employé comme une lance, alors qu'il s'agissait d'un javelot dont le jet préparait l'assaut au glaive.

En fait, cette scène de bataille nous renseigne davantage sur une vision anglo-saxonne actuelle de la guerre que sur la tactique romaine. La décision est emportée par les armes techniques : par la puissance de feu, la manœuvre des blindés (suggérée par la cavalerie), et une infanterie destinée à absorber le choc, nettoyer et occuper le terrain.

Thierry Widemann, chercheur en histoire à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire

un tiers de leurs forces en première ligne : une légion en *triplex acies* n'a, au plus, que 40 % de ses effectifs en première ligne. Le choix de l'engagement ou non des réserves joue un rôle majeur dans la capacité d'une armée romaine à « tenir la distance » pendant la bataille, en organisant par exemple la relève des cohortes de la première ligne par celles de la deuxième, ou en jetant au contraire deux lignes ensemble pour emporter la décision.

Un deuxième rôle non moins important est de se porter aux points importants, décisifs de la ligne de bataille pour haranguer les soldats, encourageants ceux fatigués à combattre encore, ceux démoralisés à continuer le combat, les plus enthousiastes aussi à se tempérer pour ne pas commettre d'imprudences. Ces interventions, dont César par exemple est coutumier, amènent le général à s'approcher parfois très près de la ligne de front, voire ponctuellement à se mettre à la tête de ses légionnaires. Mais dès la crise passée, le général laisse ses soldats continuer seuls, et se remet en arrière, prêt à voler à un autre bout de son armée si nécessaire.

À ce travail de chef « volant » s'ajoute une dernière fonction : celle de récompenser et punir. Observateur de la bataille, le général est le témoin des actes de ses soldats, et en tant que tel peut les récompenser ou

au contraire les réprimander après les combats — pour ceux qui y survivent. Dans un système militaire où les récompenses et les décorations comptent pour beaucoup, ce rôle ne doit pas être négligé et constitue un puissant facteur de motivation pour les légionnaires, d'autant plus lorsque le général est populaire — tel César — ou lorsqu'il s'agit du *princeps* lui-même.

Si le général a bien préparé la bataille, lorsque les légions convenablement motivées et entraînées par leurs centurions s'avancent méthodiquement vers l'ennemi, peu de forces peuvent soutenir l'assaut d'une légion romaine et vivre pour en parler. Une fois les lignes adverses rompues, la poursuite succède aux durs corps à corps. C'est pendant cette dernière phase que les pertes sont les plus importantes, ce qui explique les écarts entre les chiffres de pertes du vainqueur et du vaincu.

Broyeuse à barbares de toutes sortes, la légion romaine maintient sur le champ de bataille une suprématie presque totale pendant quatre siècles. Entre la chute de Carthage en -146 et la **crise du III<sup>e</sup> siècle** qui met définitivement fin au système du principat, les défaites romaines sont rarement le fait de batailles rangées, mais plutôt celui d'embuscades. De Scipion à Septime Sévère, il faut être romain soi-même pour pouvoir triompher des légions « à la régulière ». ■





Un Sempronius Gracchus (l'immense Charles Laughton) corrompu – et anachronique – incarne le sénat dans le *Spartacus* de Stanley Kubrick. Vertueuse ou pas, c'est la politique qui dirige directement les légions.



# LE GÉNÉRAL ROMAIN Qui commande en chef ?

Par Laurent Henninger

**Le commandement de l'armée romaine n'était pas véritablement de nature militaire, mais bien politique. Ni état-major général, ni ministère de la Guerre, mais des sénateurs et des magistrats élus qui déterminent la stratégie comme les ressources des légions.**

Peut-être l'institution politique la plus célèbre de Rome, le **sénat** est une assemblée oligarchique composée des représentants des plus puissantes familles. Son pouvoir est à la fois législatif, exécutif et même religieux. Sous la République, il est l'instance suprême de l'État, mais ce rôle déclinera de plus en plus sous l'Empire.

**C**omme c'est le cas pour beaucoup d'autres domaines de l'histoire de la Rome antique, il n'est pas immédiatement évident, pour un lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, de comprendre quelle était la nature du commandement central de la puissance militaire romaine. Depuis l'époque moderne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), les armées occidentales dépendent, dans le cadre de l'État, de ce que l'on nommera

jusqu'à la Seconde Guerre mondiale un « ministère de la Guerre », en charge du recrutement, de la gestion des personnels, de l'armement, des approvisionnements. Et, depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le commandement supérieur des opérations et de la stratégie, mais aussi l'entraînement, la doctrine, le renseignement, la logistique, relèvent d'un « Grand État-Major », composé d'officiers supérieurs, de généraux et de maréchaux possédant — toutes choses étant égales par ailleurs — le même statut de militaires que les hommes du rang, les sous-officiers et les officiers subalternes. Cet ensemble homogène constitue l'armée d'un État. Ce système nous paraît aujourd'hui tellement aller de soi que nous avons la plus grande peine à imaginer qu'il puisse en être autrement. Or, rien de tel à Rome, que ce soit sous la République ou sous l'Empire. En effet, au-dessus du niveau de la légion, le commandement n'était pas véritablement de nature militaire, mais bien politique et, dans une moindre mesure, administrative.

Les fonctions assurées aujourd'hui par les ministères de la Défense et les états-majors généraux l'étaient alors par des politiciens et des administrateurs civils, toujours pour parler en termes actuels.

## Décisions collégiales

Ainsi, sous la République, c'est le **sénat** qui commande en chef aux légions, de façon collégiale, même s'il est secondé dans les tâches administratives par de nombreux bureaucrates en charge du suivi des ordres de bataille, de la logistique et même de la gestion des personnels. L'on sait aujourd'hui que chaque légionnaire était « pisté » avec une sorte de livret militaire individuel : un exploit de plus à mettre au compte de l'efficacité romaine. Chaque année, donc, le sénat détermine les mouvements des légions, le renouvellement de leur commandement, les ressources qui leur seront attribuées (en particulier financières, ne serait-ce que pour payer les hommes, voir encadré ci-contre), et aussi, bien sûr, les éventuelles campagnes à

## ■ Un soldat qui se bat à l'œil !

Jusqu'à la première guerre punique, le soldat romain combat à ses frais et ne touche aucune solde. « Une tradition bien établie, explique John Rich, professeur d'histoire romaine à l'université de Nottingham, jusqu'à l'introduction de la paie en -406, lors du siège de la cité étrusque de Véies. » Mais celle-ci n'est vraiment instituée qu'à partir des guerres samnites (voir p. 36). Ce *stipendium* est financé par un impôt spécial, le *tributum*. Selon Polybe, à l'époque de César, cette solde était « par jour de deux oboles, du double pour les centurions et de six oboles pour les cavaliers ». Soit, pour un simple soldat, un peu moins de la moitié du salaire d'un travailleur manuel à Rome. De cette somme, il fallait encore déduire la nourriture et l'équipement. Le légionnaire n'avait plus qu'à compter sur le butin... *Éric Tréguier*





IMAGE TIRÉE DE LA SÉRIE « ROME »

Outre le sens que nous lui connaissons aujourd'hui, et qui existe déjà à Rome, un **ami** (*amicus*) désigne un allié politique. Ce terme peut s'appliquer aussi bien à un individu qu'à une famille voire à un peuple.

Un **client** est un homme libre se plaçant sous la protection d'un patron bienfaiteur plus puissant que lui (individu ou famille). Il peut aussi s'agir d'un pays étranger se plaçant sous la protection de Rome ; on parle alors d'un « État-client ». En échange de cette protection, le client doit un soutien total.

L'**ordre équestre** est un groupe social défini juridiquement par un niveau de fortune élevé et qui implique le service militaire des jeunes dans la cavalerie légionnaire (sous la République). Les chevaliers peuvent aussi occuper des fonctions d'officier supérieur. Tous les sénateurs en sont issus.

engager. Mais ces décisions sont prises après des débats parfois âpres sur les questions de stratégie. À partir d'Auguste et l'instauration du principat (voir ce terme p. 49), c'est l'empereur qui s'arroge une bonne partie de ces prérogatives, avec l'aide de ses **amis** et **clients** (au sens romain du terme), de ses domestiques et des autres personnels rattachés à sa maison, et qui sont parfois des esclaves possédant de hautes qualifications. Il arrive aussi que le chef de la garde prétoirienne (voir ce terme p. 46) exerce des fonctions de chef d'état-major de fait. Le sénat est alors ravalé au rang de chambre d'enregistrement des décisions impériales et de bureau en charge des questions administratives militaires.

### Un apprentissage qui s'appuie sur les réseaux

La mise en œuvre de la stratégie est donc le fait d'un ensemble complexe de magistrats (tels les consuls), de tribuns, de sénateurs ou de leurs représentants mandatés ou délégués (notamment les légats), généralement issus directement du sénat et parfois de l'**ordre équestre**. Le mot important à retenir ici étant « magistrat », fonction supérieure tout à la fois politique, juridique, militaire et religieuse dont le possesseur du titre détient l'*imperium*, c'est-à-dire le pouvoir de coercition, le pouvoir d'user de la force, en interne comme en externe. Ces hommes lisent beaucoup, s'enrichissent de l'expérience

de leurs proches, s'informent, effectuent leur apprentissage dans les « états-majors » tenus par des familles alliées, ils s'entraînent aussi, bien sûr ; bref, ces fonctions impliquent nécessairement un haut degré de compétence qu'il est impensable, pour un membre des élites dirigeantes romaines, de ne pas posséder. Ils sont également entourés d'une pléthore de techniciens, ingénieurs, scribes et appariteurs qui appartiennent à leur maison ou à leur famille.

Tout cela forme un immense réseau de connexions personnelles mais aussi informelles et intellectuelles, car les informations circulent essentiellement par le biais de l'oral et de l'écrit, y compris celles qui relèveraient aujourd'hui de la cartographie et qui constituaient alors un véritable savoir social. Chez les Romains, en effet, cette science, si elle existe, possède moins d'importance que dans notre culture moderne, où le visuel sous toutes ses formes est primordial. Les chefs romains ont plus recours à des textes leur indiquant que, pour aller de A vers B, il faut passer par C. Et c'est ainsi qu'ils ne conquièrent jamais des pays, mais des peuples. On comprend donc que, dans leur esprit, le processus de spatialisation était assez radicalement différent du nôtre. Et cela ne manque pas d'avoir

des répercussions jusque dans leur façon d'envisager le commandement et même de penser la stratégie.

### Place à l'initiative

Ce qui est valable à l'échelon du commandement central l'est aussi pour les commandements provinciaux ou celui d'une légion. Les dirigeants et les chefs, nommés par Rome selon des processus politiques complexes — où, encore une fois, les luttes de clans, de factions et de grandes familles jouent pleinement —, partent dans la province qui leur est assignée ou en campagne entourés de dispositifs humains comparables à ce que l'on trouve dans la grande cité, avec amis, obligés, conseillers, esclaves, etc. Ils sont munis d'instructions

générales, sont imprégnés de la grande stratégie de l'État — que ce soit la république ou le principat — et l'initiative la plus grande leur est alors laissée, y compris pour

s'approvisionner, tant en ravitaillement qu'en armes et en équipements. À ce titre, le commandement des légions romaines s'apparente de façon étonnante à celui d'un navire ou d'une escadre du temps de la marine à voile, partant à l'aventure de l'autre côté du globe sous la direction d'un capitaine ou d'un amiral muni des seules instructions épistolaires de son roi ou de son amirauté. ■

## La stratégie relève d'un ensemble complexe d'élus et de chefs militaires.

### Pour en savoir +

- **Livres** • *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, Yann Le Bohec, Picard, 2002.
- *L'Armée romaine dans la tourmente (I<sup>er</sup> siècle)*, Yann Le Bohec, Éditions du Rocher, 2009.
- *L'Armée romaine : VIII<sup>e</sup> av. J.-C. – V<sup>e</sup> ap. J.-C.*, Pierre Cosme, Armand Colin, 2007.
- *Le Soldat romain : la vie du simple légionnaire*, François Gilbert, Errance, 2004.
- *Les Légions romaines – L'armement à travers mille ans d'histoire*, Silvano Mattesini, Gremese, 2006.
- *The Complete Roman Army*, Adrian Goldworthy, Thames & Hudson, 2003.
- *Roman Warfare*, Adrian Goldworthy, Cassel, 2000.
- *A Companion to the Roman Army*, Paul Erdkamp (dir.), Wiley-Blackwell, 2007.
- *Roman Battle Tactics 109BC – AD313*, Ross Cowan, Adam Hook (ill.), Osprey, 2007.
- *Siege Warfare in the Roman World 146BC – AD378*, Duncan Campbell, A. Hook (ill.), Osprey, 2005.
- **Web** • L'association Légion VIII : [www.leg8.com](http://www.leg8.com)



## COMMANDEZ-VITE!

## DU FILM DE GUERRE

Vos 2 DVD  
et 2 livrets pour

**4,95 €**  
SEULEMENT!

Ulrich Grosse,  
historien du cinéma :  
« La première fois  
que les Allemands  
se sont regardés  
en face »

DOSSIER  
**« Le Pont »**  
**1945**  
**l'agonie**  
**du Reich**

**N°2**

### VOTRE OFFRE :

20 films d'anthologie  
et 20 livrets collector

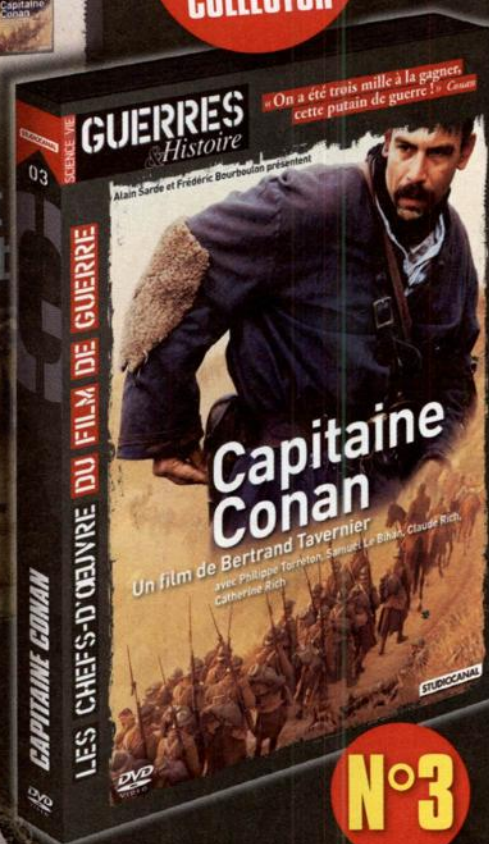
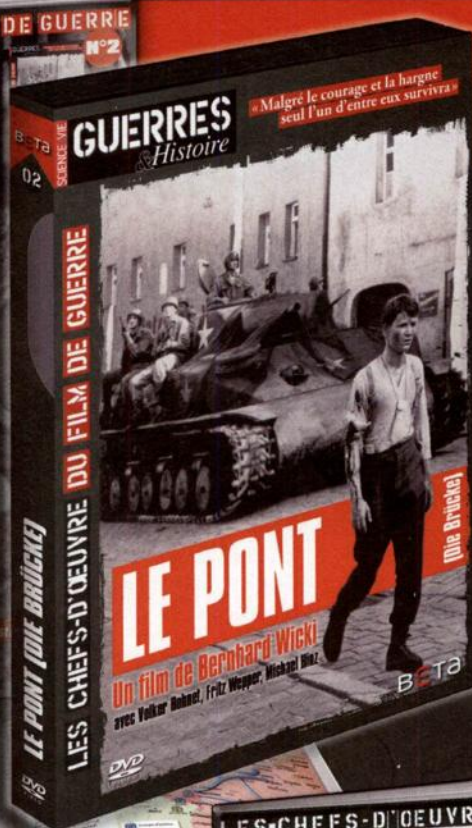
#### 20 DVD D'EXCEPTION

- Les vrais chefs-d'œuvre du film de guerre, sélectionnés par la rédaction de *Guerres & Histoire*.
- Des films magistraux, rares, introuvables, et même parfois inédits en DVD !

#### 20 LIVRETS COLLECTOR

- Des livrets de 16 pages, véritables magazines réalisés par la rédaction de *Guerres & Histoire*, et conçus comme le prolongement des thèmes traités dans chaque film.
- Infographies, interviews exclusives, analyses et dossiers complets...  
Un contenu inédit, fruit du savoir-faire de *Guerres & Histoire*.

AVEC  
CHAQUE DVD  
1 LIVRET  
COLLECTOR



**N°3**

Recevez chez vous une collection unique, avec, à chaque envoi, des DVD et des livrets d'exception introuvables ailleurs ! Chaque DVD est accompagné d'un livret proposant l'analyse historique du film par la rédaction de *Guerres & Histoire*. Une offre exclusive et incontournable !



# UNE COLLECTION INÉDITE DE 20 VOLUMES UNIQUEMENT DISPONIBLE PAR CORRESPONDANCE !



**EN CADEAU : le film russe  
ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE de Sergueï Bondartchouk,  
en DOUBLE DVD, envoyé avec votre 3<sup>e</sup> colis.**

## 3 OPTIONS DE SOUSCRIPTION

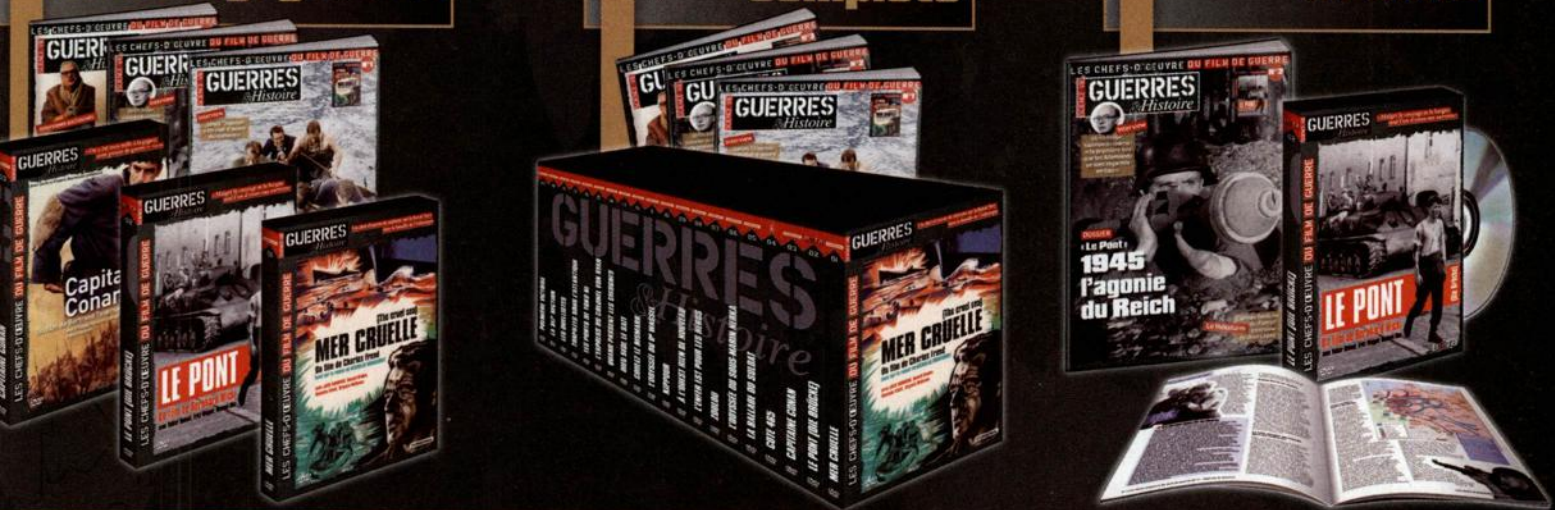
**Abonnez-vous sans engagement**

OU

**La collection complète**

OU

**Les volumes à l'unité**



**Commandez vite par internet [www.collection-guerresethistoire.com](http://www.collection-guerresethistoire.com)  
ou sur facebook ou par mail : [collectionsmondadori@phoneavenir.fr](mailto:collectionsmondadori@phoneavenir.fr)  
ou par téléphone au **02 77 63 11 59**  
ou reportez-vous au bon de commande présent à l'intérieur de ce livret.**





**Côté français, on compte 27 tués et 128 blessés. Les pertes tunisiennes sont énormes : 639 morts et un millier de blessés.**

# Bizerte, 1961 : 666 morts p

Par Damien Cordier-Féron

**Cinq ans après la fin de son protectorat, la France du général de Gaulle s'accroche à sa base navale de Bizerte, dernier reliquat de l'époque coloniale. Le bras de fer se durcit avec le nouveau président Bourguiba, qui joue sa place dans le concert des nations arabes. Et le conflit éclate le 19 juillet... Retour sur quatre jours de combats meurtriers.**

L'avocat tunisien **Habib Bourguiba** (1903-2000) fonde en 1934 le parti Néo-Destour dont l'objectif est la fin du protectorat français débuté en 1881. Emprisonné, placé en résidence surveillée plusieurs fois, mais leader nationaliste incontesté, Bourguiba négocie avec Pierre Mendès France l'indépendance de 1956. Premier président tunisien, moderniste, il instaurera peu à peu sa dictature.

**B**izerte, nord-est de la Tunisie, le 23 juillet 1961. L'amiral Amman peut commencer à respirer, le fragile cessez-le-feu semble tenir. En ville, les habitants sont encore sonnés par les quatre jours de furieux combats qu'ils viennent de subir. Ils s'aventurent néanmoins dans la rue, sous l'œil des parachutistes français. Dans la chaleur étouffante de l'été, les cadavres de combattants tunisiens sont ramassés par dizaines à la hâte. La cathédrale sonne le glas. Partout, les façades portent les

stigmates de la bataille que viennent de se livrer les forces françaises et tunisiennes. À quelques kilomètres de là, la base aéronavale, elle, est quasiment intacte. C'est pourtant pour cet immense complexe construit par la France dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (voir encadré p. 62) que l'on s'est si farouchement affronté. En 1961, Bizerte est la dernière implantation militaire de la France en Tunisie (voir chronologie p. 64). C'est, avec Mers el-Kébir et Toulon, une des trois grandes bases navales françaises de Méditerranée. Officiellement, la France s'y maintient pour assurer sa sécurité et celle du « monde libre ». En pleine guerre

froide, Bizerte est une position stratégique pour défendre l'Afrique du Nord et soutenir les opérations navales de l'OTAN dans la région. Mais l'argument tient de moins en moins tant son potentiel militaire est contestable. La France s'est en effet montrée incapable de moderniser la base de façon crédible et l'OTAN, lassée des querelles franco-tunisiennes, ne souhaite plus s'y installer. Il s'agit en fait d'une base très vulnérable aux attaques aériennes ou nucléaires, qui plus est isolée dans un pays indépendant. Pis encore, son étroit chenal d'accès constituerait un véritable piège s'il venait à être bloqué. Alors pourquoi la France s'y accroche-t-elle ?





Les combats dans les rues de Bizerte entre paras français et soldats tunisiens sont après... et sanglants. Et les civils tunisiens ne sont pas épargnés : 230 seront tués. À gauche, un militaire prépare des sandwiches à des habitants blessés, le 23 juillet jour du cessez-le-feu.

# our une base inutile

D'un intérêt donc discutable face à la menace soviétique, son rôle dans la guerre d'Algérie est en revanche beaucoup plus concret. Les avions de combat qui y stationnent assurent de nombreuses missions de surveillance et d'appui au sol au profit des forces françaises en Algérie. Aussi, du fait de son emplacement, la base est particulièrement mise à contribution dans la lutte contre le trafic d'armes à destination de la rébellion. Reste enfin l'argument politique. En pleine négociation sur l'Algérie et après l'épisode du **putsch** d'Alger, la France du général de Gaulle ne peut se résoudre à céder devant les coups de force du président tunisien **Bourguiba**. D'ailleurs, pour de Gaulle, la base est une création française. La France partira de Bizerte, mais selon ses conditions. C'est-à-dire quand le problème algérien aura été réglé et que la dissuasion nucléaire changera les conditions de sa sécurité.

Évidemment, côté tunisien, en 1961, on ne voit pas les choses de la même façon. Habib Bourguiba, le « combattant suprême », dirige la Tunisie depuis qu'il en a obtenu l'indépendance. Pour lui, Bizerte est bien « *la dernière séquelle de l'ère coloniale* » et la France doit s'en retirer. Son discours n'a pas toujours été aussi radical. Il est l'aboutissement des crises successives qui ont, dans l'ombre de la guerre d'Algérie, ponctué les relations franco-tunisiennes depuis 1956.

La question de Bizerte débute d'ailleurs véritablement en 1958. Le bombardement du village tunisien de **Sakiet Sidi Youssef** en février permet à Bourguiba d'obtenir l'évacuation de toutes les bases françaises de Tunisie. Toutes... sauf Bizerte. La base fait tant figure d'exception qu'elle est traitée comme telle. Dernier symbole de la présence française dans le pays, elle devient

du même coup un enjeu politique. Elle montre que l'indépendance tunisienne n'est pas tout à fait achevée. Ensuite, elle met Bourguiba dans une position inconfortable vis-à-vis de ses voisins arabes. C'est là toute la contradiction du président tunisien. Ami de la France et de l'Occident, il n'en soutient pas moins le FLN qui utilise la Tunisie comme base logistique. Cette politique d'équilibriste brouille les cartes avec Paris, mais aussi avec le président égyptien Gamal Abdel Nasser, leader du panarabisme, qui l'accuse d'être trop conciliant avec la France.

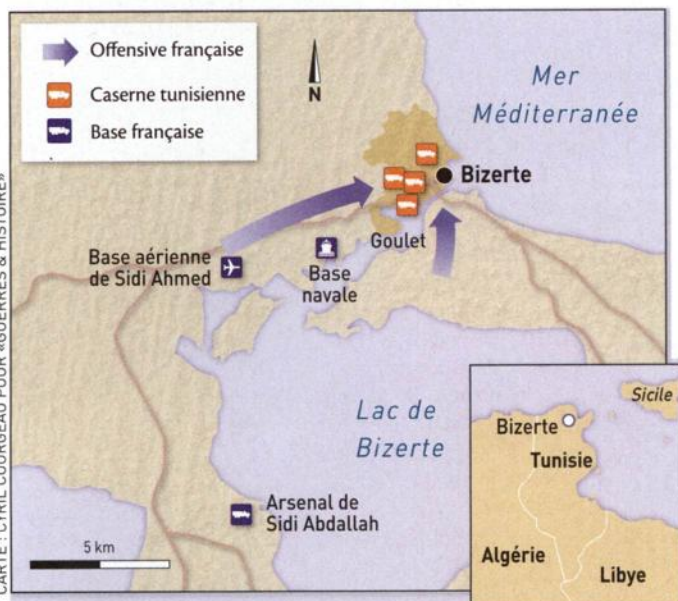
## Le général et le combattant suprême se défient

Le maintien de la base pose un autre problème. Depuis l'indépendance, aucun accord n'est parvenu à définir ni son statut, ni les conditions d'un éventuel retrait. La France reste

Dans la nuit du 21 au 22 avril 1961, les hommes du 1<sup>er</sup> régiment étranger de parachutistes s'emparent des points clés d'Alger. Les chefs de ce **putsch** se font vite connaître : les généraux Challe, Jouhaud, Zeller, rejoints par Salan. Les pieds-noirs sont enthousiastes. Mais seuls trois régiments de parachutistes se rallient. Le 23, un discours magistral de de Gaulle fait basculer la masse des indécis et des attentistes dans son camp. Le putsch s'effondre le 25 avec la reddition de Challe ; Jouhaud et Salan rejoignent l'OAS (*voir notre hors-série spécial guerre d'Algérie sorti en mars*).



donc à Bizerte en vertu d'accords datant du protectorat et donc non explicitement reconnus par le nouveau régime. Il en résulte que chacun estime avoir le droit pour lui. Une situation qui va devenir explosive avec le face-à-face des deux figures



CARTÉ : CYRIL COURGEAU POUR « GUERRES & HISTOIRE »

## ■ Bizerte, un site exceptionnel

Les Français débarquent à Bizerte le 4 avril 1881 sur ordre de Jules Ferry, la ville vivote alors sans grand dynamisme. En une cinquantaine d'années, ils vont percer un chenal reliant le Goulet à la mer, en aménager les bays, construire une base aérienne et, au fond du lac, un arsenal équipé de quatre bassins de carénage uniques en Afrique du Nord. Ces efforts sont justifiés : port le plus septentrional du continent, il s'agit d'un point de passage obligé sur la route maritime entre Gibraltar et Suez. En plus de cet emplacement exceptionnel, le site offre le plus vaste plan d'eau d'Afrique du Nord. D'une douzaine de kilomètres de diamètre, il constitue jusqu'à la moitié du <sup>xx</sup>e siècle un refuge à l'abri de l'artillerie navale. Au début des années 1960, l'emplacement reste hautement stratégique, mais la morphologie du site l'est beaucoup moins. Aucune des installations n'est à l'abri de l'artillerie ou des attaques aériennes. Le chenal d'accès au Goulet, étroit, pourrait être rapidement obstrué, comme en 1942-1943. En 1951, la France souhaite cependant faire de la base le verrou du canal de Sicile face à la menace soviétique, d'où l'ambitieux programme de modernisation.

historiques que sont Charles de Gaulle et Habib Bourguiba. D'ailleurs, à partir de 1959, l'engrenage guerrier s'accélère nettement. En jouant la carte de l'évacuation de Bizerte, Bourguiba entend redorer son blason de combattant auprès des pays arabes et non-alignés. Il veut aussi s'inviter à la table des négociations sur l'Algérie pour obtenir un redécoupage des frontières. En 1960, il tente à deux reprises de forcer la France à se retirer. Malgré une forte pression diplomatique et l'adhésion massive des Tunisiens à la cause de leur président, de Gaulle ne cède pas. Pour lui, la France est dans son bon droit et ne quittera Bizerte que de son propre gré. Les crises sont donc gérées au coup par coup. Ce qui ne fait que pousser le président tunisien dans ses retranchements. Il faut attendre l'entrevue de Rambouillet le 27 février 1961 pour que la question soit de nouveau abordée, cette fois-ci directement entre de Gaulle et Bourguiba. Une rencontre qui s'avérera décevante. Les deux hommes ne se sont pas compris.

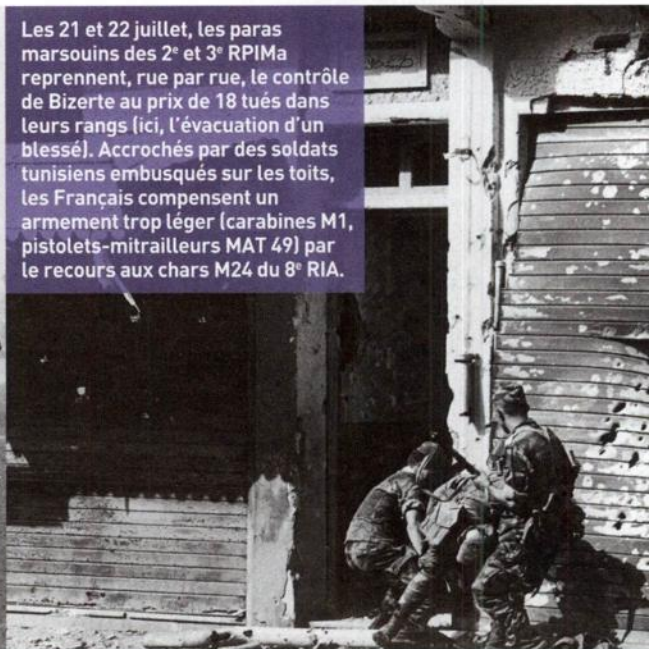
En juin 1961, la tension monte à nouveau. La France est fragilisée par le putsch des généraux du mois d'avril. L'évacuation des bases américaines du Maroc et l'abandon des projets de modernisation de Bizerte par l'OTAN ont aussi porté un coup dur à son argumentaire. Quant à Bourguiba, sa position est également affaiblie en Tunisie et sur la scène internationale. À l'instar de Nasser cinq ans plus tôt, il lui faut « son Suez »... Ce sera Bizerte. Des travaux d'allongement de la piste de la base de Sidi Ahmed vont lui servir de *casus belli*. Ces aménagements étaient nécessaires pour permettre la mise en œuvre des nouveaux avions Mystère IV. En juin 1961,

Tunis y voit une augmentation du potentiel militaire de la base et fait arrêter les travaux.

## Tunis met à exécution ses menaces

Comme l'année précédente, les installations sont encerclées et des milliers de volontaires affluent de tout le pays. L'armée tunisienne creuse des tranchées et déploie du matériel lourd. Le 6 juillet, de grandes manifestations se forment. Le 7 juillet, Bourguiba fait remettre une lettre à de Gaulle exigeant l'évacuation immédiate. Le général lui fait répondre de façon volontairement blessante qu'il ne cédera pas.

Le 15 juillet, l'amiral Amman, commandant de la base stratégique de Bizerte, est informé par Paris que des régiments de parachutistes se tiennent prêts à intervenir. Le lendemain, le colonel Lalande atterrit à Bizerte pour prendre en main les opérations terrestres en cas de conflit. L'état d'alerte est maximal lorsque pour la troisième fois en dix-huit mois, Bourguiba fixe un ultimatum pour la date du 19 juillet. Dans les deux camps, chacun se prépare à l'affrontement. Les Tunisiens ont isolé toutes les installations françaises. Ils sont particulièrement actifs autour de l'aéroport et des collines du nord de la base. La piste est menacée par un canon antichar de 77 mm et des mitrailleuses lourdes. Des mortiers sont installés à la gare ferroviaire de Sidi Ahmed. Un canon de 105 mm est dissimulé à la ferme Vittoz, un autre à la cimenterie du port civil. Côté français, les ordres de l'amiral Amman sont clairs : garantir, au besoin par la force, la libre utilisation de la base. Il sait qu'il faut éviter que



Les 21 et 22 juillet, les paras marsouins des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> RPIMA reprennent, rue par rue, le contrôle de Bizerte au prix de 18 tués dans leurs rangs (ici, l'évacuation d'un blessé). Accrochés par des soldats tunisiens embusqués sur les toits, les Français compensent un armement trop léger (carabines M1, pistolets-mitrailleurs MAT 49) par le recours aux chars M24 du 8<sup>e</sup> RIA.



la France soit la première à ouvrir le feu. À ce stade, ni Paris ni Tunis ne semblent donc plus vouloir reculer. Le 19 juillet, à 15h23, une Alouette française, puis une patrouille de Corsair, bravant la fermeture de l'espace aérien, sont pris à partie par des mitrailleuses tunisiennes. Les dés sont jetés et Paris autorise le déploiement du 2<sup>e</sup> régiment parachutiste

d'infanterie de marine (RPiMa)...

déjà en chemin depuis Blida en Algérie. À 18 heures, 14 Nord 2501 larguent deux compagnies de parachutistes au-dessus de Sidi Ahmed. Ils sont accueillis

par des tirs nourris tandis que la piste est balayée par des obus de mortiers.

## La France ouvre le feu

C'est à ce moment qu'Amman donne l'ordre d'ouvrir le feu. Les Corsair français, déjà en vol, fondent sur les positions tunisiennes les plus proches des pistes. Le canon de 77 est détruit à la roquette. Les Mistral, eux, réutilisent des passes au canon de 20 mm sur le 105 tunisien de la ferme Vittoz. À la base aérienne, une troisième compagnie est débarquée. Dans la nuit, les Tunisiens tendent des câbles en travers du Goulet pour interdire les liaisons avec la mer. De l'autre côté du lac, à l'arsenal de Sidi Abdallah, de violents affrontements éclatent. Les portes sont enfoncées à coups de bazooka. Mais les défenseurs, éclairés jusqu'à l'aube par d'antiques Ju 52, parviennent à repousser les assauts de plusieurs centaines de

Tunisiens. Ils seront soulagés, dans la matinée du 20 juillet, par l'intervention des Corsair et de l'escorteur côtier l'*Effronté*.

Le 20 juillet à 4 heures, les bombardements tunisiens reprennent. Les mortiers français leur donnent la réplique. Cette journée sera la plus meurtrière de la bataille. À 6 heures, les hommes du 2<sup>e</sup> RPiMa passent

à l'attaque. Appuyés par l'aviation et des blindés du 8<sup>e</sup> régiment interarmées (RIA), les paras progressent vers les collines du nord de la base et dans la zone de l'arsenal. Les combats pour

la gare de Sidi Ahmed sont rudes. Ils nécessitent l'intervention d'une batterie de 105 française. La gare reçoit 96 obus et tient toujours. L'aéronavale lui portera le coup de grâce avec des bombes de 500 livres. Plus tard, la cimenterie connaîtra le même sort. À 9 heures, à la pêcherie, une foule de manifestants marche vers le portail principal. Parmi les civils non armés, des volontaires tunisiens ouvrent le feu. Devant l'inefficacité des gaz lacrymogènes, les gendarmes maritimes doivent riposter. Présence de femmes et d'enfants ou non, l'intégrité des installations doit être préservée. Ce sont les ordres.

## Les paras reprennent le contrôle de la base...

Dans l'après-midi, les pistes d'atterrissage et leurs approches sont suffisamment sécurisées pour que le 3<sup>e</sup> RPiMa puisse débarquer sans

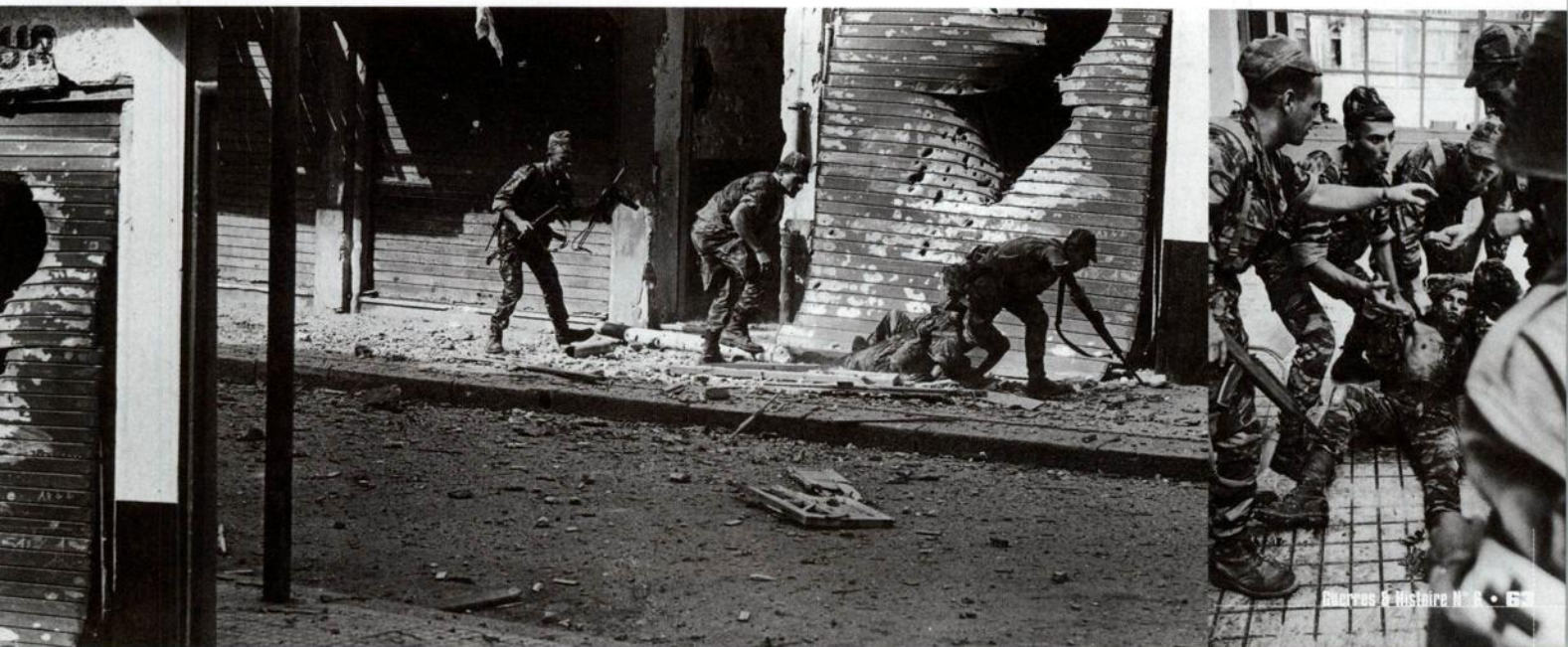


Le 27 février 1961, Bourguiba et de Gaulle s'entrelient à Rambouillet de l'épineuse question de la base de Bizerte. Mais ce face-à-face ne désamorçera rien la crise qui éclatera l'été suivant.

être parachuté. Il est directement jeté dans la bataille. La confusion s'installe chez les assiégeants. La plupart des volontaires civils fuient la zone des combats. Au sol, les parachutistes reprennent une à une, parfois au corps à corps et à la grenade, les positions tunisiennes enserrant la base. Dans le ciel, les Corsair de l'aéronavale font des ravages. On relèvera ainsi une centaine de corps dans une tranchée mitrillée depuis les airs. Ailleurs, c'est un convoi d'artillerie qui est complètement anéanti. Pour cette seule journée du 20 juillet, les 14 appareils des flottilles 17 F et 12 F ont réalisé 40 sorties, tiré 9 325 obus de 20 mm, 254 roquettes et largué 40 bombes de 500 livres. La Marine aussi est mise à contribution. Dans l'après-midi, c'est l'artillerie de 57 mm de l'escorteur *La Bourdonnais* qui intervient sur des positions tunisiennes. Cette même journée, la diplomatie est aussi entrée en action. Le président Bourguiba a saisi le Conseil de sécurité de l'ONU et annonce, pour la quatrième fois depuis 1956, la rupture des relations diplomatiques avec la France. En début de soirée, la rébellion algérienne offre son soutien.

Exaspérée par le soutien tunisien au FLN algérien, la France bombarde le 8 février 1958 le village tunisien de **Sakiet Sidi Youssef**, suspecté d'abriter des combattants algériens, faisant 74 morts et plus de 100 blessés. La cause algérienne est reconnue internationalement et la IV<sup>e</sup> République affaiblie.

Sorti de Saint-Cyr en 1933, **André Lalande** (1913-1995) participe à l'expédition de Norvège en 1940, puis combat avec la France libre, de Syrie en Allemagne. Puis c'est l'Indochine en 1953 à la tête du 3<sup>e</sup> REI et le grade de colonel en avril 1954, à Diên Biên Phu. S'ensuivent l'Algérie et Bizerte, des étoiles de général et un poste de chef d'état-major particulier du président de Gaulle de 1967 à 1969.





## Chronologie

**Mars 1956 :** Proclamation de l'indépendance de la Tunisie.

**Avril 1956 :** Début des négociations sur le statut des forces françaises en Tunisie.

**Octobre 1956 :** Affaire Ben Bella, première suspension des relations diplomatiques avec la France.

**Mai 1957 :** La France suspend son aide financière à la Tunisie en raison de son soutien au FLN.

**Février 1958 :** Bombardement de Sakiet Sidi Youssef.

**Juin 1958 :** L'armée française évacue la Tunisie sauf Bizerte.

**Février 1959 :** Bourguiba propose en vain d'échanger le maintien à Bizerte contre le retrait d'Algérie.

**Juin 1959 :** Bourguiba réclame l'évacuation de Bizerte.

**Janvier 1960 :** Ultimatum de Bourguiba.

**Octobre 1960 :** La France rend à la Tunisie les casernes du centre-ville de Bizerte.

**Février 1961 :** Entrevue de Rambouillet.

**Mars 1961 :** L'OTAN annonce l'abandon du programme de modernisation de Bizerte.

**Juillet 1961 :** Bataille de Bizerte.

**Janvier 1962 :** Accord de principe sur un retrait français de Bizerte.

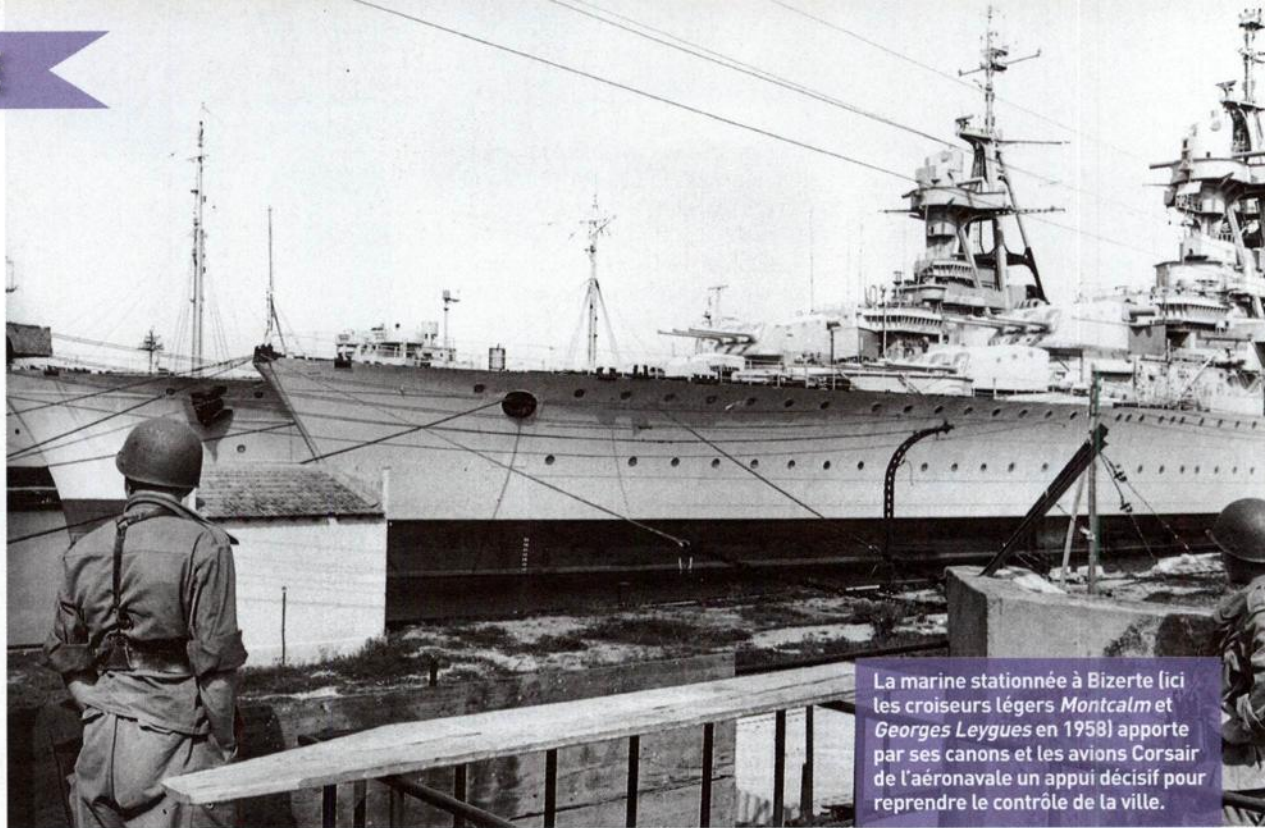
**Juin 1962 :** Rétrocession de l'arsenal de Sidi Abdallah.

**Octobre 1963 :** La France se retire définitivement de Bizerte.

### Pour en savoir +

• *Bizerte. Otage de l'Histoire*, Sébastien Abis et Damien Cordier-Féron, L'Harmattan, Paris, 2011.

• *La Bataille de Bizerte (Tunisie) du 19 au 23 juillet 1961*, Patrick-Charles Renaud, Paris, L'Harmattan, 1996.



La marine stationnée à Bizerte (ici les croiseurs légers *Montcalm* et *Georges Leygues* en 1958) apporte par ses canons et les avions Corsair de l'aéronavale un appui décisif pour reprendre le contrôle de la ville.

Bourguiba refuse. Cette bataille est celle de la Tunisie.

Sur le terrain, alors que la nuit tombe, la quasi-totalité de la base est dégagée. Toutes les armes lourdes tunisiennes ont été neutralisées.

Pour autant, la mission de l'amiral Amman ne sera pas achevée tant que la liaison vers la mer n'aura pas été rétablie. Il tente d'obtenir un retrait des Tunisiens. En vain. Il doit donc à présent envisager l'invasion de la ville de Bizerte, seul moyen de reprendre le contrôle total

du Goulet. Cette opération risque de nuire à l'image de la France. Pour limiter les pertes civiles, il interdit tout recours à l'artillerie et l'aviation. En ville, les parachutistes ne pourront compter que sur eux-mêmes...

### ... puis de la ville, quartier par quartier

Le 21 juillet en fin de matinée, environ 1 000 hommes appartenant aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> RPIMA se mettent en mouvement vers la ville. Ils sont accompagnés par quelques véhicules blindés et appuyés par l'aviation jusqu'aux limites de la ville. L'objectif des parachutistes est de prendre le contrôle de Bizerte et notamment des casernes tunisiennes qui la dominent. Deux autres groupements remonteront les deux rives du Goulet. Ils sont soutenus par les mitrailleuses

de quatre LCM (*Landing Crafts Mechanized*, chalands de débarquement) de la Marine.

Les soldats français prennent la porte Mateur. En ville, ils font face à des soldats tunisiens déterminés qui ont organisé des positions de tir et les harcèlent du haut des immeubles. Bourguiba leur a ordonné de résister par tous les moyens. Les combats sont durs et certains verront nécessiter l'intervention d'un char. Mais, dans l'après-midi, les parachutistes,

## Les paras font face à des Tunisiens déterminés : les combats sont durs.

incomparablement plus aguerris et mieux formés, reprennent une à une les casernes. Au soir du 21 juillet, l'avenue Bourguiba, située au cœur de Bizerte, marque une ligne de partage

entre la vieille ville arabe, où se sont repliés les derniers éléments tunisiens, et le quartier européen occupé par les forces françaises. Plus au sud, les deux rives du Goulet sont passées tant bien que mal sous contrôle français.

Le lendemain, les Français achèvent de neutraliser les dernières poches de résistance tunisiennes dans le quartier européen. Ici et là, l'intervention d'un char s'avère encore nécessaire. Ce fut le cas pour réduire au silence le fusil-mitrailleur tunisien embusqué dans l'immeuble de la *Grande Teinturerie Populaire*. En résistant durant dix heures aux assauts français, ses servants auront mis hors de combat une demi-section de parachutistes (un tué, 17 blessés).

À l'ouest, les troupes françaises, renforcées du 3<sup>e</sup> régiment étranger d'infanterie (REI) et du 8<sup>e</sup> hussard (régiment blindé léger) arrivés par la mer, élargissent de plusieurs kilomètres la zone contrôlée autour de la base. Tous les objectifs de l'amiral Amman ont été atteints. La recherche d'un cessez-le-feu devient urgente. Il entrera finalement en vigueur le 23 juillet à l'aube.

### Un lourd échec tunisien

Les opérations militaires s'achèvent sur un désastre tunisien. Paris comme Tunis s'en rejettent la responsabilité. Du côté français, on compte 27 tués et 128 blessés. Les pertes tunisiennes sont énormes : 639 morts, dont 409 militaires et 230 civils, 780 prisonniers et environ un millier de blessés. Le bilan politique et diplomatique de la bataille est également mitigé. Si Bourguiba a gagné en crédit sur la scène internationale, la crise a rapidement été mise de côté par la construction du mur de Berlin quelques semaines plus tard. Plus grave, elle l'a mis durablement en difficulté sur la scène politique intérieure tunisienne.

Il faudra quelques mois pour que les relations s'apaisent entre les deux pays. Et ce n'est que le 15 octobre 1963 que la France évacue définitivement la base stratégique de Bizerte selon son propre calendrier. La guerre froide est alors toujours aussi... brûlante, mais la guerre d'Algérie, elle, est bien terminée et, un an plus tard, la force de dissuasion nucléaire française est opérationnelle. ■





CHÂTEAU DE VERSAILLES

LE CHÂTEAU DE VERSAILLES PRÉSENTE

# LES GUERRES DE NAPOLEON

LOUIS FRANÇOIS LEJEUNE,  
GÉNÉRAL ET PEINTRE

EXPOSITION DU 14 FÉVRIER AU 13 MAI 2012

VOS BILLETS SUR [WWW.CHATEAUVERSAILLES.FR](http://WWW.CHATEAUVERSAILLES.FR)

Avec le soutien de

RENAULT  
TRUCKS

DEFENSE

En partenariat média avec

Napoléon 1<sup>er</sup>

L'œil

histoire

TOUS LES JOURS, SAUF LE LUNDI, DE 9H À 17H30 DU 14 FÉVRIER AU 31 MARS ET DE 9H À 18H30 DU 1<sup>er</sup> AVRIL AU 13 MAI.



**C**'est à la ville de Liège en Belgique que revient le triste honneur d'être la première victime d'un bombardement aérien : dès la nuit du 5 au 6 août 1914, le zeppelin Z-VI lui jette des obus modifiés, faisant 13 morts dans la population. Ce n'est qu'un début. Dans l'espoir d'abattre le moral des civils, les Allemands envoient au combat entre 1914 et 1918 pas moins de 98 dirigeables construits par Zeppelin et 16 par son concurrent Schütte-Lanz. Après une impuissance relative en 1914-1915, les Alliés mettent vite en place autour de Londres et Paris un réseau de défense avec guetteurs, projecteurs, canons et intercepteurs. En 232 sorties, les dirigeables de l'armée (pour les opérations continentales) et de la marine (contre l'Angleterre) larguent 66 tonnes de bombes sur la Russie, 49 sur la France, 45 sur l'Angleterre. Quelques centaines de civils sont tués (dont 557 en Angleterre et 26 à Paris, le 29 janvier 1916), mais les dommages sont négligeables en regard du prix payé : 60 géants perdus, dont la moitié par accident. Les raids nocturnes, comme celui figuré ci-contre qui lance pas moins de douze zeppelins à l'assaut de l'Angleterre au soir du 23 septembre 1916, engendrent cependant une terreur qui va marquer les esprits durablement. Au Royaume-Uni, où la défense mobilise 17 000 hommes, le bombardement stratégique devient pour Londres une obsession. Hambourg, Berlin et Dresde en feront les frais pendant la Seconde Guerre mondiale. ■

#### UN BALLON UN TEMPS INCREVABLE

La faiblesse du zeppelin tient à l'inflammabilité de l'hydrogène qui lui permet de voler. Mais l'armement britannique est inefficace : bombes ou fléchettes larguées par les pilotes sont imprécises, les balles se contentent de perforer l'enveloppe. Même si un premier zeppelin est enfin abattu à la bombe le 7 juin 1915, seules les munitions incendiaires disponibles à l'automne 1916 donnent satisfaction. C'en est alors fini des dirigeables, remplacés par les bombardiers Gotha, moins chers et plus efficaces.

#### LE L 33, UN COLOSSE DES AIRS

Le L 33 mesure 198 m de long, pour un volume de 55 200 m<sup>3</sup>. Il est propulsé par six moteurs Maybach (filiale de Zeppelin) de 240 ch. L'appareil est constitué d'une armature légère en duralumin (un alliage d'aluminium et de magnésium) contenant, sous une enveloppe de toile, des ballons gonflés de gaz hydrogène, plus léger que l'air. L'engin emporte 5 t de bombes et jusqu'à 10 mitrailleuses de défense selon les missions. L'autonomie est considérable : envoyé ravitailler l'Afrique de l'Est allemande, le L 59 réussit fin novembre 1917 un vol record de 6 757 km !

# Londres 1916 : un moustique





#### DU COURAGE ET... DE LA CHANCE

Intercepter un zeppelin n'est pas facile : bien qu'énorme, l'engin vole à plus de 4 000 m, en relatif silence, se cache dans les nuages... Sa vitesse de 110 km/h vaut celle des intercepteurs. Il faut du courage, de l'endurance et de la chance pour accomplir cette mission et se poser dans le noir au terrain, sans équipement de navigation. Brandon réussit l'exploit deux fois (la première le 31 mars 1916 contre le L 15), sans toutefois abattre réellement les zeppelins qui lui sont attribués.

#### PREMIÈRE PIQÛRE FATALE DU BIPLAN

Tous échappements rougeoyants, le lieutenant néo-zélandais Alfred de Bathe Brandon attaque le zeppelin L 33 aux commandes de son BE2c, dans la nuit du 23 au 24 septembre 1916. En fait, la cible, crevée par la DCA, perd déjà de l'hydrogène à une vitesse alarmante. Le *Kapitänleutnant* Aloïs Bocker, qui vient de bombarder l'East End londonien, ne peut que poser son appareil incontrôlable près de Colchester, à l'embouchure de la Tamise. Avant leur capture, les 22 membres d'équipage parviennent à enflammer le L 33. Mais sa carcasse, imparfaitement brûlée par manque d'hydrogène, va révéler des secrets appréciés...

#### SIX ZEPPELINS AU TABLEAU DE CHASSE DES BE2C

Londres est protégée en septembre 1916 par 25 biplans Royal Aircraft Factory BE2c de la marine et de l'armée. Pour la chasse de nuit, un bidon d'essence est installé à la place destinée normalement au navigateur. Le BE2c est lent (116 km/h) et met 45 minutes à atteindre son plafond de 3 000 m ! Aussi, l'interception est-elle organisée à l'avance, grâce à un réseau d'écoutes... et au préavis donné avant chaque raid par les essais radio allemands. Ces avions poussifs n'en abattent pas moins six zeppelins.

# ue à l'assaut d'un géant



# Guerre de 70 : la France n



L'armée française ne manque pas d'atouts, à commencer par un excellent fusil, le chassepot.



# était pas battue d'avance

Par Antoine Reverchon

La débâcle : le titre choisi par Émile Zola sert depuis longtemps dans la littérature historique et militaire pour qualifier la défaite française face aux Allemands, lors de la guerre de 1870-1871. Cette défaite, pourtant, n'avait rien d'inévitable.

**D**ix-neuf juillet 1870 au 26 janvier 1871 : il n'a fallu que cinq mois et demi pour que l'Allemagne de Guillaume I<sup>er</sup> et de son chancelier Bismarck mette à genoux la France de Napoléon III et de ses successeurs républicains. Moins de 200 jours pour battre une armée d'un million d'hommes, une nation de 38,4 millions d'habitants. La chronologie est impitoyable. Et pourtant, cette brièveté, qui laisse croire à un conflit à sens unique, est une fausse impression. L'armée française, en effet, n'est pas battue d'avance en 1870. Elle dispose d'atouts qu'elle n'a pas bien exploités et nombre de ses faiblesses du départ vont en outre être surmontées au fil de la guerre. À l'inverse, l'Allemagne présente certaines faiblesses potentiellement fatales, à condition de les exploiter. *Que se serait-il passé, si... ?* Sans risque de verser dans la pure fiction, on peut légitimement se poser la question en ne tenant compte que des données matérielles et humaines disponibles à l'époque, et en faisant abstraction des aléas inhérents à tout conflit armé. Ajoutons qu'une telle uchronie n'est concevable que si l'objectif politique français n'est pas une *défaite* allemande, mais l'abandon par Bismarck des conditions léonines qu'il imposa à la France à la faveur de sa victoire totale, et qui portaient en germe la catastrophe européenne de 1914. C'est donc peu dire que l'histoire aurait vraisemblablement été tout autre si quelques « curseurs » avaient été, lors des six mois de la « guerre de 70 », légèrement déplacés...

## Une puissance de feu dévastatrice mal employée

Lorsque le conflit s'engage (voir *chronologie p. 72*), la supériorité allemande est écrasante en termes d'effectifs, de matériel et d'emploi

(portée) de l'artillerie, de renseignement (emploi de la cavalerie), de conduite des opérations par l'état-major et de commandement de terrain. La concentration de l'artillerie sur les points clés ou aux moments cruciaux de la bataille assure à elle seule les succès tactiques allemands au cours de la campagne. La capacité de l'état-major et des chefs d'unités à réagir en fonction des circonstances pour acheminer et concentrer plus de forces afin de déborder ou encercler l'ennemi en lui imposant des batailles décisives fait le reste.

Ces facteurs suffisent à expliquer — en dehors du cadre géopolitique qui voit la France isolée dans cette guerre — la défaite. Mais l'armée impériale qui lutte au cours de la première phase du conflit, soit d'août à septembre 1870, ne manque pas pour autant d'atouts, à commencer par un excellent fusil (le chassepot, voir p. 74) et une doctrine d'emploi (la défensive) qui lui assurent la supériorité sur l'infanterie allemande. En attestent des pertes allemandes presque toujours supérieures, prisonniers non compris (il s'agit essentiellement de blessés capturés à la suite des retraites françaises).

L'armée de Napoléon III aurait pu renforcer cet avantage de façon décisive en modifiant la doctrine d'emploi des canons mitrailleurs Reffye, ancêtres de la mitrailleuse (voir p. 74), destinée à compenser la supériorité numérique allemande, dont le commandement français, contrairement aux idées reçues, a parfaitement conscience. Mais ces armes sont attribuées à l'artillerie et non à l'infanterie. En batterie aux côtés des canons, à l'arrière de l'infanterie, les Reffye sont ciblés — et massacrés — par l'artillerie allemande qui en a vite saisi l'efficacité meurtrière. Les officiers français comprennent peu à peu que, mis à l'abri du tir de l'artillerie prussienne par des fortifications de campagne ou la configuration du terrain, les Reffye sont terriblement efficaces, comme

Otto von Bismarck (1815-1898) dirige la politique prussienne à partir de 1862 puis celle de l'Allemagne de 1871 à 1890. Alternant modernisme et mesures réactionnaires avec la confiance du Kaiser Guillaume I<sup>er</sup>, il construit sur des guerres extérieures (Duchés, Autriche, France) l'unification allemande sous l'égide prussienne. Mais il est limogé en 1890 par Guillaume II, avec qui il ne s'entend pas.

Une uchronie est un scénario historique alternatif construit sur des bases rationnelles et vraisemblables.

**Rezonville, 16 août 1870.** L'armée de Lorraine, prise à revers par les Allemands qui ont franchi la Meuse avant elle, remporte d'abord un succès défensif grâce à sa supériorité tactique. Mais elle ne l'exploite pas, et se trouve débordée par l'arrivée des renforts ennemis lors de la bataille de Saint-Privat le 18 août; elle doit alors se réfugier dans Metz.



# Grâce à des effectifs plus nombreux en août, les Allemands débordent les défenses françaises.



À l'entrée en campagne, les divisions françaises, dont les effectifs et les équipements sont incomplets, sont disséminées le long de la frontière. La division Douay, qui occupe la ville frontalière de Wissembourg, est écrasée le 4 août 1870 par trois corps allemands qui envahissent l'Alsace.

Helmuth Karl Bernhard von Moltke (1800-1891), dit « Moltke l'ancien », est le grand artisan de la suprématie militaire prussienne (puis allemande) dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Architecte du Grand État-Major général, il est également un grand stratège, victorieux de l'Autriche en 1866 et de la France en 1871. C'est également un politique qui pousse à l'annexion des provinces françaises de l'Est.

le 16 août à Rezonville et le 18 août à Saint-Privat. « *Sans ces armes, la campagne aurait été aussi courte que celle contre l'Autriche* », écrit un officier prussien dans une lettre saisie par l'armée française.

La pluie de balles françaises entraîne dans les rangs adverses une sérieuse remise en question. « *À mon avis, le perfectionnement des armes à feu a donné à la défensive tactique un avantage marqué sur l'offensive*, écrit Moltke en 1871. *Dans la campagne de 1870-1871, nous nous sommes, il est vrai, toujours comportés offensivement, et avons réussi à enlever les positions ennemies les plus fortes. Mais au prix de quelles pertes ! Il me paraît plus habile de se tenir tout d'abord sur la défensive et de passer à l'offensive seulement après qu'on a repoussé plusieurs attaques de l'ennemi.* » C'est paradoxalement du côté français que l'efficacité de la défensive n'est pas perçue. « *L'École de guerre française, n'ayant jamais défini la responsabilité de l'armée dans la défaite de 1870-1871 ou l'attribuant, à tort, à la défensive alors qu'il aurait*

*fallu mettre en cause l'immobilisme du haut commandement, négligé les enseignements de Gravelotte, de Rezonville, de Saint-Privat et prôné l'offensive à outrance* », résume en 2009 l'historien Roland Koch. Ainsi, l'armée impériale n'a pas forcément des cartes perdantes. Elle est battue d'abord parce que l'efficacité de l'artillerie allemande (voir p. 74) la privait du soutien de l'artillerie et des Reffye, et rétablissait l'équilibre voire la supériorité de la puissance de feu face aux chassapots. La deuxième raison de la défaite tient à la supériorité des effectifs allemands, qui leur permet, aux échelons opérationnel et tactique, de déborder et tourner les défenses françaises. Reste qu'un commandement à la hauteur — le vrai handicap de l'armée impériale — aurait pu contrer ces manœuvres en allongeant les lignes défensives, en exploitant mieux les réserves et en contre-attaquant pour profiter de succès défensifs locaux. L'armée impériale défaite avec la capture de Napoléon III le 2 septembre 1870, le gouvernement

républicain de Défense nationale qui prend le relais sous la direction de Léon Gambetta se trouve dans une situation pratiquement désespérée, avec trois énormes handicaps à surmonter : la perte de la plupart des pièces d'artillerie, un gigantesque déficit d'effectifs et, enfin, à la mi-septembre, une capitale assiégée dont il faut coûte que coûte assurer la résistance. Or, au prix d'un effort dont l'efficacité et l'ampleur restent injustement ignorées, la République proclamée le 4 septembre va remonter une énorme partie de son retard.

## La République trouve des canons et des hommes

D'abord, trouver des canons... La tâche paraît hors de portée. Mais la République se lance d'emblée dans un programme de fabrication en France et d'achats à l'étranger. Ainsi, au 15 décembre 1870, l'armée est-elle dotée de 1300 canons : 300 de plus que lors de l'entrée en campagne, 300 de moins seulement que l'armée allemande. Et cet effort



porte également sur la qualité. Les obus à fusée inefficaces sont remplacés par des obus à percussion et les arsenaux ne produisent plus que des pièces de 12, seules à pouvoir atteindre les canons allemands. Les batteries françaises rééquipées remportent des duels à Coulmiers (9 novembre), Beaugency (6 décembre), Pont-Noyelles (23 décembre), Bapaume (3 janvier), Villersexel (9 janvier)...

Tout aussi brillant que la reconstruction de l'artillerie est le rétablissement des effectifs, où la crise est encore plus dramatique. Après les capitulations de Sedan (2 septembre) et Metz (28 octobre), l'armée française n'a plus de soldats réguliers. La mobilisation de la garde nationale va pourtant lui donner pas moins de onze corps d'armée entre mi-septembre et mi-janvier. À la mi-décembre, les quatre armées françaises (voir infographie p. 72) totalisent 555 000 hommes, opposés à 425 000 Allemands (soit 1,3 pour 1). À l'échelle de l'Hexagone, la disproportion est encore plus flagrante : 1,4 million de Français contre 840 000 Allemands (1,6 pour 1). Si remarquables qu'ils soient, ces exploits d'organisation ont cependant leurs limites. Ainsi, côté artillerie, il est plus facile de fabriquer une pièce de 12 que de trouver les six

chevaux chargés de la tirer. Faute d'attelages, les artilleurs ne peuvent souvent ni bouger, ni concentrer leurs batteries... Nombre de canons sont du coup abandonnés lors des retraites et même des offensives. Les Allemands conservent ainsi l'avantage du nombre de pièces et de la capacité de manœuvre. Ils sont seuls en outre à disposer d'une artillerie de siège de gros calibre, décisive contre les sorties de la garnison de Paris, ou pour stopper Bourbaki à la bataille d'Héricourt (15-17 janvier), devant Belfort. Et les armes ne sont pas tout : ce sont les équipements (uniformes, sacs, chaussures, manteaux, pelles et pioches, voitures,attelages) qui manquent le plus.

### Chez les généraux, combien de divisions...

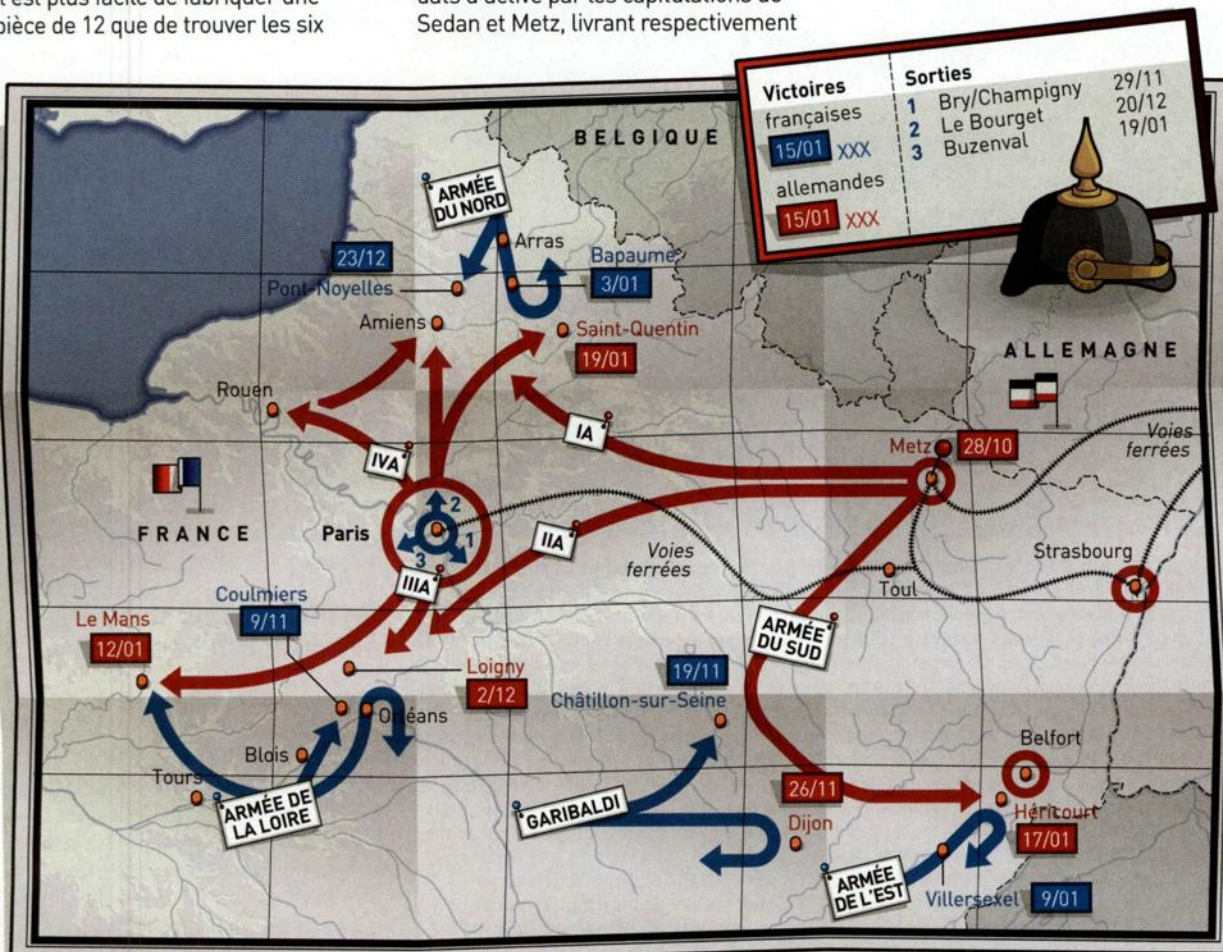
Si par ailleurs, la bataille des effectifs semble gagnée par les Français, la grande faiblesse de l'encadrement ne permet pas de remonter le handicap d'efficacité. La levée en masse de 1793, dont Gambetta veut s'inspirer, amalgamait les professionnels de l'Ancien Régime avec les nouvelles recrues. Mais la Défense nationale de 1870 est privée d'officiers et de soldats d'active par les capitulations de Sedan et Metz, livrant respectivement

## Mobilisation : les Allemands, mieux et plus vite

Les Français mobilisent plus tôt mais sont en retard à la frontière. Pourquoi ? Les dépôts des régiments ne sont ni dans les villes d'origine des conscrits (pour éviter la fraternisation avec la population), ni dans les villes de garnison. Les conscrits doivent gagner le dépôt par leurs moyens (les chemins de fer restant privés), s'équiper puis rejoindre la ville de garnison du régiment... avant départ pour la frontière. La mobilisation est lente et anarchique : les régiments n'ont ni effectifs ni équipements complets à l'aube des hostilités. En Allemagne, en revanche, on mobilise dans les régions, d'où les régiments équipés et complets partent se concentrer aux frontières. Les mouvements ferroviaires de mobilisation et d'approvisionnement sont déjà planifiés par l'état-major. Résultat : le 5 août, à l'heure des premières batailles, 340 000 Français affrontent 504 000 Allemands.

92 000 et 150 000 prisonniers aux Allemands. Les nouvelles unités régulières sont constituées avec les rescapés des batailles perdues, les évadés des sièges de l'Est, les réservistes qui n'avaient pas encore rejoint l'armée (heureusement nombreux...), les troupes de marine, le corps expéditionnaire de Rome enfin rapatrié. Mais la plupart des unités mises sur pied sont constituées de gardes mobiles, les « moblots », au comportement imprévisible : panique (lors de sorties parisiennes ou au Mans, les 11 et 12 janvier), refus de marcher (Saint-Quentin,

L'avocat **Léon Gambetta** (1838-1882) connaît une ascension politique fulgurante grâce à ses talents d'orateurs. Reconnu nationalement en 1868 en défendant le journaliste Delescluze, un opposant à Napoléon III, il est élu à la Chambre. Il tente en 1870 de retourner le sort des armes à la tête du gouvernement de Défense nationale avec Jules Favre. Après la défaite, il est l'un des accoucheurs les plus actifs de la III<sup>e</sup> République.



## LA DÉFENSE NATIONALE TENTE DE REPRENDRE LE DESSUS

Le gouvernement de la République, réfugié à Blois, reconstitue des armées de secours, sur la Loire et dans le Nord, pour faire lever le siège de Paris. Malgré les sorties de la garnison de la capitale, le corps de siège allemand, renforcé par les armées libérées par la chute de Metz, manœuvre sur les lignes intérieures pour opposer des forces à chaque fois supérieures aux tentatives françaises. En désespoir de cause, le gouvernement lance l'armée de l'Est vers l'Alsace, pour couper les communications allemandes. Mais elle échoue face au corps de siège de Belfort, renforcé par une « armée du Sud » improvisée par le haut commandement allemand.



## Cinq mois et demi de conflit

**19 juillet 1870 :** Déclaration de guerre de la France à la Prusse.

**6 août :** Défaites de Frœschwiller (Alsace) et Forbach (Lorraine). L'armée d'Alsace se replie sur Nancy et Châlons, l'armée de Lorraine sur Metz.

**16-18 août :** Batailles de Gravelotte et Saint-Privat. Bazaine, commandant en chef français, se réfugie dans Metz.

**30 août :** L'armée de Châlons, qui marche vers Metz, est battue à Beaumont et recule vers Sedan.

**2 septembre :** Capitulation de Sedan, Napoléon III fait prisonnier.

**4 septembre :** La III<sup>e</sup> République proclamée à Paris.

**19 septembre :** La capitale encerclée par les Prussiens.

**19-20 septembre :** Rejet des conditions de paix prussiennes.

**7 octobre :** Le gouvernement français s'installe à Tours.

**28 octobre :** Bazaine capitule à Metz.

**29 novembre-3 décembre :** Échec de la « grande sortie » de la garnison de Paris.

**7-24 décembre :** Victoires des armées de la Loire (Beaugency) et du Nord (Pont-Noyelles).

**9 janvier 1871 :** Victoire de l'armée de l'Est à Villersexel.

**11-19 janvier :** Défaites des armées de la Loire, du Nord et de l'Est.

**18 janvier :** L'Empire allemand est proclamé à Versailles.

**26 janvier :** Armistice signé à Versailles par le ministre des Affaires étrangères, Jules Favre, et le chancelier Otto von Bismarck.

**10 mai :** Traité de Francfort, l'Alsace-Moselle est annexée.

19 janvier) mais aussi résistance acharnée sur des positions défensives (Beaugency, Pont-Noyelles, Belfort)... Les moblots reçoivent certes un entraînement intensif, mais sont plus souvent équipés de fusils importés que du chassepot, réservé à l'armée régulière.

Cette faiblesse de la troupe et de l'encadrement subalterne est aussi, hélas, le fait du haut commandement. La plupart des généraux étant pris, Gambetta n'a d'autre choix que de nommer un retraité, Aurelle de Paladines, à la tête de l'armée de la Loire (11 octobre). Gambetta attend les premières opérations pour distinguer les officiers les plus compétents sur le terrain (Faidherbe, Chanzy) et les faire accéder respectivement aux commandements de l'armée du Nord (20 novembre) et de l'armée de la Loire (6 décembre). Mais il est obligé de confier, le 19 décembre, l'armée de l'Est à Bourbaki, ex-commandant de la garde impériale à la loyauté républicaine douteuse. Cette dualité des allégeances, généralisée à toute l'armée, aggrave le tableau : ni la confiance ni l'harmonie ne règnent entre ex-officiers impériaux

et nouveaux venus républicains (Bourbaki et Garibaldi s'ignorent lors de l'expédition de l'armée de l'Est), ainsi qu'entre officiers de l'armée régulière et officiers de « moblots », élus par leurs propres hommes. La cohérence des corps ou des divisions, où se côtoient unités régulières et de moblots, s'en ressentira.

## Sauver Paris pour sauver la France

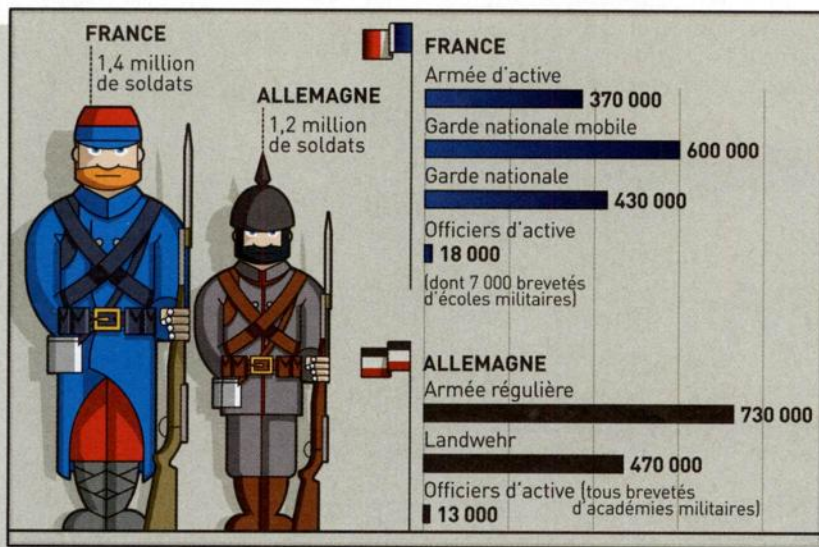
Comme si tout cela ne suffisait pas, les opérations se déroulent à la mauvaise saison et le froid ajoute à la misère de troupes sous-équipées, inutilement maltraitées par les mauvaises pratiques de leurs généraux : Chanzy et Bourbaki, anciens des campagnes d'Afrique du Nord, persistent à faire camper les troupes sous la tente. Seul le général Faidherbe adopte la méthode allemande de la réquisition des habitations pour loger ses troupes. Toutefois, les difficultés de ravitaillement et les souffrances d'une campagne d'hiver sont également le lot des armées allemandes. Le taux d'indisponibilité due aux maladies et au manque d'équipement atteint des

proportions si alarmantes que l'état-major envisage, à plusieurs reprises, de lever le siège de Paris à chaque fois que la pression des armées de la Défense nationale se fait plus vive... Les Allemands ont, en outre, subi presque autant de pertes au combat que leurs adversaires et commencent à trouver que la guerre s'éternise. Face à la lassitude de Berlin, Gambetta a une carte à jouer : celle de Paris. Tout dépend en effet du sort de la capitale. Qu'elle tombe et aucun gouvernement français ne serait, estime Bismarck, en mesure de continuer la lutte. Mais si elle est libérée, l'armée allemande sera contrainte de se replier à l'Est, et Bismarck de négocier. Or, l'avantage n'est pas forcément du côté allemand. Paris, complètement investi le 19 septembre, est imprenable de vive force. Le corps de siège allemand (150 000 hommes, porté successivement à 260 000 puis 400 000 hommes) est étiré sur un très long périmètre, vulnérable face à une garnison nombreuse (60 000 réguliers, 115 000 moblots). Seule solution pour l'assiégeant : attendre l'épuisement des ressources alimentaires, dont chaque camp pense qu'il surviendra fin février — constaté en réalité dès la fin janvier, en raison d'un rationnement trop tardif.

Côté français, la stratégie de Gambetta est de dépêcher directement, au secours des assiégés, les armées levées en province dès qu'elles sont en mesure de marcher. En effet, plus les offensives interviennent tôt, plus elles bénéficient du fait que des unités allemandes sont encore retenues par les sièges de places de l'Est, en particulier Metz. Sans compter l'effet moral pour une nation accablée par la défaite. D'où l'impatience de Gambetta à voir agir ses armées... et ses querelles avec les chefs militaires. Ces derniers jugent en effet ne pas avoir les moyens d'opérer les mouvements demandés, tandis que les politiques sous-estiment régulièrement les difficultés.

## Un effort prématuré et peu coordonné

Face aux attaques françaises, l'état-major allemand est mieux armé que sous les murs de Paris. Étant placé au centre et disposant de ce fait de lignes intérieures, il peut vite concentrer, grâce aux voies ferrées, des forces suffisantes pour s'opposer à une armée de secours d'où qu'elle vienne, quitte à prélever des unités sur le corps de siège de Paris. La chute



## LES FRANÇAIS ONT L'ILLUSION DU NOMBRE

• Si le total semble donner l'avantage à la France, le chiffre est trompeur, car ce sont les armées régulières qui offrent la meilleure efficacité. Or, celle des Allemands est deux fois plus nombreuse, appuyée sur un service militaire de trois ans (effectué à 20 ans, avec quatre ans de réserve comme en France). En France, le service est de cinq ans, mais le tirage au sort avec droit de remplacement affaiblit le système. Et la garde nationale mobile (où servent pendant cinq ans les hommes de 20 à 25 ans non tirés au sort, à raison de 14 journées par an) et la Landwehr (armée de seconde ligne destinée à compléter l'armée régulière où sont encadrés les hommes de 27 à 32 ans) n'ont pas la même valeur.

• Le nombre semble aussi favoriser les officiers français. Mais leur formation est inférieure. Le service d'état-major fait partie de la progression de carrière normale et ne nécessite ni compétence ni formation spécifique. Le chef de l'armée — Napoléon III, puis Bazaine et Mac-Mahon — prend toutes les décisions opérationnelles. L'état-major, placé à ses côtés, les transmet, mais ne les élabore pas. En Allemagne, les officiers d'état-major bénéficient d'une formation spécialisée. Ce sont eux qui élaborent, en temps de paix, les plans de campagne, puis, en temps de guerre, dirigent les mouvements, organisent l'approvisionnement, centralisent les renseignements. Ainsi secondé, le commandement est plus efficace et plus réactif.



# Après Sedan, la République remonte une grande partie de son retard mais manque d'un commandement à la hauteur.



successive des places fortes de l'Est, surtout celle de Metz qui libère fin octobre deux armées entières, rend des unités disponibles pour effectuer ces rocade autour de Paris. La parade française serait de coordonner les mouvements des armées de secours avec une sortie de la garnison de Paris, de façon à disperser les unités adverses et obtenir un avantage sur un point donné pour rompre le cordon des assiégeants (ou ligne d'investissement). Cela suppose que les armées de secours maintiennent des communications, ce à quoi elles parviennent. En revanche, le lien entre les villes de Paris et Tours, siège du gouvernement, reste irrégulier et incertain, la première envoyant des ballons et la seconde... des pigeons voyageurs. Tout cela s'avère insuffisant pour assurer une coordination réelle. Les opérations vont rapidement le démontrer. Alors que l'armée de la Loire lance le 7 novembre une offensive depuis le sud de la capitale, la garnison de Paris a prévu une sortie

pour le 10 novembre, vers... le nord-ouest, point le plus vulnérable de la ligne d'investissement. À la nouvelle de l'avancée de l'armée de la Loire, cette tentative est annulée et remplacée par un projet de sortie vers le sud-est, prévue pour le 29 novembre. Informé, Gambetta ordonne à l'armée de la Loire de reprendre l'offensive, mais l'effet de surprise est passé et les Allemands ont reçu entre-temps le renfort des deux armées libérées par la chute de Metz. L'armée de la Loire est donc repoussée (1<sup>er</sup> et 2 décembre), ainsi que la sortie sur Champigny (4 décembre). L'avancée de Faidherbe depuis le nord, guère mieux soutenue par des sorties parisiennes hasardeuses (vers Le Bourget le 20 décembre puis Buzenval le 19 janvier), n'aboutit pas mieux. Gambetta aurait-il pu réussir? Peut-être, s'il avait laissé le temps d'étoffer, équiper et entraîner plusieurs armées de secours — armée de la Loire, armée du Nord, voire une armée de Normandie — afin de les faire avancer simultanément vers Paris, par

exemple à la mi-janvier, au lieu de les lancer successivement à partir de la mi-novembre. Chacune de ces armées aurait à cette date été en état d'affronter les forces dispersées que Moltke pouvait lui opposer. La garnison de Paris, au lieu de s'épuiser en sorties incessantes, aurait effectué, juste avant et pendant le mouvement des armées de secours, des sorties de diversion afin d'éviter le détachement d'unités du corps de siège pour s'opposer à ces armées, et de maintenir le doute sur la direction de la « grande sortie ».

La vision du peintre allemand Christian Sell. Ni le lieu ni la date ne sont renseignés mais la présence de la neige indique évidemment la seconde partie de la guerre, sous la République. C'est sous l'impulsion forte de Gambetta que les forces françaises — eussent-elles disposé d'un véritable état-major général — auraient pu obtenir une issue plus favorable au conflit.

**■ Doctrine tactique : les Allemands en souplesse**  
Les Français appliquent la doctrine de la « bataille conduite » : aucun mouvement tactique ou opérationnel n'est possible sans ordre du chef de l'armée ou de son état-major. Les Allemands, eux, marchent « au son du canon » : ils recherchent et attaquent l'ennemi dès qu'ils le rencontrent. La conduite des opérations de toutes les armes disponibles (infanterie, cavalerie, artillerie) sur le champ de bataille est de la responsabilité du plus haut gradé présent, qu'il s'agisse d'un chef d'armée, de corps, voire de division. Cette méthode, plus souple, favorise la manœuvre.





Conçu par l'artilleur Jean-Baptiste Verchère de Reffye en 1866, le « canon à balles Reffye » combine en fait 25 tubes de 13 mm, montés sur un affût de canon de 4. La culasse reçoit un bloc chargeur contenant 25 cartouches, que vient frapper une manivelle à percuteur, pour une cadence de tir pratique de 75 coups par minute. L'arme porte à 1 800 m avec, au service de l'infanterie, un résultat dévastateur. Mais l'armée n'en a que 168 et les confie en outre aux artilleurs qui ne savent en tirer profit.

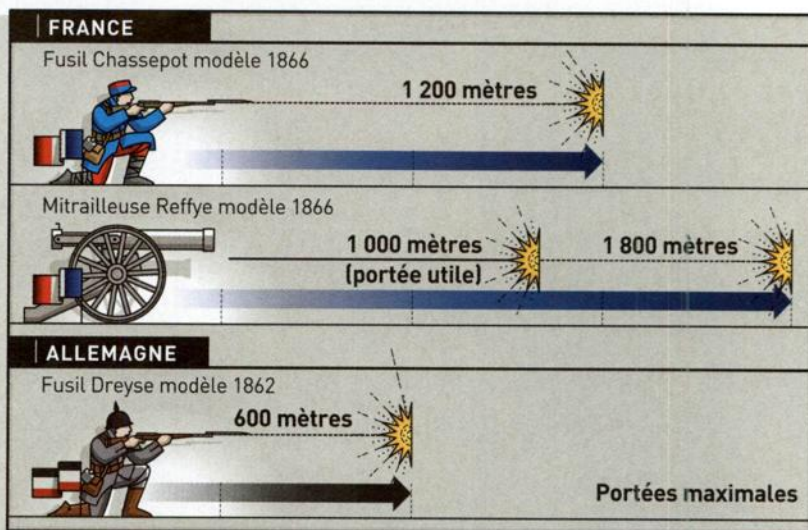
Celle-ci, enfin, aurait été menée sur l'axe de la voie d'approche de la première armée de secours arrivée dans la limite d'une ou deux journées de marche de la ligne d'investissement. Plus étoffées, les armées de secours auraient également été

en mesure de mener une « guerre de colonnes », à l'instar de Faidherbe en avant d'Amiens début décembre et de Chanzy en avant du Mans fin décembre, avec leurs cavaleries et leurs meilleures troupes régulières, d'abord pour menacer les communications allemandes, ensuite pour maintenir le doute sur la direction et le moment de la véritable offensive vers Paris, et enfin accroître la dispersion de l'armée allemande.

## L'échec de la stratégie indirecte

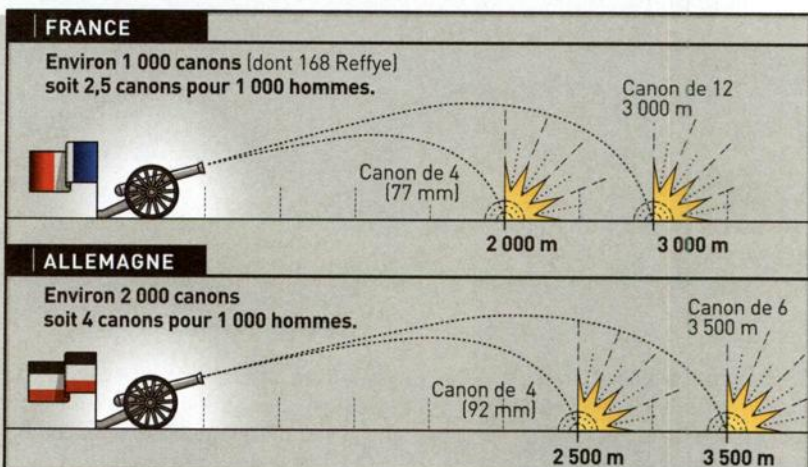
Après l'échec des attaques concentriques sur la capitale, Gambetta n'a plus qu'une option : la stratégie indirecte. L'armée de Bourbaki est ainsi envoyée vers l'Est pour couper les communications entre le corps de siège de Paris et l'Allemagne. Vite informé, l'état-major allemand concentre début janvier à Châtillon une « armée du Sud », conduite par Manteuffel, chargée d'attaquer Bourbaki de flanc. Celui-ci, isolé — car Garibaldi refuse de coopérer, on l'a vu — et trop loin de Paris, se heurte au corps de siège de Belfort après un succès initial à Villersexel (9 janvier). Le dernier espoir de délivrer Paris s'effondre ainsi avec la défaite d'Héricourt (15-17 janvier) et la retraite de Bourbaki qui, pourchassé par Manteuffel, se réfugie en Suisse. Le 23 janvier, Paris ouvre les négociations qui mènent à la capitulation.

Et pourtant... De toutes les tentatives, c'est la dernière qui a suscité le plus d'inquiétude au sein de l'état-major allemand, obsédé par l'idée de ravitailler ses armées éprouvées par l'hiver. Gambetta aurait-il pu, à la onzième heure, gagner de quoi négocier de meilleurs termes ? L'armée française avait en tout cas largement les moyens de mener une guerre de colonnes, voire de partisans, à partir des places fortes du Jura et de Bourgogne, en ciblant les



## LE FEU MEURTRIER DU CHASSEPOT

Dans le fusil français Chassepot, une aiguille perce le fond de la cartouche en papier renforcé de gaze et percute une capsule de fulminate placée à l'arrière de la cartouche, ce qui limite la dispersion de la poussée et accroît la portée. Le fusil prussien Dreyse est, lui, doté d'une cartouche dont la capsule est placée à l'avant (voir aussi G&H n° 5, p. 66). D'où une dispersion de la poussée et une portée inférieure. Ces deux armes tirent à une cadence similaire (environ 7-8 coups par minute). Mais les fantassins français ont un atout unique en défense : le canon à balles Reffye (voir photo ci-contre).



## ARTILLERIE : L'ALLEMAGNE FRAPPE PLUS LOIN

Contrairement aux Français qui préfèrent les canons de bronze chargés par la bouche, jugés plus fiables, les Allemands ont investi massivement dans des canons en excellent acier Krupp, chargés par la culasse. Plus faciles à recharger mais également plus longues, ces armes tirent du coup des obus à une vitesse supérieure et portent plus loin. En outre, les obus allemands sont dotés d'un percuteur assurant l'explosion au choc, plus fiable que l'obus à fusée de l'armée impériale qui explose à la distance prééglée par l'artilleur. Cet obus tiré à portée maximum a en effet tendance à s'enfoncer dans le sol avant d'exploser (il fait « fougasse »). La doctrine encourage donc le tir « rasant », où l'obus rebondit dans les rangs ennemis, ce qui réduit encore la portée.

communications allemandes au nord. Le 22 janvier, par exemple, un corps franc fait sauter un pont près de Toul et coupe ainsi la principale voie ferrée approvisionnant le corps de siège ! Pourquoi avoir tant attendu ? Le gouvernement pouvait également lancer beaucoup plus tôt que début janvier l'opération de grande envergure confiée à Bourbaki, en agissant sur un axe plus rapproché de Paris, par exemple au nord de Dijon comme l'avait fait Garibaldi (Châtillon

19 novembre, Dijon 26 novembre). Coordinée avec la marche concentrique des armées de secours, cette opération n'aurait pas manqué d'accroître la dispersion des forces allemandes. Et aurait définitivement confirmé le souhait de Moltke et du Kaiser de terminer une guerre qu'ils jugeaient déjà trop longue. Il aurait peut-être suffi d'une victoire, que le haut commandement français, défaillant pendant toute la guerre, n'a jamais su — ou voulu — trouver. ■

ILLUSTRATIONS : STÉPHANE JUNGERS POUR « GUERRES & HISTOIRE »





## RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **L'UN DES 50 DVD APOCALYPSE «HITLER»**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le 30 avril 2012, sans l'affranchir, à l'adresse suivante :

**SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX**

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,

Vous venez de découvrir ce sixième numéro de *Guerras & Histoire* et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions.

Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole :

que pensez-vous de ce numéro ?  
Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée.

Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire. Il n'est pas nécessaire de l'affranchir. Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu.

Votre aide nous est précieuse !

Bien à vous,

Jean Lopez  
Rédacteur en chef

**Q1. Où avez-vous entendu parler de *Guerras & Histoire* ?**

- Dans un magazine ..... 1
- À la télévision ..... 2
- À la radio ..... 3
- Sur des affiches ..... 4
- Sur un blog ..... 5
- Sur Facebook ..... 6
- Sur Twitter ..... 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter ..... 8
- Quelqu'un vous en a parlé ..... 9
- D'une autre manière, précisez : ..... 10

**Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de *Guerras & Histoire* ?**

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux ..... 1
- Une autre personne de votre foyer l'a achetée chez un marchand de journaux ..... 2
- On vous l'a prêté/donné ..... 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné ..... 4

**Q3. Avez-vous acheté les précédents numéros de *Guerras & Histoire* ? (le numéro que vous avez en main est le 6<sup>ème</sup> numéro)**

	Oui	Non
➤ N°1 - Dossier Napoléon	1	2
➤ N°2 - Dossier Barbarossa	1	2
➤ N°3 - Dossier Les Paras	1	2
➤ N°4 - Dossier Pearl Harbor	1	2
➤ N°5 - Dossier 1918 l'Armée Française à son zénith	1	2

**Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de *Guerras & Histoire* ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.**

**Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de *Guerras & Histoire* ?**

- Oui, votre conjoint ..... 1
- Oui, vos enfants ..... 2
- Oui, vos parents ..... 3
- Oui, des amis ..... 4
- Oui, une/d'autre(s) personne(s) ..... 5
- Non ..... 6

**Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :**

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 4)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 6 et 7)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Israël-Allemagne, des relations à l'ombre de la Shoah (p. 8 à 15)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 16 à 19)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quand l'empire du soleil se leva (p. 20 à 26)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 28 à 32)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La légion romaine, 700 ans de domination (p. 34 à 57)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La légion, une intervention extraordinaire (p. 36 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Trente légions, trois recettes, un empire (p. 40 et 41)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Camps fortifiés, relais de la puissance de Rome (p. 42 et 43)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La victoire en marchant (p. 44 à 49)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La légion au combat : La broyeuse de barbares (p. 50 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Légion romaine, qui commande en chef ? (p. 56 et 57)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Bizerte, 1961 : 666 morts pour une base inutile (p. 60 à 64)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Londres 1916 : Un moustique à l'assaut d'un géant (p. 66 et 67)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guerre de 70 : La France n'était pas battue d'avance (p. 68 à 74)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 77)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les canons du sultan tonnent le glas de Constantinople (p. 78 à 83)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Long Range Desert Group : Pirates sur un océan de sable (p. 84 à 88)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Tambours et trompettes, les voix de la guerre (p. 90 et 91)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les 74 canons, triomphe de la science (p. 92 à 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 99)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La débacle de 1940 (p. 100 et 101)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 102 à 111)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

**Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?**

- Vous allez le conserver ..... 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre ..... 2
- Vous allez le jeter ..... 3

**Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de *Guerras & Histoire* ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.**

sur 10

**Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de *Guerras & Histoire*, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?**

	En 1 <sup>ère</sup>	En 2 <sup>ème</sup>	En 3 <sup>ème</sup>
➤ A Israël-Allemagne, des relations à l'ombre de la Shoah	1	1	1
➤ B La légion romaine	2	2	2
➤ C Les canons du sultan tonnent le glas de Constantinople	3	3	3
➤ D 1870 : La France n'était pas battue d'avance	4	4	4
➤ E Long Range Desert Group : Pirates sur un océan de sable	5	5	5

**Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de *Guerras & Histoire*...**

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine	1	2	3	4
➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine	1	2	3	4
➤ Cette couverture est moderne	1	2	3	4



**Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ?** 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

**Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?**

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
<b>A</b> J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine.....	1	2	3	4
<b>B</b> Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs.....	1	2	3	4
<b>C</b> Ce magazine est bien illustré.....	1	2	3	4
<b>D</b> Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre.....	1	2	3	4
<b>E</b> Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts.....	1	2	3	4
<b>F</b> Ce magazine est différent des autres.....	1	2	3	4
<b>G</b> Ce magazine est moderne.....	1	2	3	4
<b>H</b> Ce magazine peut être lu par tout le monde.....	1	2	3	4
<b>I</b> Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un.....	1	2	3	4
<b>J</b> Ce magazine est agréable à lire.....	1	2	3	4
<b>K</b> Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie.....	1	2	3	4
<b>L</b> Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie.....	1	2	3	4

**Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...**

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
<b>A</b> De textes.....	1	2	3
<b>B</b> De photos/d'illustrations.....	1	2	3
<b>C</b> De sujets sur la Seconde Guerre mondiale.....	1	2	3

**Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...**

<b>A</b> Cher.....	1	<b>B</b> Bon marché.....	3
<b>C</b> Raisonnable.....	2		

**Si vous n'êtes pas abonné**

**Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?**

<b>A</b> Oui, certainement.....	1	<b>B</b> Non, probablement pas.....	3
<b>C</b> Oui, probablement.....	2	<b>D</b> Non, certainement pas.....	4

**Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...**

<b>A</b> Tous les mois.....	1	<b>B</b> 2 fois par an.....	4
<b>C</b> Tous les 2 mois.....	2	<b>D</b> Moins souvent.....	5
<b>E</b> Tous les 3 mois.....	3		

**Si vous n'êtes pas abonné**

**Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?**

<b>A</b> Oui, certainement.....	1	<b>B</b> Non, probablement pas.....	3
<b>C</b> Oui, probablement.....	2	<b>D</b> Non, certainement pas.....	4

**POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.**

**P1. Vous êtes...**

<b>A</b> Un homme.....	1
<b>B</b> Une femme.....	2

**P2. Votre âge :**  ans

**P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?**

	Vous-même	Le chef de famille
<b>A</b> Agriculteur.....	1	1
<b>B</b> Profession libérale.....	2	2
<b>C</b> Artisan, petit commerçant.....	3	3
<b>D</b> Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés.....	4	4
<b>E</b> Cadre supérieur.....	5	5
<b>F</b> Cadre moyen.....	6	6
<b>G</b> Employé / Ouvrier.....	7	7
<b>H</b> Professions de l'enseignement.....	8	8
<b>I</b> Militaire, profession de l'armée.....	9	9
<b>J</b> Élève, étudiant.....	10	10
<b>K</b> Retraité.....	11	11
<b>L</b> Chômeur.....	12	12
<b>M</b> Autre inactif.....	13	13

**P4. Quel est votre département de résidence ?**

**P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.**

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
<b>A</b> L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.....	1	2	3	4
<b>B</b> L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?.....	1	2	3	4
<b>C</b> Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.....	1	2	3	4
<b>D</b> L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.....	1	2	3	4
<b>E</b> Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34.....	1	2	3	4
<b>F</b> L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.....	1	2	3	4
<b>G</b> La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?.....	1	2	3	4
<b>H</b> Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.....	1	2	3	4
<b>I</b> Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.....	1	2	3	4
<b>J</b> Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?.....	1	2	3	4

**SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :**

Nom :  Prénom :

Adresse :

Code Postal - Ville :

Téléphone :  Email :

**Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.**

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.



# Kieffer, le banquier devenu commando

Par Jean-Dominique Merchet

**Un banquier d'affaires quadragénaire, divorcé, sans expérience militaire et même considéré un temps comme insoumis. Le parcours atypique de Philippe Kieffer, père du seul commando français du D-Day, demeure largement méconnu.**

**R**ecréé au sein des forces spéciales de la Marine nationale en 2008, le commando Kieffer occupe une place particulière dans l'imaginaire français. Ces 177 fusiliers marins, débarqués à Ouistreham (Calvados) au matin du 6 juin 1944, sont un peu le « vaillant petit village gaulois » au sein de la gigantesque armada. Mais qui était ce Philippe Kieffer, qui donna son nom à cette unité ? Un banquier quadragénaire, sans expérience militaire. Le peu que l'on sait sur lui, on le doit aux recherches de René Estienne, responsable des archives de la Défense à Cherbourg\*. Car Philippe Kieffer a « toujours été d'une grande discrétion, voire d'une imprécision systématique » sur sa biographie, y compris dans son best-seller, *Béret vert* (Éditions France-Empire) paru en 1948.

Jusqu'à ses 40 ans, Philippe Kieffer n'avait jamais vécu en France. Pur

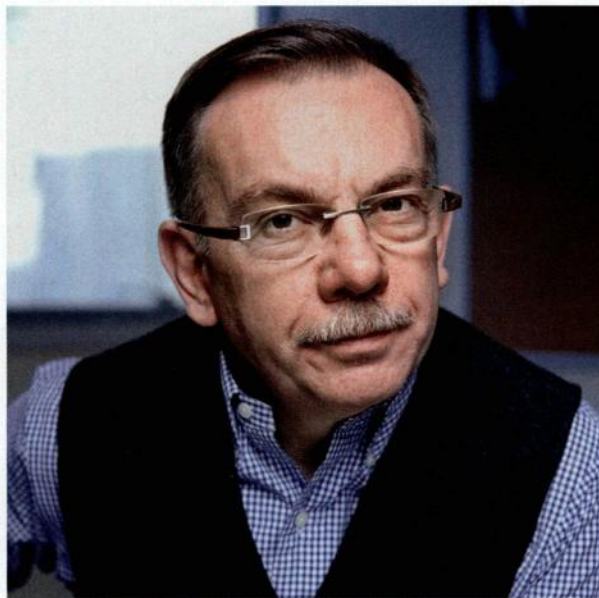
Français de l'étranger, né le 24 octobre 1899 à Port-au-Prince en Haïti, d'un père alsacien et d'une mère anglaise, il suit ses études secondaires dans un collège des îles anglo-normandes. Il passe ensuite un diplôme de hautes études commerciales, par correspondance, dans une université de Chicago et évoque « une année à Oxford ». Il se lance alors dans les affaires : secrétaire de la chambre de commerce française à Port-au-Prince, fondé de pouvoirs de la National City Bank of New York, puis banquier et agent de change à son compte...

Kieffer est un « bourgeois sportif et athlétique, marié et père de deux enfants, adepte de golf, de tennis, de football et de rugby, qui lit et parle couramment l'anglais et l'espagnol ». Il n'a aucune expérience militaire et passe même pour insoumis aux yeux de l'administration : « Appelé le 20 juin 1918 pour rejoindre le 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie, le matricule 4883 de la classe 1919, employé de commerce, manque à l'appel et est classé dans les délais ledit jour. Le 16 novembre 1918, il est enregistré comme insoumis. Rayé de l'insoumission le 24 mars 1920, "n'ayant pu être rapatrié en raison des hostilités", il est dispensé du service actif, puis affecté dans la réserve à la 18<sup>e</sup> section d'infirmiers militaires »...

Après son divorce, en avril 1939, il emménage dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Comme profession, il déclare « chef de service de banque ». Quand la guerre éclate, il demande à accéder à un grade d'officier de réserve, en tant qu'interprète. Le 10 octobre 1939, pourtant, il rejoint la Marine comme matelot de 2<sup>e</sup> classe, interprète traducteur. On ignore quel fut exactement son rôle durant la drôle de guerre puis au cours de l'offensive allemande, son livret militaire ayant été égaré. Quoi qu'il en soit, il embarque à Cherbourg sur un bateau-citerne et débarque

à Southampton, le 18 juin 1940. Il s'installe chez sa sœur à Oxford et, dès le 1<sup>er</sup> juillet, s'inscrit aux Forces navales françaises libres. Il est le 104<sup>e</sup> à s'enrôler comme « quartier-maître secrétaire militaire », tout en étant volontaire comme officier au bataillon de fusiliers marins.

Voilà donc notre homme, qui va « bénéficier de la capacité de la Marine de savoir accueillir en son sein des figures au caractère exceptionnel à qui elle finit, par des voies souvent détournées et quels que soient les grades dont elle les affuble pour la circonstance, par donner les moyens d'aller au bout des projets d'envergure dont ils sont porteurs », écrit son biographe. Son projet est la création d'un commando, à la manière de ceux que les Britanniques inventent alors. Il mettra un an et demi à convaincre les diverses autorités de le laisser créer le 1<sup>er</sup> bataillon des fusiliers marins commandos.



*« Il n'avait que son énergie et son patriotisme. Comme d'autres commandos, il était un marginal. »*

L'histoire est connue : les combats du D-Day, puis onze semaines sur la ligne de front en Normandie face aux Allemands, le rapatriement en Angleterre, puis un nouveau débarquement à Walcheren (Pays-Bas) pour permettre la réouverture du port d'Anvers. Ce qui est moins connu, c'est la suite. Car personne ne sait que faire de ces commandos ! Et encore moins de leur chef, bien trop atypique. Couvert d'honneurs, il n'a pas vraiment sa place dans la Marine traditionnelle. Sa notation par l'amiral Robert, le 19 novembre 1944, le dit sans ambages : « Excellent chef des commandos. Ne pas l'utiliser autrement, car il n'est pas marin et ignore les règlements de la Marine. »

Il « ignore les règlements de la Marine » ! C'est justement ce qui lui a permis de créer son commando. S'il avait connu ses fameux règlements, s'il avait eu le comportement d'un officier discipliné et bien élevé, il serait sans doute resté officier de liaison et professeur d'anglais — ce à quoi la hiérarchie le destinait. Sa force, il la trouvait dans son parcours civil antérieur. Français de l'étranger, banquier, sans expérience militaire, il n'avait que son énergie et son patriotisme. Comme d'autres commandos (Charles Trépel, Alexandre Lofi, Guy Vourc'h, Maurice Chauvet, Gwenn-

Aël Bolloré...), il était un marginal, par choix ou par nécessité. Nulle part, les forces spéciales ne naissent dans les bureaux des ministères et des états-majors, qui ne font que leur permettre d'exister. Comme le commando Kieffer, elles voient le jour, au gré des circonstances et des hommes, se heurtant la plupart du temps aux habitudes, routines et traditions. C'est justement en cela qu'elles sont « spéciales ». ■

\* « Philippe Kieffer et le premier bataillon de fusiliers marins commandos », René Estienne, 28 pages, in *Le Lien*, Lorient, 30 juin 2008.



# Les canons du sultan tonnent

Par Roger Crowley, traduit de l'anglais par Charles Turquin  
Illustrations : Panorama 1453 Muséum (Istanbul)



**En 1453, le Turc Mehmet II a enfin trouvé la clé pour ouvrir les murailles de l'imprenable capitale byzantine : de monstrueux canons de bronze conçus par un ingénieur hongrois. Cette innovation technologique n'abat pas seulement un empire millénaire mais aussi un mythe : la fortification médiévale avec tours, créneaux et mâchicoulis.**

La **quatrième croisade** (1202-1204) a pour but au départ de reprendre Jérusalem, enlevée par Saladin en 1187. Mal préparée, elle est détournée habilement vers Constantinople par les Vénitiens, rivaux de Byzance. Appâtés par le gain et profitant de querelles locales, les croisés s'emparent de la ville et la mettent à sac.

**O**rban n'est pas général, ni même soldat, mais simple métallurgiste. Comme bien des « techniciens mercenaires » dans cette Europe du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, ce Hongrois débarque à Constantinople début 1452 pour chercher fortune auprès de la cour impériale. Sa spécialité ? La fonte de grands canons de bronze. Et c'est là un savoir-faire dont l'empereur Constantin XI aurait bien besoin... Depuis 150 ans, l'Empire romain n'est qu'une peau de chagrin, réduite par les assauts furieux et répétés des Turcs ottomans. Lorsque Constantin est couronné en 1449, il ne lui reste que la capitale et quelques territoires épars, inexorablement encerclés. Et le nouveau sultan des Turcs, Mehmet II, est jeune, ambitieux et avide de conquêtes. Dans sa capitale d'Edirne (Andrinople), il

entame de formidables préparatifs au but évident : la prise de cette cité incomparable, dont les murailles ont résisté à tous les envahisseurs, Constantinople. Constantin ne néglige pas l'offre d'Orban, auquel il offre une petite pension, espérant le retenir à son service. Mais les bombardements de bronze sont trop coûteuses pour le trésor byzantin. Et bientôt la pension ne tombe qu'irrégulièrement. Or, le marchand de canons hongrois n'aime pas la misère. Déçu, le voilà à Edirne, dans la salle d'attente du sultan. Orban trouve Mehmet II en pleine indécision. Constantinople ferait certes une splendide capitale de l'Empire ottoman. D'antiques prophéties — dont certaines attribuées à Mahomet lui-même — promettent des honneurs suprêmes à qui pourrait la conquérir. Mais la cité de légende a, depuis plus de sept siècles, repoussé tous les assauts musulmans.

Son plan triangulaire la rend imprenable. Deux faces sont défendues par l'eau : Corne d'Or et mer de Marmara. La troisième est barrée par les grands murs de Théodose : six kilomètres de remparts formidables, les plus puissants du monde médiéval. En mille ans, la ville forteresse a subi 23 sièges. Elle n'a cédé que deux fois. La première, par trahison, face à la **quatrième croisade** en 1204. La seconde, en 1261, pour remplacer les Occidentaux honnis par un vrai Byzantin, l'empereur Michel VIII Paléologue, fondateur de la dynastie qui mène à Constantin IX. Pour Mehmet, Orban tombe du ciel. Le sultan l'accueille et l'interroge longuement. Pourrait-il fabriquer un canon assez puissant pour briser les invincibles murailles ? La réponse est catégorique : « *Je puis fondre une pièce de bronze répondant à vos besoins. J'ai longuement examiné les remparts de Byzance. Les boulets de*



# Le glas de Constantinople



*mon canon les réduiraient en poussière ! Ils viendraient à bout des murs de Babylone !* » Séduit et plein d'espoir, Mehmet lui ordonne de fabriquer cet irrésistible engin.

À l'automne 1452, Orban se met donc à la besogne pour fondre des canons d'une dimension encore inconnue. Pour le seconder, Mehmet fait rassembler en grandes quantités les matériaux nécessaires : cuivre et étain pour le bronze, salpêtre et charbon de bois pour la poudre. Dans les fourneaux aux parois de briques, surchauffés à l'aide de soufflets, on coule des fleuves de métal, bientôt déversés dans les énormes puits verticaux creusés en guise de moules par des esclaves. De ces fonderies infernales émerge bientôt « un monstre horrible et extraordinaire », de plus de huit mètres de long. Les parois de l'arme atteignent 20 centimètres d'épaisseur, ce qui doit leur permettre de résister aux colossales déflagrations. Le calibre de 75 centimètres laisse un

homme ramper jusqu'à l'âme du canon, où l'on prévoit de charger un boulet de pierre d'une demi-tonne... En attendant mieux.

## Une colossale ménagerie

En janvier 1453, Mehmet ordonne un tir d'essai. L'énorme bombarde est traînée jusqu'à l'esplanade d'Edirne, non loin des portes du palais. On y déverse des gargousses de poudre,

on y enfourne un boulet. Enfin, un boutefeux est appliqué à la lumière du canon. Dans un fracas de fin du monde et un vaste nuage de fumée, l'énorme projectile parcourt 1 500 m et creuse un cratère de six pieds dans le sol. Satisfait, Mehmet passe à l'étape suivante : le transport de l'arme jusqu'à Constantinople, à 200 km ! D'abord, hisser le monstre sur deux fardiers reliés par des chaînes et remorqués par 60 bœufs et 200 hommes. Puis, lancer l'attelage sur la route, à raison de quatre kilomètres par jour, des centaines d'esclaves aplanissant le terrain, des pontonniers posant de lourdes travées sur les ruisseaux et ravins rencontrés... Et pendant ce temps, les fonderies d'Orban produisent d'autres pièces. Aucune n'atteint cependant les dimensions du « canon-sultan », bien que plusieurs d'entre elles dépassent 4 m. Cahin-caha, il faut sept semaines pour traîner l'artillerie jusqu'à Constantinople, où le convoi parvient début

C'est la fin : le 29 mai 1453, ébranlés par des centaines de coups de canons, les murs de Constantinople s'écroulent enfin. Le rempart avait été édifié entre 408 et 413 par Anthémios, gouverneur de l'Empire romain d'Orient pendant la minorité de l'empereur Théodose II. L'enceinte, une des plus fameuses du Moyen Âge, avait tenu bon depuis.







En 1453, la modernité est du côté des Ottomans : l'armée du sultan Mehmet II (figuré à droite, sous l'arbre, en manteau rouge) est équipée de 70 pièces de toutes tailles, un parc d'artillerie considérable pour l'époque. Une de ces énormes bombardes est toujours exposée au Musée militaire d'Istanbul.

avril 1453. C'est là qu'attend l'armée du sultan : une multitude de 80 000 hommes, déjà retranchés sous les murailles. Entre les lignes, les sapeurs ont rasé vignes et vergers afin d'assurer aux canons un champ de tir dégagé. D'autres ont creusé un fossé de **circonvallation** à 230 m des remparts, et construit des épaulements où abriter les bouches à feu. Sur les grands murs de Théodosie, 8 000 défenseurs observent anxieusement ces énigmatiques préparatifs d'assaut. Mehmet fait grouper ses pièces en une quinzaine de batteries, disposées face aux points supposés vulnérables. Le « basilic » — nom de baptême grec du super-canon qui signifie le « royal » — est positionné, lui, devant la tente du sultan, afin que Mehmet puisse observer les effets de son tir. Dans chaque batterie, les grosses bombardes sont flanquées de plusieurs pièces plus légères, familles que les artilleurs ottomans appellent « l'ours et ses oursons ». Le poids des boulets varie de

100 à 700 kg — record détenu par le basilic. Les témoins du déploiement évoquent des « machines innombrables ». En fait, Mehmet dispose d'environ 70 pièces, puissance déjà formidable selon les normes du temps. Et l'armée ottomane aligne en outre nombre d'engins plus traditionnels, tels que des **trébuchets**, pour lancer de lourdes pierres ou des projectiles enflammés. Ces machines se sont révélées efficaces trois siècles

plus tôt contre les kraks des croisés. Mais elles paraissent plutôt désuètes en regard des canons.

### Stupeur et tremblements

Le 12 avril 1453, les canonniers du sultan déclenchent sur 6 km de front le premier bombardement massif de l'histoire. L'impression produite est immense. Les rapports d'époque, rédigés par les artilleurs eux-mêmes, trahissent une stupeur épouvantée : « Dès qu'on eut bouté le feu aux pièces, il se produisit instantanément un grondement terrifiant accompagné d'une commotion formidable du sol, perceptible à très grande distance. Jamais n'avait-on pu ouïr pareil vacarme. Lancée avec une force inimaginable, la pierre allait frapper le rempart qui tout aussitôt vibra et se fissurait. Et le boulet lui-même éclatait en de nombreux fragments qui volaient alentour, répandant la mort parmi ceux qui se trouvaient sur leur trajectoire. »



Une **circonvallation** est une tranchée fortifiée établie autour de la place assiégée pour se défendre des armées de secours.

Le **trébuchet** est une machine de guerre dotée d'un bras de 10 m animé par un contrepoids articulé, la « huche » [voir G&H n° 3, p. 66]. Ce dernier, chutant verticalement, fournit plus d'énergie que le poids fixe du mangoneau, une autre machine à levier. Un bon trébuchet tire deux fois par heure un boulet de pierre de 100 kg à 200 m.





**Salves assourdissantes, vibrations, torrents de fumée... Les citoyens croient vivre l'Apocalypse !**

Lorsque les lourdes pierres frappent la muraille en un endroit sensible, l'effet est dévastateur. « Parfois, cela démolissait toute une section du mur, raconte un témoin. Parfois une demi-section, parfois un grand ou petit morceau d'une tour, ou d'une échauguette, ou d'un parapet, et nulle part le mur n'était assez fort, épais ou résistant, pour supporter ces impacts et se maintenir contre la force et la vélocité du boulet. » Parfois pointées trop haut, les énormes bombardes envoient leurs boulets par-dessus les remparts et les projectiles, plongeant au cœur de la cité, pulvérisant églises et maisons. L'effet psychologique est tout aussi dévastateur : les salves assourdissantes, les vibrations, les torrents de fumée et les impacts ont de quoi démoraliser les vétérans les plus endurcis. Les citoyens ordinaires croient, eux, vivre l'Apocalypse ! Les églises s'emplissent de foules épouvantées, dans un bruissement fervent de prières et de lamentations. Mais les défenseurs ne capitulent pas et tentent de protéger leurs remparts. D'abord, blinder les parois en les enduisant d'une couche de

mortier, de chaux et de brique pilée, qui durcit en séchant. Ensuite, mâteler les murs à l'aide de ballots de laine, de rideaux de cuir ou même de précieuses tapisseries. Maigres résultats... Aussi s'essaie-t-on à contrebattre l'artillerie ennemie à l'aide des canons disponibles. Mais la poudre est comptée et les batteries ottomanes sont efficacement protégées par des palissades et mantelets (panneaux de protection portatifs) massifs. Pis encore, on constate que les fortifications ne sont pas adaptées à l'artillerie : il faudrait des plates-formes plus larges et plus épaisses pour amortir les effets du recul « qui faisaient vibrer nos murs et nous causaient plus de dommage qu'à l'ennemi », rapporte un Byzantin. Quelques-unes des plus grosses pièces explosent même et le maître artilleur, accusé d'être à la solde du sultan, est bien près d'être lynché.

### **Le basilic explose, la fureur du sultan aussi**

Tout ne va pas, en fait, pour le mieux chez les Turcs. Mehmet joue l'usure, bien qu'avec impatience. Son plan

est de creuser des brèches dans les remparts à coups de canons, tout en lançant sporadiquement des tentatives d'escalade pour épuiser les défenseurs avant le grand assaut final. Mais l'affaire est plus compliquée que prévue, car le service des canons reste périlleux (voir encadré ci-dessous). Malgré les précautions, le fameux basilic explose et se rompt en plusieurs morceaux, tuant et blessant plusieurs hommes alentour. Réparé, il cède bientôt à nouveau, à la fureur du sultan. Tout simplement, le super-canon dépasse

### **Des armes au maniement périlleux**

Le service des canons ottoman n'a rien à voir avec celui que nous connaissons. Charge et pointage sont laborieux et le fameux basilic ne peut tirer que sept fois par jour. Les impuretés du métal combinées avec la pression et la chaleur intenses des décharges multiplient les microfissures, et les explosions inopinées de pièces menacent de déchiqueter les servants. Aussi, ces derniers inondent-ils l'âme du canon d'huile chaude, afin d'éviter un refroidissement trop rapide par l'air frais qui aggraverait les dégâts. Les canons sont en outre difficiles à maintenir en position sur terrain détrempé : les pièces glissent de leur affût sous l'effet du recul et basculent dans la boue, menaçant cette fois les servants d'écrasement...





La première charge lancée par Mehmet est celle des cavaliers mercenaires « bachi-bouzouks » (« irréguliers »). Trop légèrement armés, ils échouent... Il faut trois vagues pour venir enfin à bout des défenses.

Une **courtine** est un pan de muraille reliant deux tours.

Les **janissaires** forment à partir du XIV<sup>e</sup> siècle un corps d'infanterie d'élite à caractère sectaire, dont les rangs, au début, sont formés d'enfants chrétiens enlevés et éduqués à part. Bien qu'esclaves en principe, les janissaires, de part leur compétence militaire, acquièrent très vite du pouvoir à la cour ottomane.

les possibilités de la métallurgie de l'époque. Ces revers n'ont en fait que peu d'importance : Mehmet garde suffisamment d'autres bombardiers pour continuer l'œuvre de destruction. Et il profite bientôt d'utiles conseillers techniques. Un compatriote hongrois d'Orban ayant observé les canoniers et constaté qu'ils s'obstinaient à viser le même point sur la muraille leur explique : « *Pointez plutôt ce deuxième coup à une dizaine de mètres du premier impact, en conservant la même hausse. Ensuite, expédiez un troisième boulet à mi-distance des deux précédents, mais en visant plus bas. Ayant ainsi martelé en triangle, vous verrez tout un pan s'effondrer.* » Les Ottomans ne se font pas prier et coordonnent bientôt les rugissements des ours et oursins : plusieurs canons légers martèlent les contours d'une section de muraille, puis la grosse pièce de la batterie frappe le coup central, « *qui arrive avec une force diabolique et irrésistible, causant des dégâts irréparables* ». Le bombardement se poursuit pendant six jours, à raison d'environ

120 boulets par jour, concentrés sur la section centrale du rempart. Plusieurs mètres de la **courtine** extérieure sont démolis, ainsi que deux tours et une échauguette du mur intérieur.

## La résistance s'organise

Si les murs cèdent, cependant, les défenseurs, eux, ont repris courage, improvisant des moyens ingénieux pour combler les brèches. De nuit, ils plantent de fortes palissades renforcées de tous les matériaux possibles : débris de maçonnerie, madriers, fagots de broussailles, terre en quantité. À intervalles réguliers, ils placent des gabions (tonneaux ou grands paniers remplis de terre) qui leur procurent de bons emplacements de tir, à l'épreuve des balles et des flèches. Ces défenses de fortune se révèlent étonnamment efficaces et résistantes : plutôt que de briser de la maçonnerie, les boulets sont amortis et s'enterrent dans les amoncellements. Par ailleurs, à défaut de pouvoir contrebattre efficacement l'artillerie ottomane, les défenseurs

transforment leurs canons en formidables tromblons, chargés de balles de plomb de la dimension d'une noix. À courte portée, ces tirs à mitraille opèrent des ravages sur l'infanterie assaillante : « *On obtenait ainsi un immense pouvoir de pénétration et de perforation, en sorte qu'en atteignant un soldat ennemi, la balle traversait le bouclier et le corps de cet homme, puis ceux des autres qui le suivaient, jusqu'à ce que la force de la balle se fût enfin dissipée. Chaque projectile tuait ainsi deux ou trois hommes.* » Les Ottomans subissent de fait des pertes épouvantables. Mais leur sultan n'en a cure : son matériel humain est abondant et consommable. Le 18 avril, Mehmet juge que les brèches sont praticables et ordonne l'assaut général. C'est un échec sanglant. Les canons reprennent du coup leur tâche destructrice. Pour les défenseurs, l'alternance incessante de destruction et de consolidation se mue en une sorte de cauchemar brumeux. Comme celles des futures guerres de tranchées, les chroniques des survivants se font répétitives et monotones :



Grâce à son artillerie,  
Mehmet fait tomber  
en quarante-huit jours  
la forteresse millénaire.



« Et au onzième jour de mai, rien ne se produisit sur terre ni sur mer, à l'exception du constant bombardement des murailles... Et le treize de ce mois, certains Turcs vinrent escarmoucher aux remparts mais il ne se passa rien de notable, ni de jour ni de nuit, sauf le bombardement continu des infortunés remparts... »

### Un dernier boulet achève l'Empire romain

Enfin, le 29 mai 1453, Mehmet estime que le temps de vaincre est venu. Vers une heure trente de la nuit, dans un immense fracas de tambours et de cymbales et sur toute la longueur des remparts, l'armée ottomane surgit comme un mascaret. Par-dessus les vagues d'assaillants, les canons expédient un dernier barrage fracassant. Des volées de mitraille criblent les murs, fauchant les défenseurs et même les premiers rangs des Turcs.

Le vacarme est si prodigieux que, selon un survivant, « l'air ambiant n'était plus qu'explosion... on eut dit un tumulte d'un autre monde ». La bataille fait rage des heures durant. Puis un gros boulet vient démolir une palissade... La fumée et la poussière obscurcissent tout, mais les janissaires du sultan se ruent dans la brèche, submergeant enfin les défenseurs. Constantinople

est livrée à l'incendie, au saccage et au massacre. Grâce à son artillerie, Mehmet a réussi en quarante-huit jours quand quatre années n'avaient pas suffi à la première tentative de ses prédécesseurs arabes, en 674. Politiquement, c'est un séisme : avec Byzance, c'est l'Empire romain qui meurt. Deux millénaires d'histoire achevés par un boulet... Militairement, la chute de Constantinople sonne le glas des fortifications médiévales, un demi-millénaire de tradition... Les canons — « derniers arguments du Roi » — vont désormais dominer les champs de bataille, jusqu'à ceux de la Somme, de Verdun... Ils tonnaient même récemment encore, à Beyrouth, Grozny et Tripoli, aux confins de ce qui fut le gigantesque Empire ottoman. Mehmet le Conquérant, mort en 1481, repose aujourd'hui dans une mosquée d'Istanbul. Devant sa tombe est posé, témoin éloquent, un boulet de canon. ■



### Pour en savoir +

- *Constantinople: The Last Great Siege, 1453*, Roger Crowley, Faber and Faber, 2006.
- *Chute et mort de Constantinople (1204-1453)*, Jacques Heers, coll. Tempus, Perrin, 2007.
- *La Chute de Constantinople*, Steven Runciman, coll. Texto, Tallandier, 2007.
- *La Chute de Constantinople*, Edward Gibbon, Petite Bibliothèque Payot, 2011 (extrait de la monumentale *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, du célèbre historien britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle : un classique littéraire).



# Long Range Desert Group : p

Par Eitan Haddock

Cette unité de légende de la Seconde Guerre mondiale, créée par l'aventurier Ralph Alger Bagnold, a réussi un sacré pari : franchir l'infranchissable mer de sable entre Égypte et Libye. Et rendu ainsi de précieux services de renseignement aux forces alliées pour repousser les armées allemande et italienne.

Débraillée, hirsute, hilare... mais redoutable ! Une patrouille du LRDG à forte composante néo-zélandaise pose devant ses « navires », le 13 février 1943. Avant-garde de la 8<sup>e</sup> armée britannique, ils sont les premiers à pénétrer au sud de la Tunisie. En dépit de la ressemblance troublante, le personnage au premier plan assis n'est pas Ralph Bagnold (ci-dessous), fondateur légendaire de l'unité, alors en poste comme général au Caire.

« Les patrouilles du groupe devaient naviguer dans ce désert à la façon des matelots en mer. »



# rates sur un océan de sable

« **T**andis que la bataille se livrait le long de la côte entre la frontière égyptienne et Tobrouk, notre groupe, composé d'une douzaine d'hommes, avait pour objectif les aérodromes de Syrte et de Tamet sur la route de Tripoli, à plus de 1400 km de la base arrière de l'unité... » Ce n'est pas le récit d'un soldat des forces spéciales encadrant les rebelles anti-khadafistes. L'action se déroule en 1941, soixante-dix ans avant que les médias ne braquent à nouveau leurs projecteurs sur le désert libyen. Contexte et enjeu sont alors tout autres : il s'agit de stopper

l'avancée inexorable des forces de Rommel vers l'Égypte, où la 8<sup>e</sup> armée britannique prépare sa contre-offensive. Une unité reçoit pour mission de surveiller le flanc sud de l'Axe : le Long Range Desert Group (LRDG). Un groupe d'hommes exceptionnels, dont chacune des centaines de missions relèverait encore aujourd'hui de l'exploit, parfois de l'impossible... L'aventure de cette unité de légende débute dans les années 1930, quand se côtoient, dans les palaces du Caire et dans le plus parfait romantisme colonial, princes arabes et aventuriers européens. Membres du Desert Survey Group, de la Royal Geographical

Society ou de la Royal Air Force, ils sont fascinés par la *terra incognita* cachée sous les vastes zones blanches qui couvrent encore les cartes du Sahara. Qu'y a-t-il dessous ? C'est pour le savoir que ces hommes explorent et cartographient sans relâche le désert Libyque, zone immense bordée à l'est par la grande vallée des oasis de l'Ouest égyptien, au sud par la frontière du Soudan et à l'ouest par le désert de Libye. En tout 3 millions de kilomètres carrés,

Le général Erwin Rommel (1891-1944) commande de fait les forces de l'Axe en Afrique du Nord de février 1941 à mars 1943. Il inflige de rudes coups à la 8<sup>e</sup> armée britannique, ce qui lui vaut le bâton de maréchal, et pénètre en Égypte jusqu'à el-Alamein, à 100 km d'Alexandrie, où il est finalement vaincu. Après avoir commandé le front normand en juin 1944, il est compromis dans l'attentat contre Hitler et se suicide.

soit cinq fois et demie la France. Mais aussi l'un des climats les plus éprouvants (la température dépasse les 55 °C le jour et descend sous zéro la nuit) et l'un des territoires les plus infranchissables de la planète.

## Un homme providentiel

Parmi ces aventuriers, un leader : Ralph Alger Bagnold. Après trois années de tranchées de 1915 à 1918,

## Des as de l'orientation et des ondes

Grâce au compas solaire (*ci-contre*) conçu par Bagnold, plus efficace que la boussole magnétique, le LRDG navigue aisément en plein désert. Autre point fort du groupe : les transmissions. C'est à l'aide d'un émetteur n° 11 destiné à couvrir 40 km que les opérateurs, spécialement formés, émettent à 800, 1000 voire 1600 km. L'opérateur de chaque patrouille peut identifier, au milieu des parasites et interférences, les signaux les plus ténus. Afin que ceux-ci ne soient pas repérés, la procédure copie une procédure commerciale française : ainsi, un opérateur italien captant le signal à Tripoli peut croire qu'il reçoit un message banal émis d'Alger évoquant « une douzaine de bouteilles de champagne », quand il s'agit en fait d'une douzaine de blindés...







Artistes du camouflage, spécialistes du renseignement, les hommes du LRDG combattent peu et subissent des pertes très légères.

18 juin 1940. Le Britannique a un plan à proposer aux Français : un raid conjoint — et gonflé — sur Mourzouk, important carrefour de la région du Fezzan où siège une garnison italienne, avec fort et avions.

Dans une lettre adressée au capitaine Massu, le lieutenant-colonel d'Ornano, adjoint de Leclerc, raconte : « *Il y a une semaine environ, un certain major anglais du nom de Bagnold était notre hôte. C'est un spécialiste des raids sahariens en automobile. Le "sire" Bagnold est venu me dire qu'il avait l'intention de revenir dire bonjour aux Italiens de la Libye occidentale. Il partirait du Caire avec 25 voitures faire un tour du côté de Mourzouk et, si le morceau n'est pas trop gros, tâcher de s'y amuser un brin... Je lui ai demandé la participation d'un petit élément français, histoire de se faire la main et de prendre une petite leçon de raid motorisé. Il m'a aussitôt répondu que cela allait tout à fait dans ses idées et m'a proposé dix places. Il va sans dire que vous seriez le n° 1 des dix places... Je me suis mis également sur les rangs.* »

L'opération est l'occasion d'une scène des plus fantastiques, le rendez-vous de ravitaillement en fuel — en

plein désert ! — de la colonne du LRDG partie du Caire, à 1400 km, par la caravane de Massu transportant à dos de chameau depuis le Tchad le carburant nécessaire au raid. L'opération, le 11 janvier 1941, se solde par de lourdes pertes et la neutralisation de l'aérodrome côté ennemi, mais aussi par la mort d'Ornano, tué dans l'action. Et les Italiens ont soif de revanche. Le 31 janvier, une colonne du LRDG est accrochée par sa rivale, la *Compagnia Autosahariana di Cufra*, appuyée par des avions à 130 km au sud-ouest de Koufra. Trois membres du LRDG sont pris, dont le major Clayton en charge des patrouilles, un autre tué. Les quatre rescapés, certains blessés, vont marcher 336 km dix jours durant avec 7,5 l d'eau et pas de vivres, avant d'être secourus (hélas trop tard pour deux d'entre eux). Ce revers est cependant vite oublié, car le 7 février, la colonne Leclerc atteint Koufra, à 1600 km de son QG au Tchad, et s'en empare le 1<sup>er</sup> mars. De ce jour, l'oasis sera, selon Kennedy Shaw, « *une base inestimable pour le LRDG. Nous avons contracté une grande dette envers Leclerc et ses hommes.* »

## Les sentinelles du désert

En dépit de succès spectaculaires comme le raid sur Mourzouk ou l'attaque de l'aérodrome de Barce (23 avions détruits ou endommagés) le 14 septembre 1942, le but du LRDG n'est pas de combattre. Agents de renseignement avant tout, les hommes au badge orné d'un scorpion fuient la publicité. Le travail de commando est essentiellement le fait des SAS du lieutenant-colonel David Stirling, qui utilisent cependant les compétences en navigation et la logistique spéciale du LRDG, rebaptisé « compagnie de taxi du désert ». Les hommes du major Bagnold secourent aussi les aviateurs abattus et les prisonniers évadés, ravitaillent les forces spéciales isolées et capturent aussi des ennemis afin de recueillir des informations et d'intercepter du courrier. D'excellents linguistes maîtrisant l'italien, l'allemand et l'arabe (dont Christopher Lee, futur comte Dracula et polyglotte distingué) sont pour cela affectés à chaque patrouille. De 1941 à fin 1942, le LRDG garde dans ses jumelles les activités de

l'Axe, tout au long des innombrables allers-retours et batailles qui jalonnent la côte de la Cyrénaïque à l'Égypte, entre el-Agheila (atteint fin décembre 1941 par Auchinleck, successeur de Wavell) et el-Alamein (atteint fin juillet 1942 par Rommel). Le LRDG va jouer encore un rôle crucial dans la bataille d'el-Alamein (3 novembre 1942), en renseignant le général Montgomery, successeur d'Auchinleck, sur les faiblesses de l'Axe. Si la victoire alliée est alors acquise, les Scorpions réservent encore une vilaine piqûre à Rommel, le Renard du désert.

En janvier 1943, la 8<sup>e</sup> armée est aux portes de Tripoli et prépare déjà l'avance sur Tunis. Mais la route est barrée par la ligne Mareth : 100 km de fortifications défendues par 75000 soldats de l'Axe, 170000 mines et une pléthore de canons antichars et antiaériens sur lesquels les blindés alliés se cassent les chenilles.

La ligne se situe entre la côte à l'est et les reliefs de Matmata à l'ouest, considérés comme infranchissables. Mais le mot ne fait pas partie du vocabulaire du LRDG. Durant plusieurs semaines, ses patrouilles vont

explorer la région à la recherche d'un passage... jusqu'à sa découverte le 12 janvier par le capitaine Wilder, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Fom Tataouine. Baptisée « *Wilder's Gap* », la trouée est complétée par un itinéraire reconnu par le lieutenant Tinker jusqu'au col de Tebaga, démontrant la possibilité d'un débordement de la ligne Mareth. Le LRDG va s'employer à le rendre réalisable, jalonnant les pistes, établissant des dépôts jusqu'au 19 mars. La patrouille Tinker ouvre alors la voie à une division néo-zélandaise. Et trois jours plus tard, le verrou de Mareth saute, livrant la Tunisie tout entière : le 12 mai, l'Axe capitule et livre 230000 prisonniers. Ainsi s'achève l'épopée africaine du LRDG (mais pas sa guerre, voir *encastré ci-contre*), « *l'unité de la grande armée britannique du désert composée des hommes les plus braves, les plus robustes et les plus intelligents* », selon les journaux de Londres. Propagande ? Pas sûr. « *Aucune unité de taille semblable ne nous causa autant de dégâts que le LRDG* », écrit Rommel. Bel hommage du Renard aux Scorpions. ■

**Secondant les forces spéciales, le LRDG devient la « compagnie de taxi du désert ».**

Le **Special Air Service** (SAS) est une unité britannique créée le 1<sup>er</sup> juillet 1941 au Caire et vouée aux opérations de commando derrière les lignes ennemies. Ces troupes spéciales ont participé après 1945 à toutes les guerres de l'Empire britannique, de Malaisie en Irak.

### Pour en savoir +

**Livres • Patrouilles du désert**, W. B. Kennedy Shaw, J'ai lu, 1964 (trad. du livre de 1945).

• **The Kiwi Scorpions**, B. O'Carroll, Token Publishing, 2000.

• **The Other Desert War: British Special Forces in North Africa, 1940-1943**, J. W. Gordon, Greenwood Press, 1987.

• **Long Range Desert Group in Libya, 1940-41**, R. L. Kay, disponible sur [www.nzetc.org](http://www.nzetc.org)

**Web • Le site [www.lrdg.org](http://www.lrdg.org)**

## La guerre du LRDG continue après l'Afrique

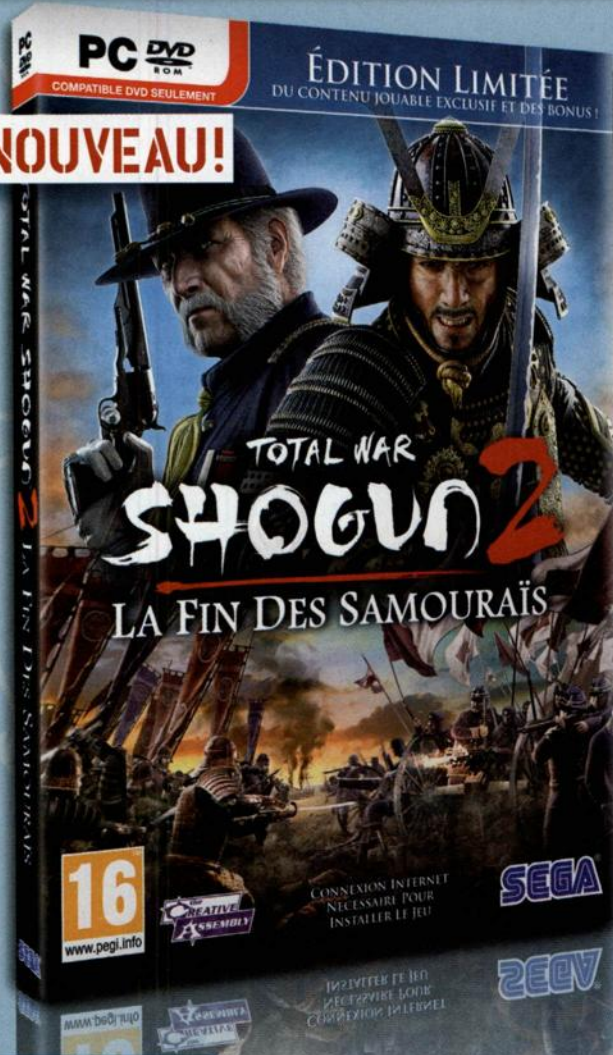
Faute de déserts où opérer, le LRDG est reconverti à l'été 1943 au Liban pour les opérations en montagne. Mal employée dans un rôle d'infanterie qui lui sied mal, l'unité subit de lourdes pertes lors d'opérations menées dans les îles grecques (2 officiers et 39 hommes tués à Levita le 24 octobre 1943, plus que pendant toute la guerre d'Afrique). Décimé, le LRDG est reconstitué et travaille avec plus de succès en menant des missions de renseignement et de sabotage, en liaison avec les guérillas des Balkans. Son transfert en Extrême-Orient refusé, l'unité est dissoute le 1<sup>er</sup> août 1945. Quant à Bagnold, il part du LRDG dès 1941 (lui succèdent Jake Easonsmith, tué fin 1943, puis David Lloyd Owen) pour monter en grade. Il quitte l'armée en 1944 avec le grade de général de brigade et se consacre à la recherche. Il meurt en 1990.



**OFFREZ-VOUS CE JEU DE RÉFÉRENCE SUR LES SAMOURAÏS !**

**RETROUVEZ  
CE JEU  
ET PLEIN D'AUTRES  
PRODUITS SUR :**  
[WWW.LABOUTIQUE  
GUERRESETHISTOIRE.COM](http://WWW.LABOUTIQUEGUERRESETHISTOIRE.COM)

**NOUVEAU!**



**25,90 €**  
SEULEMENT !

## LE CRÉPUSCULE DES SAMOURAÏS, L'AUBE D'UN NOUVEL EMPIRE

Dans un cadre spectaculaire, cette extension du célèbre jeu Total War™ SHOGUN 2 revisite le conflit qui fit rage au XIX<sup>e</sup> siècle entre les forces impériales et le dernier shogunat, soit 400 ans après le jeu original. Ce fut une guerre civile épique qui opposa la culture traditionnelle des samouraïs à la modernité et ses armes à feu dévastatrices.

4 nouvelles batailles historiques. 6 nouveaux clans jouables. De nouvelles puissances étrangères. Une nouvelle carte de campagne : le Japon au XIX<sup>e</sup> siècle. Des lignes de chemin de fer à mettre en place. 39 nouvelles unités terrestres. 10 nouveaux types d'unités navales. Un nouveau type de bataille de siège portuaire. Multijoueur 2.0

**Il n'est PAS nécessaire de posséder le jeu original Total War™ : SHOGUN 2 pour jouer. Connexion Internet nécessaire pour installer le jeu.**

## FRAIS D'ENVOI OFFERTS

**POUR TOUTE COMMANDE SUR INTERNET AVANT LE 15 JUIN !**

### POUR COMMANDER

**Par courrier** Renvoyez le bon de commande avec votre règlement à  
La Boutique GUERRES & HISTOIRE - BP 30306 - 37542 Saint-Cyr-sur-Loire Cedex

**Par téléphone au 03 44 62 52 20**  
(Paiement par CB uniquement)

**Par internet :** [www.laboutiqueguerresethistoire.com](http://www.laboutiqueguerresethistoire.com)

# BON DE COMMANDE

À RETOURNER SOUS PLI AFFRANCHI AVEC VOTRE RÈGLEMENT À  
LA BOUTIQUE GUERRES & HISTOIRE - BP 30306 - 37542 SAINT-CYR-SUR-LOIRE CEDEX

**Oui**, je commande le jeu vidéo PC de SEGA :  
« **TOTAL WAR SHOGUN 2 - La Fin des Samouraïs** »  
au prix de 25,90 € seulement. (+ 5,90 € de frais d'envoi)  
Je règle donc 31,80 € seulement.

Je commande sur [www.laboutiqueguerresethistoire.com](http://www.laboutiqueguerresethistoire.com) et je bénéficie des **frais d'envoi OFFERTS!** (pour toute commande avant le 15/06/2012)

Je règle par :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de MONDADORI France

Carte bancaire N° \_\_\_\_\_

Expire à fin \_\_\_\_/\_\_\_\_/\_\_\_\_

Code crypto \_\_\_\_ les 3 chiffres au dos de votre CB

Date et signature obligatoires

**Commande par téléphone :  
03 44 62 52 20**

Voici mes coordonnées :

Nom \_\_\_\_\_

Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Tél \_\_\_\_\_

Grâce à votre n° de téléphone (portable), nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre commande

Email : \_\_\_\_\_

Je souhaite recevoir des newsletters du magazine et des offres promotionnelles des partenaires de GUERRES & HISTOIRE (groupe Mondadori).

Conformément à la loi informatique et libertés du 06/01/1978, vous disposez d'un droit d'accès aux données personnelles vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres sociétés ou associations. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos nom, prénom, adresse et si possible, votre référence client. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/06/2012. Les produits vous seront adressés dans un délai de 3 semaines après enregistrement de votre règlement.



# Tambours et trompettes,

Par Pascal Guy

**Pour donner les ordres, cadencer la marche, maintenir la cohésion des troupes, les deux instruments ont longtemps régné en maîtres sur les champs de bataille. Et les soldats trompettes et tambours jouissaient d'un prestige certain.**

## ■ Les trompettes dès Jéricho

Les cors de guerre les plus anciens (bronze et argent) ont été retrouvés dans la tombe de Toutankhamon (milieu du XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), mais des bas-reliefs antérieurs montrent déjà l'armée de pharaon accompagnée de sonneurs. Des instruments ont également été retrouvés en Chine et à Babylone (où le Josué de la Bible aurait pu les emprunter pour faire tomber Jéricho vers 1473 av. J.-C.). Ils n'avaient alors qu'un but : effrayer l'ennemi avant l'assaut. Il faut attendre les légions romaines pour que soit documentée la fonction de signalisation sur le champ de bataille. Appelés *aenatores*, les musiciens romains sont intégrés à l'organisation militaire et utilisent des trompettes de cuivre et d'argent héritées des Étrusques. Le tambour de guerre (du persan *tambûr*) est plus ancien encore (6000 av. J.-C.) et vient d'Orient. Ce sont encore les Égyptiens qui l'utilisent en premier au combat.

## ■ Une codification définitive au XVI<sup>e</sup> siècle

Après un grand trou noir documentaire (qui ne signifie pas l'absence d'utilisation), les trompettes réapparaissent dans les chroniques pour sonner la charge victorieuse de Philippe Auguste, à Bouvines, en 1214. Durant la Renaissance, les sonneries sont perfectionnées pour communiquer des ordres clairs, montrant leur efficacité à Marignan en 1515. Les huit sonneries — le boute-selle, à cheval, en parade, au drapeau, la charge, dresser le campement, retraite et en observation — sont fixées en 1614 dans le *Tutta l'arte della Trombetta* de Cesare Bendinelli, chef des trompettes du duc de Bavière. Le tambour, lui, est introduit en Europe par les Sarrasins qui l'emploient à la place des trompettes pour cadencer la marche des troupes. Ce sont les Suisses qui l'adoptent en premier dans l'infanterie et en passent l'usage aux armées qu'ils servent. Intégré en France au XIV<sup>e</sup> siècle, l'usage du tambour comme outil de communication est établi (comme celui de la trompette) sous François I<sup>er</sup>. La première méthode est publiée en 1589. Sous Louis XIV, l'ordonnance de Saint-Germain-en-Laye règle en 1670 — âge d'or de la musique militaire — les batteries de tambours employées pour la marche.

**Les régiments vivent au rythme des roulements, du champ de bataille au bivouac et à la caserne.**





# Les voix de la guerre

## ■ Sabre au clair, ordre au clairon

Le trompette a dans la cavalerie les mêmes fonctions que le tambour d'infanterie. Suivant un officier supérieur de service, il interprète les ordres en signaux. Placés traditionnellement au centre du régiment, les trompettes portent un uniforme inversé pour être visibles à tout moment. Sur le champ de bataille, ils rythment les mouvements, les formations, la cadence du pas des chevaux et ordonnent charge ou retraite. Dans la confusion des mêlées de cavalerie, leur rôle est primordial pour maintenir la cohésion. À la caserne, les sonneries marquent la vie quotidienne du cavalier. Et, comme le tambour, le trompette bénéficie du prestige lié à sa fonction particulière.



## ■ La Grande Armée des musiciens

Sous l'Empire, on compte huit tambours et trompettes en moyenne par bataillon ou escadron de cavalerie (32 par régiment). En 1811, chaque régiment compte 38 tambours pour l'infanterie et autant de trompettes pour la cavalerie. Sans compter les bataillons de dépôt, cela fait pour toute l'armée française (300 régiments) près de 10 000 tambours et trompettes, l'équivalent de trois régiments complets ! La garde impériale, avec son corps de musiciens prestigieux, contribue, lors de belles parades, à populariser la musique militaire. Et c'est sous Napoléon que se forment des régiments d'infanterie légère qui, pour plus de mobilité, utilisent le cornet de chasse en place du tambour. Cornet remplacé par le fameux clairon par l'ordonnance royale de 1822.

Cette trompette à boule a été utilisée par la cavalerie française au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. En cuivre gravé, elle a été produite à Nuremberg par le luthier Ehe Friedrich (1669-1743). Ce tambour du corps royal de la Marine à l'époque de Louis XVI comporte une caisse en laiton, cerclée de bois et de corde. La membrane, dotée d'un timbre, est en peau de chèvre.

## ■ La radio sonne le glas de la trompette

Il n'existe pas avant Napoléon III de véritable école de musique militaire.

Si des ouvrages sont publiés, l'enseignement est surtout oral, dispensé par les tambours-majors et trompettes-majors, patrons de la musique régimentaire.

Il existe cependant au dépôt de jeunes tambours et trompettes (14 à 16 ans) qui s'exercent avant d'être en âge de rejoindre le champ de bataille. Sous le Second Empire, chaque régiment est doté d'excellents instrumentistes qui reprennent la formation musicale à leur compte. Après la défaite de Sedan en 1870, la tradition décline ainsi que le nombre des tambours. Si clairons et tambours connaissent un sursaut avant la guerre de 1914, le fracas des canons, l'ordre dispersé et les avancées technologiques (téléphone, radio) sonnent le glas des trompettes sur le champ de bataille. Tambours et trompettes ne subsisteront alors plus que pour la parade.

## ■ Le ballet des fantassins se règle à la baguette

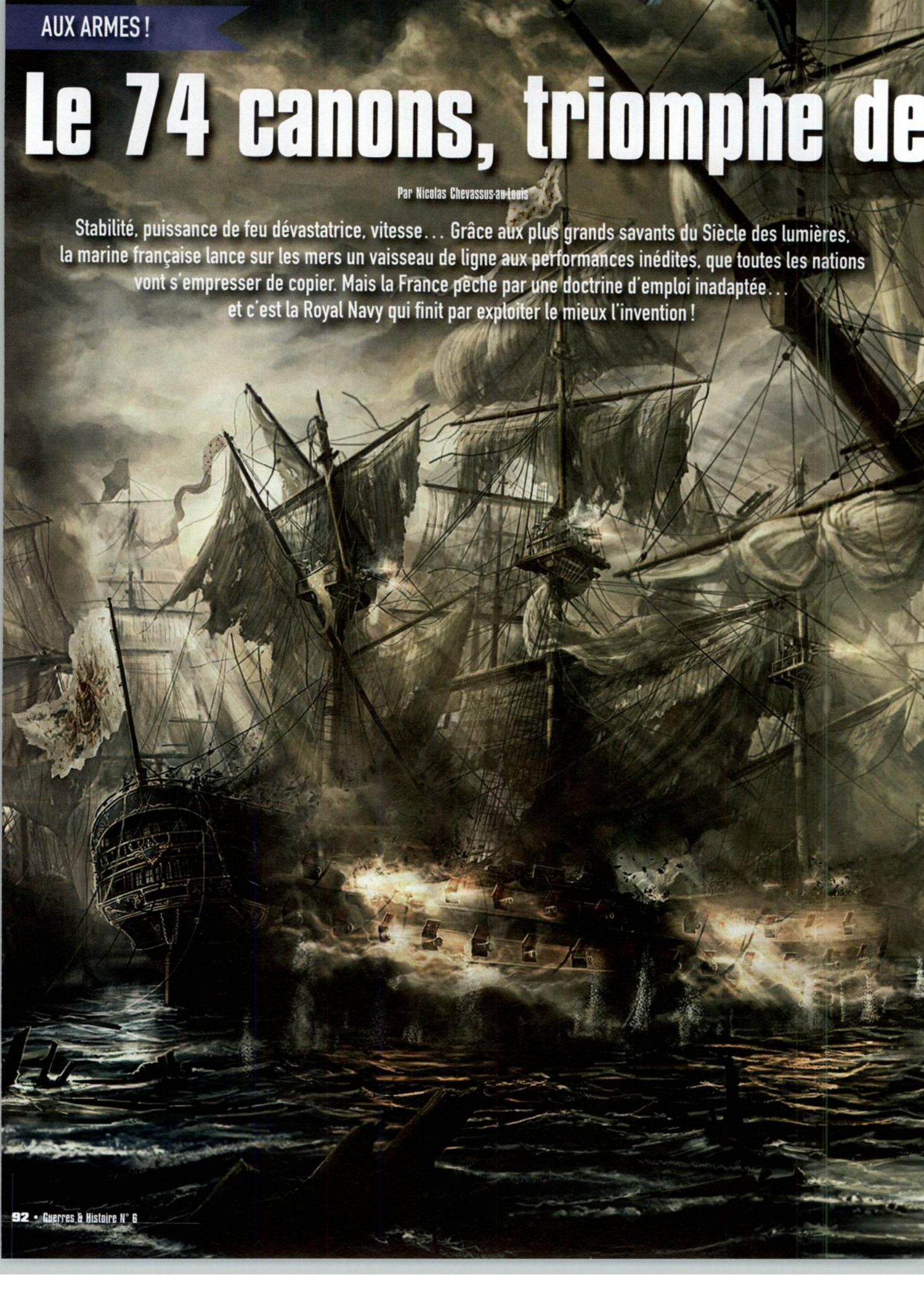
Du XVII<sup>e</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le tambour a pour mission première d'illustrer et encadrer les mouvements géométriques complexes exigés des troupes. Rôle essentiel, car le fantassin s'appuie sur le son de ses tambours pour marcher et manœuvrer en cadence et en ordre serré, ce qui assure la cohésion tactique. Véritable cœur du régiment, les deux tambours de chaque compagnie interprètent les ordres des officiers en signaux sonores convenus de la troupe. Les régiments vivent au rythme des roulements, du champ de bataille au bivouac, tout comme à la caserne, car le tambour scande aussi les étapes de la vie quotidienne : réveil, rassemblement, heure de la soupe, coucher...



# Le 74 canons, triomphe de

Par Nicolas Chevassus-au-Louis

Stabilité, puissance de feu dévastatrice, vitesse... Grâce aux plus grands savants du Siècle des lumières, la marine française lance sur les mers un vaisseau de ligne aux performances inédites, que toutes les nations vont s'empresse de copier. Mais la France pêche par une doctrine d'emploi inadaptée... et c'est la Royal Navy qui finit par exploiter le mieux l'invention !





# la science



**Le succès du 74 à la française est fulgurant : il représente plus de la moitié des navires construits sous la Révolution et l'Empire.**

Habitée à vaincre sans péril, la Royal Navy est surprise à la fin des années 1740 : les nouveaux vaisseaux de 74 canons français, bien armés, rapides et manœuvrants, tiennent tête à des vaisseaux de plus de 100 canons !



L'abréviation **HMS** (*His ou Her Majesty's Ship*: le navire de Sa Majesté) est accolée traditionnellement devant le nom des navires de la Royal Navy.

Le **rang** classe le navire de guerre en fonction de l'armement. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les navires français de plus de 80 canons intègrent le premier rang, les 74 le 2<sup>e</sup>, les 64 le 3<sup>e</sup> (les rangs suivants n'entrent pas dans la ligne). Dans la Royal Navy, les 74 appartiennent au 3<sup>e</sup> rang (*3<sup>rd</sup> rate*), qui va de 64 à 80 canons.

**François Coulomb** (1691-1751), deuxième du nom, est l'un des principaux représentants de la dynastie de constructeurs toulonnais fondée en 1622 par Laurent Coulomb. La famille, anoblée en 1779, perd son chantier à la Révolution.

**Jacques-Noël Sané** (1740-1831) est considéré comme le plus brillant ingénieur naval de son temps. Son vaisseau *Annibal* construit en 1774 étant devenu la référence, Sané dessine la quasi-totalité des navires français (dont les 74 de classe *Téméraire*), de la fin du règne de Louis XVI jusqu'à la Restauration.

Plus que le calcul, la Navy privilégie l'expérience. La caronade en est l'exemple : ce canon léger n'a qu'une faible portée mais tire un boulet lourd dévastateur, multipliant à peu de frais la puissance de feu des 74.



« **U**ne honte pour les Anglais qui font toujours grand cas de leur marine. » C'est en ces termes que le capitaine Augustus

Keppel, futur premier lord de l'Amirauté, commente en 1747 son inspection de l'*Invincible*, vaisseau de ligne français de 74 canons lancé à Toulon trois ans plus tôt. À la tête d'une flottille d'escorte au large de la Galice, l'*Invincible* s'est sacrifié le 14 mai 1747, livrant huit heures de combat à des assaillants bien supérieurs. Les Anglais ont remorqué l'*Invincible*, démâté, pour l'examiner. Séduits par ses qualités, ils ne tardent pas à le réparer. Devenu **HMS** *Invincible*, son plan est aussitôt copié. En quelques années, ce vaisseau de 74 canons français va devenir un modèle pour toutes les marines européennes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un phénomène de standardisation unique dans l'histoire navale.

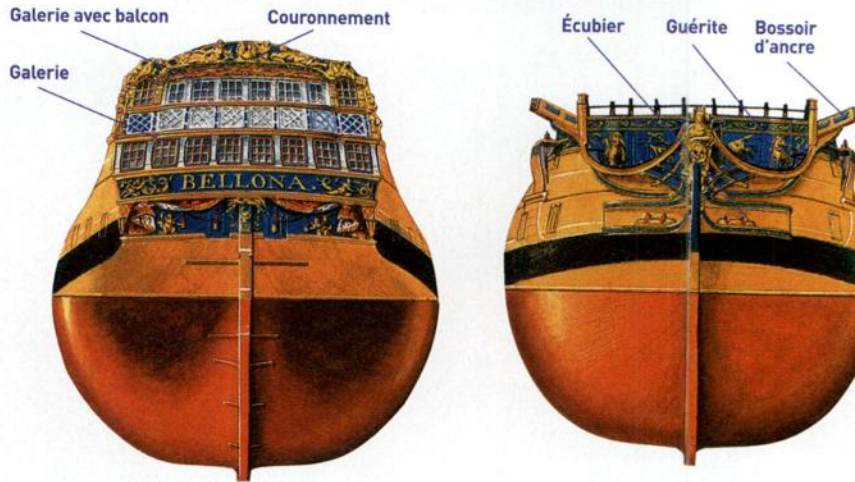
Cette aventure technologico-guerrière a pour toile de fond l'affrontement quasi permanent que se livrent France et Angleterre tout au long du Siècle des lumières. Commencé en 1688 sous le Roi-Soleil avec la guerre de la Ligue d'Augsbourg, il ne prend fin qu'en 1815 dans la morne plaine de Waterloo. Or, cette « seconde » guerre de Cent Ans (en fait, pas loin de 130) est aussi une première bataille de l'Atlantique, où se joue le sort des empires coloniaux européens.

Louis XIV est le premier souverain à saisir que la puissance de son royaume se jouera à l'avenir aussi sur les mers. En 1669, il crée le poste de secrétaire d'État à la Marine et le confie à Jean-Baptiste Colbert. Ce dernier entreprend de doter la France d'une marine capable de rivaliser avec celles de l'Angleterre, de l'Espagne et des Provinces-Unies, dans un contexte de bouleversements de l'art de la guerre sur mer. Fini

le temps des galions à usage mixte, à la fois civil et militaire. Le navire de guerre se distingue désormais du navire marchand. Les progrès des cadences de tir de l'artillerie de marine permettent de tenir l'ennemi à distance. Les abordages se raréfient pour

## LA MACHINE LA PLUS COMPLEXE DE SON

Le 74 britannique **HMS *Bellona*** est lancé le 19 février 1760 au chantier de Chatham après 21 mois de construction. Conçu par sir Thomas Slade, futur père du *Victory* de Nelson, ce n'est pas une copie du 74 français, mais une réappropriation, bien adaptée aux besoins de la Navy.



À la poupe (à gauche), le tableau offre une somptueuse double galerie avec balcon. Mais cette ouverture vitrée est un point faible, par lequel les boulets enfilent tout le navire (d'où l'avantage à couper le sillage adverse). La figure de Bellone, déesse romaine de la Guerre, orne la proue (à droite)... et protège les latrines des matelots.

Le **HMS *Bellona*** entame dès août 1760 sa longue carrière en capturant, après 14 heures de combat, un 74 français, le *Courageux*. Le navire participe ensuite à la guerre d'Amérique, où il aide au ravitaillement de Gibraltar assiégé, puis aux guerres de la Révolution. Le *Bellona* est présent avec Nelson à Copenhague (1801), mais s'échoue sans prendre part au combat. En 1806, il contribue à la destruction d'un autre 74, l'*Impétueux*. Enfin, il est démoli en 1814, après plus de cinquante ans de mer. Cette longévité exceptionnelle s'explique : le vaisseau est une référence maintes fois copiée.

laisser place à l'affrontement d'escadres rangées en ligne. L'apparition, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle de ce qu'on appelle donc « navires de ligne », annonce le futur 74 canons. L'essentiel, dans cette nouvelle configuration de combat, est en effet que la cohésion de la ligne soit préservée. Or, la moindre brèche offrant une faiblesse que l'ennemi peut exploiter, tous les bâtiments d'une escadre (classés par **rang** en fonction du nombre de canons) doivent donc afficher des performances sous voile similaires. Tout le reste en découle : la longueur, puisque le maniement correct du canon nécessite un écartement d'environ 2,1 m entre chaque sabord ; la largeur, qui se déduit de la longueur ; la mâture conditionnée par la largeur ;

Performant, il est costaud et efficace pour un équipage modeste qui sied à une Navy toujours à court d'hommes. En 1761, il n'embarque guère plus de 564 hommes — 8 officiers, 32 *midships* (élèves officiers) et maîtres, 348 matelots, 50 spécialistes, 32 serviteurs et 94 fusiliers marins — au lieu des 650 prévus, ou des 700 à 750 hommes requis sur un 74 français (bien que la Royale ait, elle aussi, des soucis). Avec suffisamment de vivres et d'eau pour six mois, ravitaillé en vivres frais par un système logistique sophistiqué, sa coque protégée de cuivre, le 74 de la Navy est l'arme absolue en matière de blocus.

et *in fine* la vitesse du navire. Plus son artillerie est importante, plus le navire est gros et lourd, moins il manœuvre aisément... Tout l'art de l'architecture navale va donc être de trouver le meilleur compromis entre puissance de feu, performances et dimensions. Ce à quoi parvient exactement l'*Invincible*.

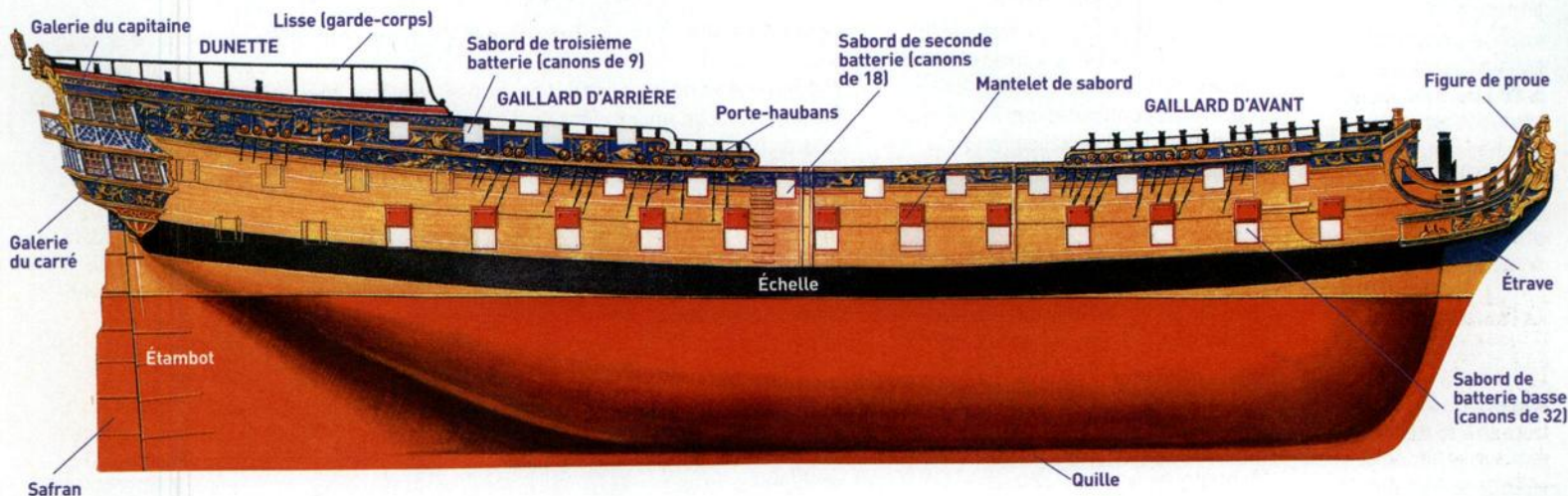
### Surdimensionné volontairement

Sur le papier, ces vaisseaux semblent incapables de tenir tête aux navires anglais de 100 canons. Pourtant, ils y parviennent. Car il ne suffit pas d'avoir des armes. Encore faut-il pouvoir les utiliser. Or, la stabilité du navire exige que les plus gros calibres, les 36 livres (masse du boulet, soit 17,6 kg), soient



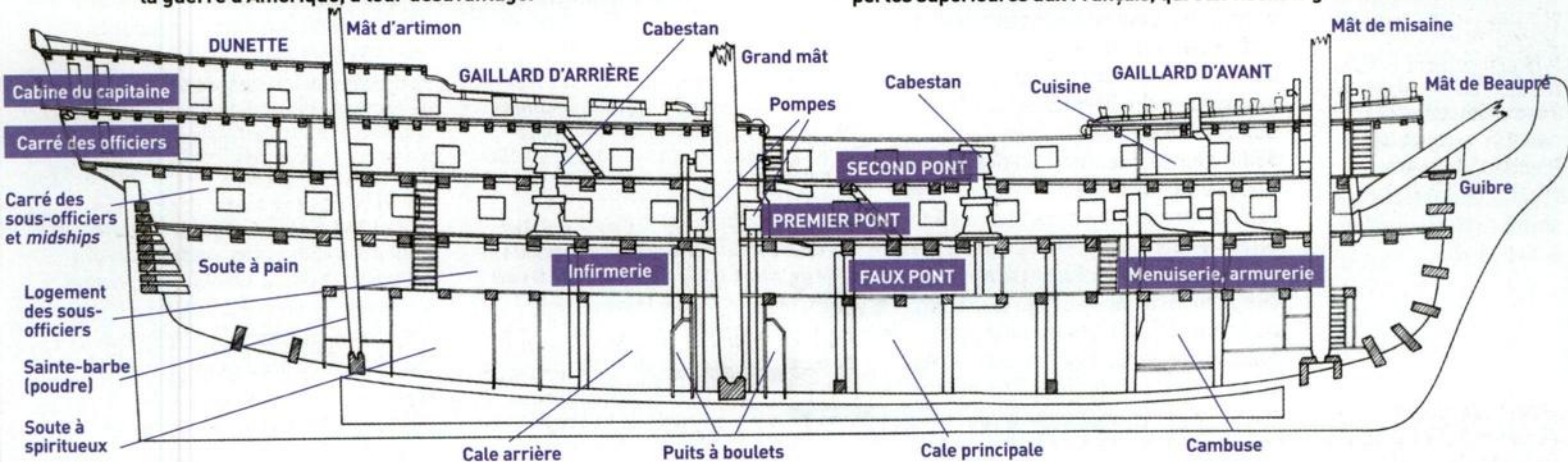
Avec 51 m de long et 14,3 m en son point le plus large (le maître bau, placé au premier tiers), le bateau est 3 à 4 m plus court qu'un 74 français. C'est un choix : la Navy a constaté en effet que les coques allongées, plus performantes en principe, sont insuffisamment soudées par les deux ponts et se déforment à la longue.

Chaque flanc est percé de 28 sabords répartis sur deux ponts. La batterie basse accueille donc en tout 28 canons de 32 livres, plus maniables et moins chers que les 36 français pour une puissance à peine inférieure. La seconde batterie reçoit 28 canons de 18, les gaillards 18 canons de 9, remplacés par des caronades après 1793.



Selon l'usage expérimenté dès 1760, la coque du *Bellona* est doublée de plaques de cuivre en 1780. Ces dernières protègent le bois de l'action destructrice et salissante des vers marins et des algues : le navire glisse plus vite, plus longtemps. Les Français n'adoptent la pratique qu'après la guerre d'Amérique, à leur désavantage.

Le *Bellona* nécessite 2400 chênes centenaires (28 ha de forêt) et 30 t de clous. Membrures et planches sur deux faces forment un mur épais de 75 cm. Les boulets y ricochent parfois mais l'impact détache des éclats de bois meurtriers : aussi les Britanniques préfèrent-ils tirer dans la coque, causant des pertes supérieures aux Français, qui eux visent le gréement.



disposés sur la batterie basse. Dans la Navy des années 1740, seuls les navires à trois ponts possèdent une telle artillerie. Mais la dernière batterie est alors tellement basse qu'elle devient inutilisable par gros temps : l'eau risquerait de s'engouffrer par les sabords. Les nouveaux 74 canons français, eux, bénéficient d'emblée d'une taille généreuse. L'*Invincible* (lui-même dérivé du *Terrible* de 1739, véritable prototype du standard conçu par l'ingénieur François Coulomb) mesure 52,2 m de long, contre 53 m au HMS *Victory* de 100 canons lancé en 1737 (il ne s'agit pas du *Victory* de Nelson mais d'un prédécesseur, naufragé en 1744). Ces belles dimensions permettent de loger l'artillerie principale (28 canons de 36) à 1,7 m au-dessus de la ligne de flottaison,

pour faire feu par mer formée et en restant stable. Enfin, la deuxième batterie est équipée de 30 canons de 18 livres, alors que les équivalents britanniques se contentent de 26 canons de 12. Le résultat ? La bordée de l'*Invincible* est 75 % plus lourde que celle d'un 74 anglais contemporain ! Le succès du 74 « à la française » est fulgurant : il représente plus de la moitié des vaisseaux construits sous la Révolution et l'Empire. En 1793, la Royal Navy aligne 114 bateaux de 3<sup>e</sup> rang (3<sup>e</sup> rate), en majorité des 74, contre seulement 24 navires plus gros ; en 1814, la proportion est de 183 contre 21. À Trafalgar, les purs 74 représentent les deux tiers des flottes en présence ! Comment les arsenaux français ont-ils réussi ce coup de maître ? En partie

## 74 canons et beaucoup de coûts

En 1780, il faut compter en France un million de livres (soit 300 kg d'or, une livre valant 0,3 g d'or fin) pour affréter un 74 canons prêt au combat. Les deux tiers de cette somme sont affectés à la construction, qui dure de six à dix-huit mois, dont 280 000 livres pour la coque et 142 000 pour l'artillerie. Les salaires des 750 hommes d'équipage, s'étalant de 15 livres par mois pour un matelot à 70 pour les officiers marins les plus importants, sont estimés à 94 000 livres pour une campagne de six mois. Des quantités phénoménales de vivres doivent aussi être embarquées : 2 tonnes d'eau douce (3 litres par personne et par jour), une de vin, 52 tonnes de biscuits, 25 de farine, des salaisons, des légumes secs, du poisson séché, sans oublier le bétail vivant. Au total : 81 000 livres de vivres.

L'entretien du navire nécessitera ensuite trois radoubs (réparations de la coque) longs de six mois au cours de sa vie : une vingtaine d'années pour les navires construits à Toulon, une dizaine seulement pour ceux des chantiers de l'Atlantique qui utilisent un bois de moindre qualité. Un radoub important coûtant 40 % du prix de la construction, se posera à chaque fois la question du maintien en service du navire.



## Le dernier 74 a coulé... en 1949!

La Royal Navy a toujours eu soin d'intégrer les navires pris à l'ennemi, pour un triple gain : économique, technique et politique, les prises étant exhibées comme trophées. C'est pourquoi les navires conservaient leurs noms français, accolés au traditionnel HMS. Seule exception : *Le Peuple souverain*, un 74 pris à Aboukir en 1798 et dont le nom révolutionnaire heurte sa Majesté, est rebaptisé HMS *Guerrier*. Autre exception : le *Duguay-Trouin*, lancé en 1796 à Rochefort puis capturé à Trafalgar en 1805, est rebaptisé *Implacable* et sert dans la Navy jusqu'en 1855, puis entre en cale sèche. Son entretien étant trop coûteux, les Britanniques proposent en 1949 de le rendre aux Français... qui déclinent! Il est donc sabordé devant l'île de Wight. De ce dernier 74 ne subsistent qu'un cabestan, au musée de Rochefort, ainsi que la figure de proue et le tableau arrière, au Musée maritime de Greenwich.

grâce à la science. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la construction navale reste un art des plus empiriques. Avec parfois de sacrés ratés, comme le vaisseau suédois *Vasa* qui chavire dès sa sortie inaugurale, en 1628. On ne sait alors pas prédire le tirant d'eau d'un navire... Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, le « pifomètre » des maîtres charpentiers laisse progressivement place au rationalisme des ingénieurs constructeurs. Les plus grands savants de l'époque se préoccupent de construction navale. Le mathématicien Leonhard Euler est aujourd'hui connu pour une formule d'analyse qui porte son nom. Mais on sait moins qu'il est aussi l'auteur d'un traité publié en 1749 décrivant les principes de construction d'un navire stable.

### Standardiser pour économiser

C'est en France que la conception scientifique des navires est poussée au bout : grâce aux calculs d'hydrostatique, les ingénieurs y trouvent le moyen de positionner la redoutable première batterie des 74 canons très haut, sans compromettre la stabilité. Dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, les ingénieurs apprendront à calculer séparément le centre de gravité de la carène et celui du bâtiment armé (qui doit se situer au niveau de la ligne de flottaison). Mais aussi le métacentre, qui exprime la stabilité du bâtiment. Ou encore le « point vélique », par lequel doit passer l'impulsion du vent sur la voilure. En revanche, l'hydrodynamique reste balbutiante, car on ignore le rôle de la

force de frottement de l'eau. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les ingénieurs anglais couvriront les coques de cuivre pour les protéger des dégradations des algues et des mollusques... et seront surpris de constater une amélioration de la vitesse, du fait de la meilleure pénétration dans l'eau de cette coque à surface lisse. La complexité de la construction d'un 74 canons ne se mesure pas qu'aux heures passées par ses concepteurs devant leur planche à dessin.

« *La marine était, de loin, la plus importante et la plus complexe des administrations de l'État, et aussi la plus vaste organisation industrielle de son temps, qui faisait face à des problèmes de gestion et de contrôle alors inconnus même des grandes manufactures* », explique l'historien Nicholas Rodger de l'université d'Oxford. On mesure le défi quand on sait qu'une coque représente une forêt de 2400 à 3000 chênes et que l'équipage comprend 550 à 750 hommes qu'il faut recruter, entraîner, armer, payer... Cette logistique monumentale exige des prodiges d'organisation mais aussi des montages d'or. « *Proportionnellement, hors Seconde Guerre mondiale, les États n'ont jamais autant investi dans leurs flottes de guerre qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* », relève Martine Acerra, de l'université de Nantes. Risquons une uchronie : s'il n'avait pas vidé les

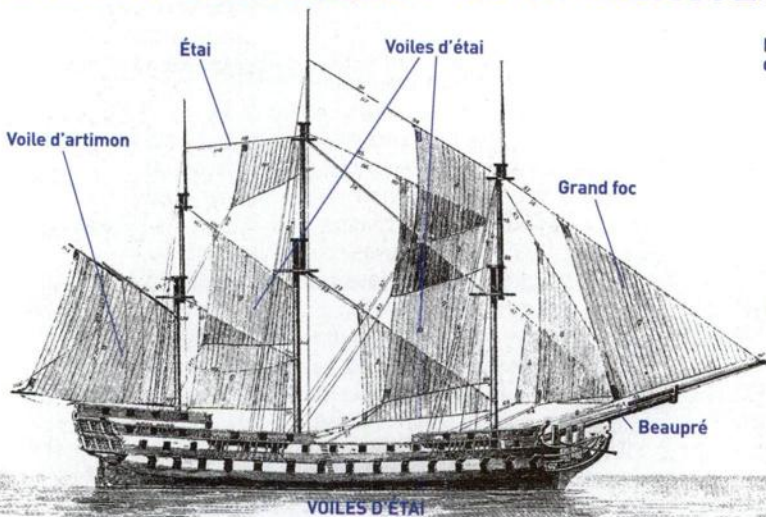
caisses de l'État en dépensant un milliard de livres (dont 400 millions de dettes) pour bâtir, armer et entretenir la flotte qui affronta la Royal Navy pendant la guerre de l'Indépendance américaine, Louis XVI aurait-il connu le sort que l'on sait? C'est pour tenter de limiter ces coûts faramineux qu'apparaissent les premières ébauches de standardisation de la fabrication. On ne se contente plus de classer les navires par rangs. On cherche à ce que tous les navires

## La France invente la notion de classe : les navires d'un rang doivent être de même modèle.

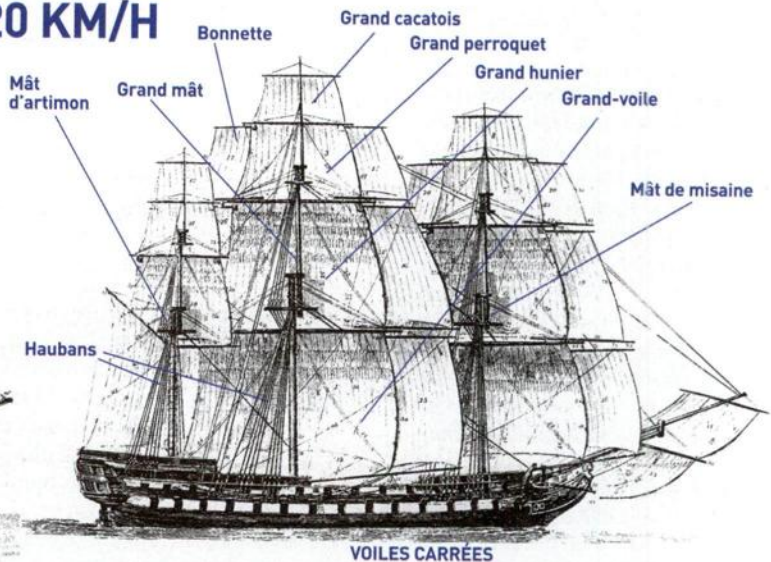
d'un rang soient de même modèle. La France va le plus loin en inventant à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle la notion de classe, vouée à un bel avenir : le *Téméraire* conçu par le fameux ingénieur Jacques-Noël Sané est repro-

duit à 107 exemplaires entre 1782 et 1813! La marine révolutionnaire n'aligne ainsi que trois catégories de vaisseaux : outre le fameux 74, qui forme l'essentiel de ses forces, des 80 canons et quelques trois ponts de 118 canons pour navire amiral, tous bâtis selon des plans types et capables de suivre la même allure. On s'efforce aussi de standardiser certaines pièces, notamment les vergues, de manière à ce qu'elles puissent servir sur tous les navires. « *Dans des arsenaux qui ignorent encore la machine et où la totalité du travail se fait à la main, cette standardisation reste rudimentaire. Même deux navires construits selon le même*

## 2500 M<sup>2</sup> DE VOILES POUR FILER À 20 KM/H



Un 74 typique d'époque napoléonienne capte le vent grâce à 36 voiles (changes non compris) grées à l'aide de 80 t de cordages sur trois mâts principaux nécessitant 30 fûts de pin et culminant à 60 m. Les voiles carrées (à droite), tendues sur des vergues horizontales, donnent le meilleur par vent arrière.



Les voiles d'étai (à gauche) et les focs, tendus dans l'axe d'avancement, aident à manœuvrer et remonter au vent. Stabilisé par 240 t à 300 t de lest et 200 t d'armement et boulets, un 74 de 2500 t peut dépasser 11 nœuds (20 km/h) par bon vent, même si sa vitesse typique est plutôt de la moitié.





Typique du combat en ligne, la bataille remportée par l'amiral français de Grasse sur son adversaire britannique Graves à la Chesapeake offre la victoire finale aux insurgés américains. Les deux tiers des 43 navires qui combattent ce 5 septembre 1781 sont des 74.

plan sont différents », nuance Martine Acerra. Mais un mouvement est entamé, auquel la révolution industrielle du siècle suivant donnera une nouvelle impulsion. Si toutes les marines d'Europe adoptent les mêmes types de navire, qu'est ce qui permet de l'emporter lors des combats ? Pendant longtemps, les historiens, et pas seulement français, ont soutenu que les navires sortis des arsenaux royaux de Toulon, Rochefort et Brest étaient les meilleurs d'Europe, du fait de l'avance scientifique française qui permettait une meilleure conception. Cette idée a aujourd'hui moins d'adeptes. « Il est difficile d'apprécier la qualité d'un navire en général, observe Martine Acerra, car tout dépend des missions qu'il effectuera. Les Français ont privilégié des navires plus longs, plus rapides mais moins robustes, destinés à naviguer sur des mers chaudes, tandis que les Anglais, qui avaient l'habitude des mers du Nord, ont fait le choix inverse. » Une analyse que partage Nicholas Rodger. « La seule mesure pertinente de la qualité d'un navire est son adéquation aux missions qu'on lui donne. La définition stratégique des fonctions du navire prime sur l'habileté technique de ses constructeurs. » Et en matière stratégique, les Anglais ont très vite fait leur choix. Leur priorité a été de défendre leur île et de maîtriser les mers européennes, au besoin en bloquant la flotte française

dans ses rares ports de l'Atlantique. Si toutes les marines s'inspirent du fameux 74 canons inauguré avec l'*Invincible*, chaque nation apporte ses variations autour du thème imposé. Ainsi, les Britanniques bâtissent des navires costauds, capables de tenir la mer par tous les temps et d'y mener de longues campagnes. À l'inverse, les amiraux français ont privilégié la vitesse, voire l'élégance, de leurs 74 canons sans réellement penser une doctrine d'emploi de tels navires. « Concevoir un beau navire, appuyé sur les meilleures mathématiques, était une question de prestige national. La marine de guerre française a été victime de l'ambition de ses ingénieurs », observe l'historien David Plouviez de l'université de Nantes. Résultat sans appel : sur l'ensemble du XVIII<sup>e</sup> siècle, 55 % des navires de ligne français ont été coulés ou capturés par l'adversaire, contre 45 % pour la Royal Navy.

### Les Français théorisent quand les Anglais innovent

L'insuffisance des conceptions stratégiques sous-tendant la fabrication des 74 canons ne suffit pas à expliquer ce fiasco. À bord des navires, l'orgueil scientifique a fait les mêmes ravages que dans les cabinets des ingénieurs. L'officier anglais est souvent un homme sorti du rang, qui reste très lié à son équipage qu'il a choisi lui-même. Sa formation, il l'a menée

presque entièrement sur mer, et dès le plus jeune âge. Le célèbre capitaine Cook était ainsi un fils de paysan qui a commencé comme mousse à bord d'une gabarre. À l'inverse, l'officier français est souvent un gentilhomme savant, plus préoccupé de trigonométrie que de manœuvres nautiques, plein de morgue envers son équipage. Typiques de cette propension française à théoriser, sont la création d'une Académie de marine (1752), qui tient ses séances hebdomadaires à Brest, puis d'une École royale de marine (1770) pour la formation des officiers. Pendant que les Français théorisent, les Anglais innovent. Ce sont eux qui inventent le doublage en cuivre des coques. Ce sont eux qui mettent au point la platine à silex des canons, qui rend la mise à feu plus sûre et plus rapide. Ce sont encore eux qui inventent la caronade : un canon à très courte portée, à la précision sommaire, mais à l'impact ravageur auquel ne résistent pas les fines coques des navires français. « C'est la technologie anglaise plus que la science française qui a fait la différence », conclut Nicholas Rodger. Jusqu'à une certaine bataille de Trafalgar, où 27 navires anglais enfoncent la belle ligne des 33 vaisseaux franco-espagnols. Consolation française : les deux tiers des navires engagés, toutes flottes confondues, étaient de ces 74 canons dont l'*Invincible* avait été le premier modèle. ■

### Pour en savoir +

- *L'Essor des marines de guerre européennes 1680-1790*, Martine Acerra, André Zysberg, SEDES, 1997.
- *Le Vaisseau de 74 canons*, Jean Boudriot, Ancre, 1974.
- *The Royal Navy First Invincible, 1744-1758*, Brian Lavery, *Invincible Conservation*, 1988.
- *The 74-gun ship Bellona*, Brian Lavery, Conway, 1985.
- *The Command of the Ocean. A Naval History of Britain 1649-1815*, Nicholas Rodger, Penguin, 2004.
- *The Wooden World. An Anatomy of the Georgian Navy*, N. Rodger, Fontana Press, 1986.
- *La Marine française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Michel Vergé-Franceschi, SEDES, 1996.
- *À bord d'un vaisseau de guerre*, Stephen Biesty, Richard Platt, Gallimard, 1993.



# LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE

LES RACINES DU MONDE

> La naissance de la méthode scientifique



# Le génie de la Renaissance

Quand l'Europe se réinvente

> Magellan, Colomb, Gama pionniers de la mondialisation



Les châteaux de la Loire  
Fleurons de l'architecture renaissance

**En vente actuellement**



# À bas l'uniformologie de Papa !

Par Laurent Henninger

**La connaissance purement descriptive des uniformes est en soi stérile.**

**À moins de la mettre en relation avec l'histoire sociale ou des représentations, la sociologie ou encore l'ethnologie.**

**Couleurs et plumes ont alors beaucoup à raconter !**

**P**endant très longtemps, une bonne partie de cette discipline que nous appelons l'histoire militaire consistait en réalité en l'amoncellement de connaissances détaillées sur les uniformes, les accessoires et les décorations des soldats de tous les pays et de (presque) tous les temps. Et les adeptes de cette pratique d'être incollables sur les couleurs des parements de tunique des différents régiments de grenadiers de la garde prussienne entre 1830 et 1890, ou sur les modèles de guêtres

des différents régiments de l'armée d'Afrique sous le Second Empire. En bref, une pratique « collectionniste » de pure accumulation de connaissances finalement à peu près inutiles, sauf peut-être pour l'accessoiriste de théâtre ou le peintre de batailles. Sans même parler du fait que cela relevait quasiment de pathologies décrites en son temps par le bon docteur Sigmund Freud : fétichisme et régression à un stade du développement de l'individu que j'éviterai de préciser ici, par charité chrétienne... Mais, surtout, le défaut majeur de cette activité était son caractère purement descriptif ne débouchant sur rien d'autre que le vain plaisir de l'autocontemplation.

Or, tout comme l'histoire militaire elle-même, l'uniformologie peut gagner à se transformer de fond en comble. De *descriptive*, elle peut devenir *analytique* ; elle devient alors une branche passionnante de l'histoire des armées et des guerres. Pour cela, il faut qu'elle s'ouvre à toutes les problématiques de l'histoire sociale, de l'histoire culturelle et de celle des représentations ou des mentalités, mais aussi à l'anthropologie, à l'ethnologie et à la sociologie. Pourquoi une pièce d'uniforme est-elle d'une couleur plutôt que d'une autre ? Chaque détail a une signification et constitue un message, en direction des autres soldats, ou en direction des civils, et, à ce titre, le port de toutes ses marques constitue un véritable « CV » affiché sur soi. En quoi des uniformes peuvent-ils donc nous dire quelque chose sur le regard que les militaires portent sur eux-mêmes ? Ou sur l'image qu'ils veulent montrer ? Mais aussi en quoi ces tenues sont-elles le reflet d'une société ?

Sur la question pratiquement infinie des couleurs, l'uniformologie peut grandement s'enrichir grâce à l'apport des travaux de l'historien Michel Pastoureau sur leur signification à travers les époques et les civilisations.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ne serait-ce que ses deux magnifiques livres sur l'histoire de la couleur bleue et sur celle de la noire. Dans un autre registre, les écrits de l'ethnologue Marie-Berthe Servier sur la garde républicaine nous permettent de décrypter les tenues de cette formation de prestige dans le cadre des « codes liturgiques » de la République française.

Et puis, bien sûr, il convient de se poser des questions permettant « d'historiciser » l'objet étudié. À quel moment historique telle ou telle particularité d'un uniforme est-elle apparue, et pourquoi ? Et, pour commencer, est-on bien certain que les uniformes avaient d'abord vocation à se reconnaître sur un champ de bataille ? Ou bien d'autres considérations ont-elles primé dans cette... uniformisation des tenues à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi les tenues des hussards des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles étaient-elles aussi clairement inspirées par une esthétique est-européenne (toque de fourrure, pantalon collant, bottes souples, broderies, sabre courbe, etc.) ? Parce que ce type de troupes provenait à l'origine d'Europe orientale et qu'on croyait facilement à l'époque que l'adoption d'une tenue particulière entraînait quasi automatiquement l'assimilation d'une culture tactique. Pourquoi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voit-on apparaître des coiffures de cavalerie métalliques à cimier, rappelant lointainement les casques de l'Antiquité ? Parce qu'une mode « à l'antique », tant intellectuelle qu'esthétique, déferle alors sur l'Europe. Pourquoi, dans nombre de pays occidentaux, les uniformes des unités d'infanterie légère étaient-ils d'une couleur plus neutre (verts ou bleus) que ceux de la ligne ? Parce que, à la différence de l'infanterie de ligne, ces unités devaient agir de façon dispersée et partiellement furtive, ce qui entraîna l'adoption d'uniformes dont les tons préfiguraient les camouflages du XX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi les chasseurs portent-ils ce nom et ont-ils un cor de chasse pour emblème ? Parce que

la fonction tactique de ces unités d'infanterie légère les assimile alors à des chasseurs (de gibier) et requiert de leur part bien plus d'autonomie et d'initiative individuelle que dans la ligne.

On entrevoit donc que ces questionnements sont infinis et qu'ils permettent d'aborder à terme presque toutes les problématiques de l'histoire militaire sous un angle radicalement nouveau. De quoi donner un sérieux coup de jeune à une pratique qui en a bien besoin ! ■



*« De descriptive, l'uniformologie peut devenir analytique ; elle devient alors une branche passionnante de l'histoire des armées et des guerres. »*



**D**e longues colonnes de réfugiés épuisés auxquels se mêlent des soldats dépassés... Voilà l'image que le cinéma donne de la débâcle de 1940. Ni combats, ni défaite, mais la honte. L'émotion prend le pas sur la réalité historique : chaque film y va de sa une de journal ou de sa séquence radio d'époque sur la résistance « héroïque » de l'armée française, à laquelle personne ne croit. Mais l'image dément immédiatement. Il suffit de regarder les soldats, perdus, impuissants, voire lâches ou stupides... Et pourtant les Allemands ont perdu plus de 150 000 hommes (dont au moins 30 000 tués)

en France. Filmer les combats permettrait sans doute de tirer les enseignements d'une défaite que, semble-t-il, personne n'arrive à accepter. Pour cela, il faudrait peut-être parvenir à la séparation de la collaboration, dont l'ombre plane sur tous les films... En attendant, les cinéastes de la débâcle se font les critiques féroces d'une armée passiste, d'un gouvernement indécis et divisé par les querelles, d'une population déjà vaincue par sa propre amertume. L'Histoire devient la toile de fond de rencontres improbables sur les routes de l'exode. On se croise, on s'aime. On boit beaucoup de ce vin qu'il n'est pas question de laisser aux Allemands. Bref, on oublie. ■

1964

### Week-end à Zuydcoote

D'Henri Verneuil – Avec Jean-Paul Belmondo, Jean-Pierre Marielle, Pierre Mondy, François Périer, Catherine Spaak, Georges Géret – DVD.  
Zuydcoote, sa plage, son soleil, ses dizaines de milliers de soldats qui tentent patiemment d'embarquer sur des coquilles de noix pour rejoindre des navires vers l'Angleterre... C'est le spectacle que découvre Maillat (Belmondo, magnifique de vitalité et de retenue), soldat français désabusé. Pour lui, cette guerre est « truquée » : « On avait une ligne Maginot, les Allemands l'ont contournée ; on avait un généralissime [Gamelin], on nous l'a limogé ; on avait des alliés, les voilà qui se sauvent ! », s'indigne-t-il, alors que les soldats britanniques embarquent, laissant (pour le moment) les Français sur le rivage. Une reconstitution historique réussie de la bataille de Dunkerque (photo de fond).

1973

### Le Train

De Pierre Granier-Deferre – Avec Jean-Louis Trintignant, Romy Schneider – DVD.

S'il mêle intimement les images d'archives à son cours narratif, *Le Train* n'est pas un documentaire. Adaptée d'un roman de Georges Simenon, cette fiction raconte l'exode de Julien Maroyeur (Trintignant, époustouflant de justesse), un homme un peu terne, dépassé par la grossesse de sa femme autant que par la guerre. Fuyant par le train, où il se retrouve séparé de son épouse, Maroyeur s'éprend d'Anna (Romy Schneider), une Juive allemande en fuite. « *Je ne trouve plus rien normal depuis le départ* », reconnaît-il, soufflé par l'érotisme de sa liaison avec cette inconnue, mais aussi par la violence et la vitalité de ses compatriotes qui dansent, boivent et rient dans le wagon. La scène finale (différente de celle du roman) est magistrale.

1973

### Mais où est donc passée la septième compagnie ?

De Robert Lamoureux – Avec Jean Lefebvre, Pierre Mondy, Aldo Maccione, Robert Lamoureux – DVD.  
En juin 1940, la septième compagnie est capturée par les Allemands. Seuls trois hommes partis en éclaireurs échappent à l'ennemi. Une suite de bourdes et de quiproquos les amène, bien malgré eux, à s'emparer d'un blindé allemand... Une comédie réussie, qui décrit le quotidien des soldats avec leurs musettes, leurs encombrantes bandes molletières, les systèmes de communication primitifs... Pas si naïf, le film dénonce l'acidité des paysans et des villageois, méprisants face aux soldats fuyards, mais déjà prêts eux-mêmes, parfois, à collaborer. Curieusement, cette pure comédie est pratiquement la seule à montrer des soldats français tuant des Allemands. Même si ces derniers ne saignent pas.



1979

## Un balcon en forêt

De Michel Mitrani - Téléfilm - Avec Yves Afonso, Serge Martina, Jacques Villeret - Disponible sur [www.ina.fr](http://www.ina.fr)  
Ce magnifique téléfilm raconte l'attente de quatre soldats français, dans un fortin de la forêt des Ardennes, de septembre 1939 à mai 1940. Le temps passe, loin de la guerre, entre routine militaire absurde et relations amoureuses avec les femmes du village. La nature, que rythment les saisons, devient un personnage à part entière. Réaliste, le film illustre bien le manque de matériel et l'absence de communication au sein de l'armée française. Puissamment poétique, il reflète aussi fidèlement l'écriture tout en nuances du roman de Julien Gracq dont il est l'adaptation.

1997

## Le Dernier Été

De Claude Goretta - Téléfilm - Avec Jacques Villeret, Catherine Frot - DVD.  
« À la débâcle des troupes s'ajoute celle des chefs », résume Georges Mandel, ministre de l'Intérieur fin mai 1940. Droit jusqu'à la raideur, déterminé, visionnaire (il dénonce le nazisme depuis les années 1930) et opposé à l'armistice, Mandel est aussi une victime de l'antisémitisme vichyste. Condamné à la prison à vie, il est tué par la Milice en juillet 1944. En dépit du talent de Jacques Villeret, cette fiction historique (inspirée par un livre de Nicolas Sarkozy, complaisamment interviewé en bonus) pâtit d'une construction brouillonne, mais avec le mérite de montrer la lâcheté des autorités françaises.

2003

## Les Égarés

D'André Téchiné - Avec Emmanuelle Béart, Gaspard Ulliel - DVD.  
Odile (Emmanuelle Béart) fuit Paris avec ses deux enfants. Ils se réfugient dans la forêt avec Ivan (Gaspard Ulliel), un jeune homme violent et secret qui fascine Odile et son fils. La suite de l'histoire se déroule comme hors du temps, dans une grande maison abandonnée où Odile et Ivan, débarrassés des conventions, se séduisent. Le film sonne faux malgré les images d'archives. Son intérêt principal réside dans des reconstitutions réussies (la route surpeuplée de l'exode, les villages abandonnés). Il permet également de découvrir que de nombreux détenus profitèrent de la débâcle pour se faire la belle.

2003

## Bon voyage

De Jean-Paul Rappeneau - Avec Isabelle Adjani, Gérard Depardieu, Virginie Ledoyen, Grégori Derangère - DVD.  
Quel tourbillon ! Rappeneau filme la fuite du Tout-Paris vers Bordeaux, les bassesses, les compromis, la lâcheté d'un gouvernement perdu. L'ensemble sert de toile de fond à une histoire pleine de rebondissements, celle de Frédéric (Grégori Derangère), qui profite de la débâcle pour s'évader de prison, et de Viviane, actrice manipulatrice (Adjani, qui parvient à merveille à être insupportable), maîtresse du ministre opportuniste Depardieu (convaincant). Entre sérieux et comédie, Rappeneau relate l'anecdote bien réelle de l'eau lourde (utilisée dans la fission nucléaire), prétexte à des courses poursuites un peu longues. Les décors sont réussis, aussi bien l'appartement de la star, qui symbolise l'insouciance de 1939, que l'hôtel Le Splendid de Bordeaux, où l'intrigue grandit dans l'ombre.

2010

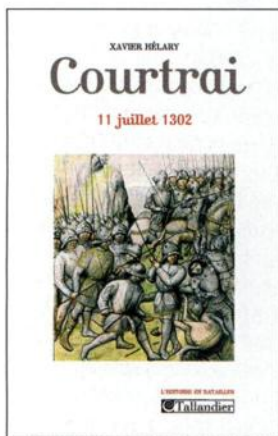
## Juin 1940 le grand chads

De Christophe Weber - Documentaire - DVD.  
À travers des parcours singuliers, Christophe Weber tente de montrer la face cachée de la débâcle. Il s'attarde en particulier sur le sort des tirailleurs sénégalais, humiliés et massacrés par les Allemands, ou encore sur l'élimination discrète de détenus en exode par les gendarmes français. Autre histoire intéressante, celle du consul du Portugal à Bordeaux, qui délivrera des milliers de visas pour l'Espagne, défiant les ordres de son gouvernement, ou encore l'épopée du capitaine Daillier, qui parviendra à bombarder Berlin (et à revenir sain et sauf !) à bord d'un quadrimoteur dans la nuit du 7 juin 1940. Malheureusement, des reconstitutions répétitives et maladroites viennent affaiblir le propos, donnant le sentiment que les histoires sont montées en épingle.



Héros dérisoire d'une armée déboussolée et impuissante, le soldat Pinot (joué par le grand Georges Géret) mitraille les avions allemands à l'aide de son MAC 24/29 dans *Week-end à Zuydcoote*, d'Henri Verneuil. Pinot reste cependant une exception dans le cinéma de la débâcle : quand on l'attaque, il riposte. « Aussi sec ! »





### Courtrai 11 juillet 1302

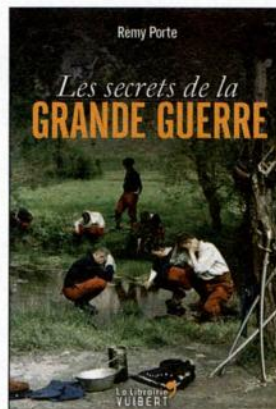
Xavier Hélyary  
Tallandier, 208 p., 16,90 €. C'était une guerre de milices urbaines contre une chevalerie féodale. Presque tous les communiens étaient Flamands ; leurs adversaires étaient français ou du moins francophones. De ces

deux composantes — sociale et linguistique — naquit un nationalisme que la Belgique tenta de récupérer mais qui sous-tend, aujourd'hui encore, l'autonomisme flamingant. Pour le meilleur et le pire, la bataille des Éperons d'or fut un événement fondateur. De cette journée, les Français gardent le vague souvenir d'un gênant désastre : de hauts seigneurs (Robert d'Artois, Raoul de Nesle, Godefroy de Brabant...) et des centaines de chevaliers ont péri dans la plaine de Groeninghe. Leurs éperons dorés, récupérés par les vainqueurs, furent suspendus dans la grande église de Courtrai. Pour atténuer l'humiliation, Philippe le Bel fit savoir que les Flamands avaient

gagné par trahison, en creusant des fosses où la charge équestre se serait engluée. Explication fantaisiste — les Flamands n'avaient aucun besoin de « piéger » ces rives de la Lys, déjà striées de ruisseaux — mais qui inaugurait une grande tradition de pauvres excuses : le « chemin creux » de Waterloo (Victor Hugo), le « Roi félon » de Paul Reynaud, le mauvais arbitre d'un match PSG. Chose impensable, des piétons « amateurs » avaient vaincu les meilleurs chevaliers « professionnels » ! Cela s'était déjà produit dans la « Warde de Steppes » où les communiens liégeois avaient rossé la lourde cavalerie brabançonne. Mais cette fois l'événement connut un énorme retentissement. Changement d'époque, en vérité, car ce scandale allait se reproduire avec une désolante régularité : Bannockburn 1314, Morgarten 1315, Dithmarschen 1319, Crécy 1346, Azincourt 1415, Guinegate 1479. La suprématie du « noble crustacé » tirait à sa fin. Objectif et précis, Xavier Hélyary nous fait revivre ces jours où il fallait prononcer correctement *'s guildenvriend!* (« ami des guildes ») pour survivre aux Matines brugeoises ; où la ligne des *goedendags* (épieux ferrés) s'inclinait en sardonique « bonjour » pour recevoir la charge. Un bon livre, qui dissipe quelques brumes des plaines flamandes. ■ Ch. T.

### Les Secrets de la Grande Guerre

Rémy Porte  
La librairie Vuibert, 345 p., 19,50 €. Bientôt cent ans : la Marne, les tranchées, Verdun. Quelques clichés jaunis



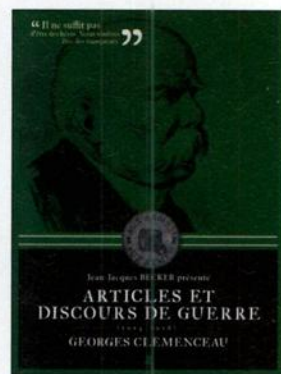
dans l'album de la première tuerie mondiale. Souvenirs horribles qui en estompent bien d'autres. Car cette immense mêlée de « 14-18 », ce fut aussi, dans le désordre : la ruée initiale des « pantalons rouges » vers les mitrailleuses allemandes ; le ballet tragi-comique des généraux limogés ; l'obscur travail des marins ; le massacre de Gallipoli ; la formidable empoignade des Russes et des Autrichiens. Et tant d'épisodes étranges, pittoresques ou effarants : la déroute italienne de Caporetto, le tour du monde en guerre des auto-canoniers belges ; l'incroyable résistance de quelques Allemands en Afrique orientale. Bon chroniqueur de la Grande Guerre, Rémy Porte évoque ces épisodes — et quelques autres — par ses récits bien vivants. « *Debout les morts!* » en quelque sorte. ■ Ch. T.

### Georges Clemenceau. Articles et discours de guerre (1914-1918)

Éditions Pierre de Taillac, ministère de la Défense, 352 p., 23 €.

Ah le joli livre ! Et bien nécessaire. Il y a eu deux grands Français au xx<sup>e</sup> siècle. De de Gaulle, nous avons été rassasiés. Mais l'immense Clemenceau, lui,

commence à s'éloigner dans les brumes du temps. C'est l'intérêt de ce recueil : il nous fait réentendre cette voix maintenant presque séculaire. Le premier plaisir est de lecture : une langue magnifique, un art exceptionnel du discours, un sens de la formule historique. Ainsi des derniers mots de sa harangue du 11 novembre 1918 : « *Par eux [nos soldats, NDLA], la France retrouverait sa place dans le monde pour poursuivre sa course magnifique dans l'infini du progrès humain, autrefois soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, toujours soldat de l'idéal.* » Chaque texte, article de journal ou discours, révèle une facette de cet étrange médecin vendéen, le cœur à gauche, le muscle à droite. Clemenceau se passionne pour la défense nationale ; il suit de près et comprend les affaires militaires ; il voit clair dans le jeu de l'Allemagne (moins dans celui de la Russie). Par-dessus tout, il est le seul à avoir su parler — à 76 ans — au peuple français écrasé par l'épouvantable épreuve, le seul à lui avoir rendu la confiance et les forces d'atteindre « le dernier



quart d'heure ». En vrai chef de guerre d'une nation démocratique, il a tenu la grande coalition alliée, couvert et fouetté ses chefs militaires, lutté contre les tièdes, les mous





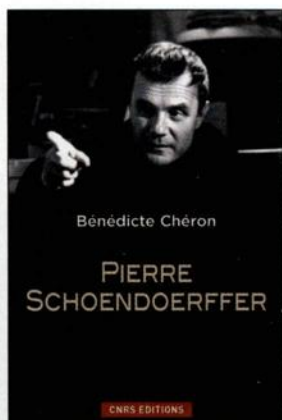
# IR A JOUER

et les déjà vaincus. Si, en 1940, au lieu d'un Reynaud... À noter une belle préface de Jean-Jacques Becker. ■ J.L.



## En territoire occupé - Italiens et Allemands à Nice 1942-1944

**Jean-Louis Panicacci**  
*Vendémiaire*, 288 p., 21 €. Comme le sous-titre l'indique bien, il s'agit d'une étude — très fouillée — sur l'occupation de la grande métropole azurée par les forces de l'Axe. Mais c'est surtout parce qu'il s'agit aussi d'une étude comparative que cet ouvrage trouve tout son intérêt, et qui nous montre la complexité des situations de ce type. Bien évidemment, on ne sera guère étonné d'apprendre que l'occupation allemande, à partir de l'été 1943, fut bien plus dure que celle des Italiens, en particulier à l'égard des Juifs. Mais la partie la plus intéressante est peut-être celle consacrée à l'occupation italienne, durant laquelle se déploya un jeu fort complexe avec les autorités de Vichy puisque, d'une part, Mussolini cherchait à annexer les Alpes-Maritimes et, d'autre part, que les autorités militaires italiennes tentaient de réfréner la politique antisémite vichyste. Une solide étude de cas historique. ■ L.H.



## Pierre Schoendoerffer

**Bénédicte Chéron**  
*CNRS Éditions*, 291 p., 27 €.

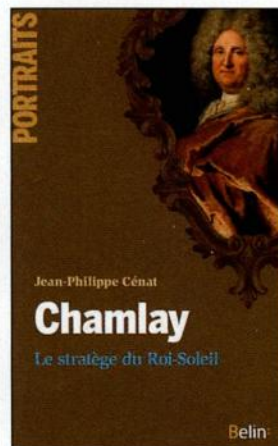
Livre au sujet finalement très original — et d'une actualité totale, à l'heure où nous écrivons ces lignes (voir p. 18) — puisqu'il s'agit d'une biographie de ce cinéaste qui a bâti presque toute sa notoriété sur le fait qu'il est longtemps resté le seul auteur français de films de guerre, certains extraordinaires (*La 31<sup>e</sup> Section*, *L'Honneur d'un capitaine*), d'autres bien moins réussis (*Diên Biên Phu*). Il s'agit donc ici d'un ouvrage tiré de la thèse universitaire de l'auteur, mais aussi surtout d'un essai qui analyse la vie et l'œuvre de Schoendoerffer tout à la fois en tant qu'historienne, en tant que spécialiste de l'image dans les guerres d'Indochine et d'Algérie et en tant qu'analyste de la représentation du fait militaire et guerrier. Et puis, cet essai entend apporter des éléments de réponse à ces questions : Schoendoerffer contribua-t-il à l'édification d'un récit national de la décolonisation alors que les créations littéraires et cinématographiques sur ces combats demeurent rares ou polémiques ? Et comment comprendre le lien

quasi affectif qui unit ce cinéaste à son public ? Bien sûr, l'intégralité de sa filmographie est longuement analysée. Un essai qui intéressera aussi bien les cinéphiles que les passionnés de l'histoire militaire française de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. ■ L.H.

## Chamlay - Le stratège secret de Louis XIV

**Jean-Philippe Cénat**  
*Belin*, 205 p., 20 €. Avec ce petit livre tiré de sa thèse d'histoire, l'auteur nous offre une biographie d'un personnage aujourd'hui presque complètement oublié et qui joua pourtant un rôle central dans la France du Grand Siècle. Il est vrai que Chamlay (1650-1719) a toujours agi dans l'ombre, et sa notoriété n'égalait jamais celle de Colbert, de Louvois, ou même de Vauban. En outre,

il s'occupa principalement de questions logistiques et organisationnelles, toujours moins prestigieuses et « glamour » que



la direction des armées sur les champs de bataille. Mais il exerça une influence énorme sur Louis XIV dans la définition et la conduite de sa politique militaire. Excellent stratège, rationnel et capable de voir loin, Chamlay fut l'un

des principaux artisans de ce que l'on nommera la « stratégie de cabinet », qui consistait à conduire les armées de la France depuis Versailles. Il joua ainsi un rôle décisif dans la décision de mise à sac du Palatinat, en 1688-1689. Instrument de la diplomatie secrète, historien officiel, rédacteur de plans de campagnes et de plans de réformes militaires et fiscales, Chamlay fut, selon l'auteur, un des grands inspirateurs occultes de la stratégie de Louis XIV. Un livre important non seulement pour tous ceux qui s'intéressent aux guerres du xvii<sup>e</sup> siècle, mais aussi pour ceux qui étudient l'histoire de la conduite des campagnes à une époque où la taille des armées commençait à devenir monstrueuse. Les lointaines prémices de l'art opératif en quelque sorte. ■ L.H.

## LE BLOG



**Nom :** Le blog de l'Histoire.  
**Sous-titre :** Toute l'actualité de l'Histoire par passion-histoire.net  
**Création :** Août 2009.  
**Animation :** Florian Louis,

28 ans, agrégé d'histoire, enseignant dans le secondaire et en classes préparatoires. Centre aujourd'hui ses intérêts sur les questions géopolitiques, particulièrement dans le monde musulman. Publie en avril 2012 *Géopolitique du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord* aux Presses universitaires de France, avec Tancred Jossier et Frédéric Pichon. « Ce blog est une extension des forums *passion-histoire.net*, leaders des forums d'histoire en termes de fréquentation. »  
**Fréquentation :** 16 000 visiteurs uniques par mois.

**Profil de la fréquentation :** D'une part, le grand public amateur d'histoire ; d'autre part, les étudiants en histoire et de jeunes historiens.  
**Volume d'informations :** Plus de 2000 postes à ce jour, très majoritairement des annonces de parution d'ouvrages tirées des quatrièmes de couverture et des communiqués de presse des éditeurs. « Il s'agit donc d'assurer une veille éditoriale sur l'histoire générale, tous domaines et toutes périodes. Mais une part des publications consiste aussi en recensions longues. Elles sont souvent très fouillées, données par les grands historiens de demain. »  
**Objectifs du blog :** « Créer un pôle de rencontres où l'on peut se tenir informé de l'actualité de l'édition et de la recherche en histoire. La coloration du blog est nettement universitaire et savante. Ma fierté : un tiers des postes concerne l'histoire non-occidentale. »  
**Contact :** [passion-histoire.net@gmail.com](mailto:passion-histoire.net@gmail.com)



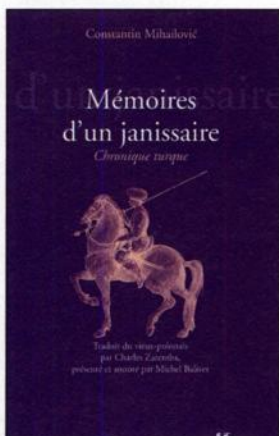


## Mémoires d'un janissaire – Chronique turque

Constantin Mihailovic, traduit du vieux polonais par Charles Zaremba

*Anacharsis*, 168 p., 17 €. Disons-le d'emblée : ce petit bouquin est un trésor. Il s'agit des mémoires d'un Serbe, enlevé par les Turcs alors qu'il était enfant, incorporé dans le corps d'élite des janissaires, combattant pendant dix ans dans les armées du sultan, puis recouvrant la liberté en étant capturé par les Hongrois pour aller finir ses jours en Pologne et y écrire ce récit. Une vie aventureuse et bien remplie, en somme. D'abord, il est passionnant, ne serait-ce que parce qu'il nous permet de nous plonger dans ces Balkans de la fin du Moyen Âge, qui virent les Turcs ottomans conquérir méthodiquement cette partie de notre continent, processus dont l'acmé fut bien sûr la conquête

de Constantinople, en 1453, qui marqua la fin de l'Empire byzantin. Au passage, on comprend bien pourquoi les Ottomans ont vaincu, confrontés qu'ils étaient à des royaumes et principautés qui passaient leur temps à se quereller et n'avaient aucune véritable vision géopolitique...



Ensuite, c'est une formidable mine d'informations sur l'organisation et les tactiques des armées ottomanes de cette

époque, et qui étaient, rappelons-le, les plus puissantes et les plus modernes de tout l'hémisphère occidental. Et c'est certainement là que notre homme est le plus intéressant, car il entend donner des conseils militaires aux princes chrétiens en leur dévoilant ce qu'il connaît de l'art turc de la guerre, étonnant mélange de modernité (artillerie et infanterie équipée d'armes à feu individuelles) et de traditions cavalières steppiques (les tactiques de fuite simulée, notamment). J'oubliais : la poliorcétique (l'art des sièges de places fortes et de villes) tient aussi une part importante. Un trésor, vous dis-je ! ■ L. H.

## La Paix – Histoire politique et militaire

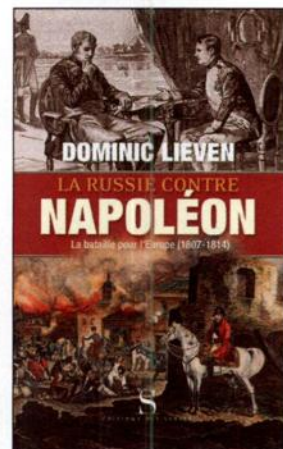
Jean-Pierre Bois Perrin, 645 p., 27 €. Voilà un sujet original : faire une histoire militaire de la paix ! L'auteur a

relevé le défi et nous propose ici un gros livre d'histoire de la stratégie, de la diplomatie et des relations internationales du début du xv<sup>e</sup> siècle (même si un bien utile premier chapitre traite de la France médiévale) au tournant des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles. Pour lui, en effet, « l'histoire moderne de la paix commence autour de 1435 » et de la paix d'Arras, lorsque Anglais, Français et Bourguignons se réunirent pour tenter de sortir de l'enlisement de la guerre de Cent Ans. Du coup, Jean-Pierre Bois, en étudiant tous les congrès diplomatiques qui se sont tenus en Europe dans les quatre siècles qui suivirent, fait aussi une histoire « en creux » de toutes les guerres qui n'ont cessé d'ensanglanter notre portion du continent durant la même période. Ainsi, on n'étudie pas l'évolution et les perfectionnements des armes et des tactiques, mais bien des techniques diplomatiques, ce qui est une façon radicalement nouvelle de faire de l'histoire militaire, convenons-en. Et un apport majeur pour tous ceux — et ils sont nombreux depuis quelques années — qui étudient ces périodes très particulières que sont les fins de conflits. ■ L. H.

## La Russie contre Napoléon. La bataille pour l'Europe (1807-1814).

Dominic Lieven *Éditions des Syrtes*, 612 p., 28 €. Voilà le livre qui manquait, et qui deviendra le classique sur la question, à n'en pas douter. Lieven, historien britannique russisant, restituée au tsar Alexandre I<sup>er</sup> et aux chefs

russes le rôle de premier plan escamoté jusqu'ici. Non, la défaite française ne tient pas au froid, aux bandes de Cosaques ou aux maux d'estomac de l'Empereur. Mais à une vision stratégique russe supérieure, à une logistique et une organisation militaire (notamment pour la filière équine) bien faites. L'ouvrage ne commence pas le 22 juin 1812 pour s'arrêter sur le Niémen en décembre ; il embrasse la suite logique des événements qui mènent de l'entrevue de Tilsit en 1807 à l'entrée des Russes à Paris le 30 mars 1814.

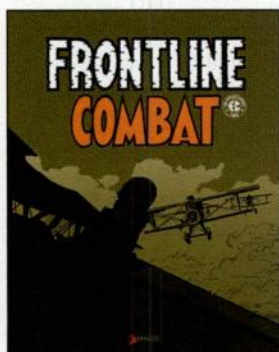


Hommage est rendu à la fine intelligence militaire de Barclay de Tolly, l'homme qui a conçu la décision capitale de mener une défense stratégique en profondeur. Tribut est enfin payé au tsar Alexandre I<sup>er</sup>, formidable d'intelligence, d'audace et de diplomatie ; il domine de très haut ses partenaires sauf, peut-être, l'Autrichien Schwarzenberg ; il a su mener le combat de la coalition en Allemagne puis en France en taisant tout ce qui l'opposait à ses alliés rivaux. Nuances et couleurs, analyses profondes, témoignages choisis, portraits fouillés, voilà de la belle, de l'intelligente histoire



# IR A JOUER

militaire qui ne pouvait mieux tomber qu'en cette année du bicentenaire de la destruction de la Grande Armée. ■ J.L.



## Frontline Combat

Éditions Akileos, 230 p., 26 €. Les Éditions Akileos ont l'excellente idée de rééditer l'intégrale des histoires parues dans la revue *Front Line Combat* entre 1951 et 1954. Tous les épisodes ont été dessinés ou scénarisés par Harvey Kurtzman, le futur créateur de Mad. Ces contes en bandes dessinées retracent des épisodes de nombreux conflits : guerres mondiales, guerres américaines, napoléoniennes, indiennes ou romaines. Parfaitement documenté, chaque récit met en scène un homme ou un petit groupe d'hommes placés dans une situation périlleuse et inextricable. En sept pages, Kurtzman et ses dessinateurs sont capables de planter un décor, une ambiance et de développer une histoire à suspens. Véritable anthologie de la BD de guerre, *Front Line Combat* distille aussi une forte revendication pacifiste, rappelant en permanence que les héros de la guerre sont des morts en sursis. Seul regret, les couvertures somptueuses des volumes d'origine ne sont pas reprises dans cette réédition. ■ S.D.



## Fluide glacial – « Quelle connerie la guerre »

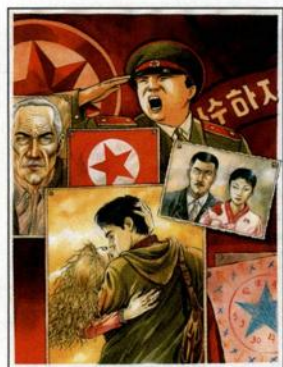
Le mag de BD aromatisé au vitriol sort en avril un hors-série « guerre » avec, entre autres dessinateurs, Léandri, Lefred-Thouorn, Haudiquet, Fioretto, Solé, Goossens, Ju Cdm, Lindingre, Aranega, Thiriet, Isa... Bref, que des armes de destruction massive. ■ P.Q.

## La Douceur de l'Enfer, t. 1 et 2

Olivier Grenson

Le Lombard, coffret 2 vol., 210 p., 35,90 €.

Billy Summer, à la suite du décès de sa grand-mère, s'envole vers la Corée du Sud pour une cérémonie d'hommage à son grand-père, mort en 1953 et dont les restes ont été



retrouvés. Il apprendra la vérité, incroyable, sur la vie de cet homme finalement mystérieux. Le guerre de Corée puis la guerre froide servent de décor à cette histoire qui se déroule sur toute la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Le conflit devient le révélateur des passions,

un moment paroxystique qui conduit chacun à prendre des décisions impossibles à envisager en temps de paix. Le projet est né lors d'un voyage de l'auteur en Corée au cours duquel il découvre la DMZ, endroit des rencontres

politiques et familiales, après tirage au sort, entre les deux Corées. Sinistre et grouillant de militaires des deux camps qui se voient mais s'ignorent, le grand bâtiment stalinien sert de décor à la seconde partie de l'histoire.

Si le scénario très fort fait l'intérêt de ces albums, on est aussi charmé et pris par la beauté du trait et la qualité du dessin d'Olivier Grenson qui permet d'exprimer tous les tourments intérieurs de ses héros. ■ S.D.

## Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- *R.M.S Lusitania*, Ordas et Cothias, Grand Angle (22,95 €). Un roman, fondé, dit la quatrième de couverture, sur les faits historiques.

- *Le Manifeste du camp n° 1. Le calvaire des officiers français prisonniers du Viêt-minh*, Jean Pouget, Tallandier (23,90 €). Un objet étrange à en juger par la seule

présentation : « *Tout à la fois un témoignage, un roman et un document... Rien dans ce récit n'est faux sinon les noms des personnages.* »

- *Ils avaient 20 ans. Ils ont fait la guerre d'Algérie*, Dominique Paganelli, Tallandier (16,90 €). Préface de Benjamin Stora.

- *Un vol organisé. L'État français et la spoliation des biens juifs, 1940-1944*, Martin Jungius, Tallandier (24,90 €).

Jungius, jeune historien allemand, s'est appuyé sur des archives situées des deux côtés du Rhin. L'impression est celle d'un travail rigoureux et solide.

- *La Guerre d'Algérie. De la conquête à l'indépendance, 1830-1962*, Pierre Vallaud, Acropole (29,90 €). Réédition d'un ouvrage paru en 2006. Une des meilleures synthèses.

A le mérite de resituer la « sale guerre » dans l'histoire longue de la colonisation.

- *Victoire sur les Alpes, juin 1940. Briançonnais, Queyras, Ubaye*, Max Schiavon, Mens Sana Anovi (30 €). Cet ouvrage érudit, adapté d'une thèse de doctorat, analyse les combats des quelques divisions françaises qui ont tenu face à l'assaut italien.

- *L'Apport capital de la France dans la victoire des Alliés. 14-18/39-45*, Dominique Lormier, Le Cherche Midi (19,50 €).

L'auteur, spécialiste de la réhabilitation de l'armée française de 1940, énumère quelques-uns des grands et petits faits d'armes tricolores dans les deux guerres.

- *Waterloo*, Claude-Michel Cluny, La Différence (30,45 €).

Une tentative d'analyse globale d'un lieu mythologique.

- *Tambov, Camp soviétique, 1942-1946. Les archives soviétiques parlent - tome 1*, Régis Baty. Une analyse fouillée de l'histoire du principal

des camps soviétiques ayant accueilli, entre autres, des malgré-nous d'Alsace-Lorraine. L'ouvrage peut être commandé directement « auprès de l'auteur » : Régis Baty - BP 70108 - 67003 Strasbourg Cedex (20 € + 3 € pour le port).

- *Guerre et extermination à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital. 1933-1945*, Christian Baechler, Tallandier (26,90 €). Une bonne synthèse des nombreux travaux parus outre-Rhin sur

les crimes commis par le III<sup>e</sup> Reich en Pologne et en URSS. À conseiller à ceux qui n'auraient pas idée de leur ampleur monstrueuse : 18 millions de civils tués de toutes les façons possibles et imaginables...

- *Charles de Gaulle : Leçons de commandement*, Bruno Jarrosson, coll. Master class, Maxima Laurent du Mesnil éditeur (18,50 €). L'œuvre et la vie du général revisités à travers les thématiques du pouvoir (stratégie, décision, leadership, négociation, commandement).

- *Les Combats de la cavalerie blindée*, Charles Maisonneuve, Economica (19 €). Une analyse tactique — mais aussi une réflexion plus large — des engagements de la cavalerie française à Abidjan (2004), N'Djamena (2008) et en Afghanistan (2011).

- *Sun Zi, L'Art de la guerre*, Economica (14 €). Il s'agit d'une nouvelle édition des œuvres du penseur chinois, traduites et annotées par la grande spécialiste française, Valérie Niquet (*voir G&H n° 1, p. 98*). À noter une préface du général Liu Fang, de l'Académie des sciences de Pékin, l'ajout de deux commentaires par Cao Cao et Li Quan et d'une volumineuse et intéressante postface du général Maurice Prestat. Ce joli travail d'Economica devrait faire de cette troisième édition LA référence. ■ J.L.



DVD



## Aux lectrices et lecteurs de *Guerres & Histoire*

*Mer cruelle*, ça ne vous dit pas forcément quelque chose. C'est un film de guerre britannique de 1953, réalisé par Charles Frend. Frend a été le spécialiste anglais du documentaire durant la Seconde Guerre mondiale. Il sait ce que signifie filmer par force 5 un équipage mazouté et brûlé, un navire marchand qui sombre dans la nuit, coupé par le travers en deux. Le scénario est tiré d'un livre de Nicholas Montsarrat, réserviste de la Royal Navy qui a passé cinq ans à lutter contre les meutes de loups de l'amiral Dönitz. Encore un qui sait de quoi il parle. Le résultat ? Un sommet du film de guerre, ahurissant de réalisme. Rien de trop, tout est juste. Ce *Mer cruelle* quasi oublié, *Guerres & Histoire* est allé le chercher pour vous dans des coins improbables.

Une œuvre de fiction qui tire la réalité de la bataille de l'Atlantique, décisive entre toutes, mieux que n'importe quel documentaire. Voilà l'idée de la collection que nous lançons le 13 avril et dont vous trouverez les modalités d'acquisition pages 58 et 59 :

faire de l'histoire avec un bon, un très bon film, et un gros bonus papier, un dossier signé par notre rédaction. Le DVD s'accompagne en effet d'un livret de 16 pages, qui donne les grandes lignes de la bataille (avec carte et coupe de l'escorteur de type *Flower*), interviewe les plus grands spécialistes et aussi un historien du cinéma. Le résultat est un dossier décapant qui accouche d'un

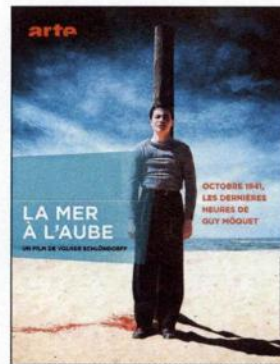
jugement étonnant : malgré tous leurs succès, malgré la somme de morts, de misères et de peurs qu'ils ont semés, les U-Boote n'ont jamais eu la moindre chance de gagner la bataille de l'Atlantique. Argument décisif qui donne la réponse à l'autre grande question : l'Axe pouvait-il l'emporter ?

Le numéro 2 de notre collection ? *Die Brücke, Le Pont*.

Un autre chef-d'œuvre, allemand celui-là, de 1959. On y voit comment le Reich à l'agonie sacrifie ses enfants en les armant de Panzerfaust contre les chars américains.

Je suis fier aussi de pouvoir rééditer le merveilleux film de Tchoukhraï, *La Ballade du soldat*, où l'Armée rouge apparaît comme on l'a rarement montrée, sans gloriole, avec, à chaque plan, la douleur abominable d'un pays qui a perdu 25 millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Et ce sera ainsi pour une volée de vingt DVD, à raison de deux tous les mois, chacun avec leur livret réalisé par la rédaction de *Guerres & Histoire*. Une collection semblable à nulle autre pour illustrer avec force et intelligence ce qu'écrivait Churchill un soir qu'il était entre deux verres et que la mort venait le hanter : « *Oh, guerre horrible ! Étonnant mélange de glorieux et de sordide, de pitoyable et de sublime ! Si les hommes d'aujourd'hui, ceux qui ont pouvoir et lumières, voyaient son visage de plus près, les gens simples, eux, n'auraient presque jamais à la regarder.* » ■

Jean Lopez, rédacteur en chef



**La Mer à l'aube**  
De Volker Schlöndorff,  
avec Léo Paul Salmain,  
Marc Barbé, Ulrich  
Matthes.

DVD VF, Arte, 2012 (20 €)  
ou sur [www.artevod.com](http://www.artevod.com)  
Guy Môquet, tout le monde connaît, ou plutôt croit connaître. Le cinéaste allemand Volker Schlöndorff, touché par une affaire de jeunesse (lire interview page suivante), revisite le mythe

avec sobriété et pudeur. Le film retrace, heure par heure, la sinistre affaire des 27 internés de Châteaubriant, choisis par Vichy et fusillés par les Allemands pour expier la mort de l'Oberstleutnant Hotz, tué à Nantes le 20 octobre 1941 par des résistants

communistes. Résistant ou pas, avec Guy Môquet (Salmain), c'est avant tout la jeunesse qu'on fusille, parce que les auteurs de l'attentat étaient jeunes, eux aussi... Dans son démontage de ce crime, le cinéaste ouvre également largement les coulisses du côté allemand.

Il raconte notamment l'intervention du grand écrivain Ernst Jünger (Matthes, étrangement ressemblant), chargé de mettre l'affaire en littérature par le commandant militaire en France, Otto von

Stülpnagel. Mais le brave des braves, bien que touché par la dignité des otages, ne s'en abrite pas moins derrière son uniforme pour camoufler sa lâcheté morale. Poignant sans pathos, servi par un casting impeccable, *La Mer à l'aube* est une œuvre certes plus classique qu'on aurait pu l'attendre de l'auteur du *Tambour*. Mais c'est aussi un film universel et juste qui va bien au-delà de l'hommage commémoratif. ■ P. G.



PASCAL LE SEGRETAIN/GETTY IMAGES/AFP



# IR A JOUER

## « J'AI TRAITÉ CELA COMME UN MYTHE : CELUI DE LA JEUNESSE FUSILLÉE »

**G&H: D'où est venue l'idée du film ?**

**Volker Schlöndorff:**  
Je suis venu à Nantes en 1956 pour apprendre le français. J'avais 17 ans, comme Guy Môquet à sa mort. On m'a parlé de l'affaire à Châteaubriant, mais je n'ai pas su grand-chose. J'avais également un camarade qui habitait près de là où le lieutenant-colonel Hotz [commandant de la place de Nantes, NDLR] a été abattu en 1941. Il m'a raconté être sorti un matin, cartable au dos, avoir vu des traces de sang dans la rue, entourées à la craie. C'est tout... Et j'ai oublié. On ne m'a rien dit de plus, sans doute pour me ménager. Et plus de cinquante ans plus tard, lors de la présentation de mon livre de mémoires, *Tambour battant*, j'ai rencontré Pierre-Louis Basse, dont l'oncle a été détenu au camp de Choisel [près de Châteaubriant, là où ont été choisis les fusillés, NDLR]. Il a écrit un livre sur Guy Môquet\*, qu'il m'a donné. Je l'ai feuilleté et j'ai été accroché : c'était donc ça dont on n'avait pas voulu me parler ! Et j'ai alors voulu en faire un film, de ma propre initiative. J'ai écrit le scénario pendant l'été 2010. Je n'ai pas trouvé de partenaires au cinéma pour tourner, après les déclarations de Sarkozy, la polémique autour de Guy Môquet... Alors j'en ai parlé à Arte et ils se sont décidés, non sans mal.

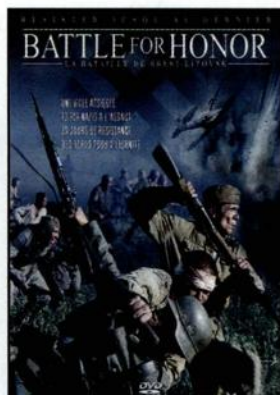
**Dans le film, on remarque la présence surprenante d'Ernst Jünger, à qui le commandant militaire allemand en France, le général Otto von Stülpnagel, demande de réaliser un rapport**

**« littéraire » sur l'affaire des otages. Un document inconnu ici !**

Il vient d'être publié en allemand. C'est un curieux texte d'une quarantaine de pages, rédigé dans un style plus militaire que littéraire d'ailleurs. Jünger pensait l'avoir brûlé, car certains éléments auraient pu apparaître compromettants après l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler. Mais il est resté une copie. Jünger y réprovoque l'exécution des otages, tant moralement que du point de la tactique politique. Il a eu accès dans la semaine après l'exécution à toutes les dernières lettres des otages, qu'il traduit en exagérant le pathos. Par exemple, quand Guy Môquet écrit « *Je vais mourir* », Jünger transpose : « *Je vais affronter la mort.* » Impressionné par l'humilité des lettres, il recense en particulier les mots qui revenaient le plus souvent : amour, liberté, courage...

**Votre Guy Môquet est-il fidèle à l'original ?**

Il était sans doute plus mûr et plus adulte, politiquement plus conscient et plus militant que le nôtre. Je voulais le rendre plus compréhensible, souligner son côté enfant. J'en ai parlé à mon ami Michel Tournier [auteur du Roi des Aulnes, adapté au cinéma par Volker Schlöndorff, NDLR]. Il m'a dit : « *C'est un mythe, comme Jeanne d'Arc. Fais ce que tu veux !* » J'ai donc traité tout cela comme un mythe : celui de la jeunesse fusillée. ■ **Propos recueillis par P.G.**  
\* Guy Môquet, *une enfance fusillée*, Stock, 2000 (rééd. en 2007).



### Battle for Honor, la bataille de Brest-Litovsk

**D'Alexander Kott, avec Andreï Merzlikine, Pavel Derevyanko, Alexeï Kopachov.**  
DVD et Blu-ray, Universal Pictures, 2012, 10 € et 15 €. Passée sous silence par Staline comme honteuse défaite, la défense de la forteresse de Brest, du 22 au 30 juin 1941, est un remarquable fait d'arme de l'Armée rouge que ce bon film de guerre reconstitue de façon convaincante. Kott n'est ni Eisenstein ni Mikhalkov, et ses grandes scènes de combats semblent parfois téléphonées. Mais il se rattrape dans un louable goût du détail et, surtout, dans les scènes plus intimes, où les femmes des défenseurs se révèlent sobres et émouvantes. Si les Allemands sont caricaturaux, Kott tire de beaux portraits de soldats : le commissaire politique Fomine (Derevyanko) ou le lieutenant Kijevtov (Merzlikine, version russe de Nicolas Cage). Et les seconds rôles sont excellents. Deux points à noter pour l'amateur d'histoire : la valeur des troupes du NKVD (la police politique chargée de la défense des frontières) et l'application du triste *Komissarbefehl* qui ordonne à la Wehrmacht d'exécuter les commissaires politiques. ■ **P.G.**

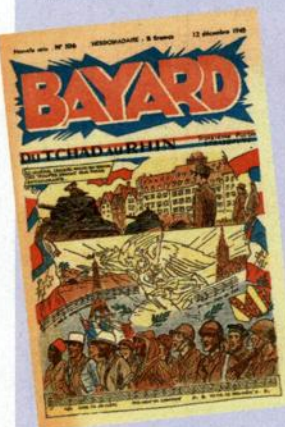
**EXPO**



**DES TROUPES COLONIALES A CONTRIBUÉ A LA LIBÉRATION DE LA FRANCE**

### L'Outre-mer français dans la guerre 39-45

Jusqu'au 24 juin 2012, au musée du Général Leclerc et de la Libération de Paris (Paris 15<sup>e</sup>). Site : [www.ml-leclerc-moulin.paris.fr](http://www.ml-leclerc-moulin.paris.fr)  
Tél. : 0140643952.  
« *La France n'est pas seule !* » Dans son appel du 18 juin 1940,



le général de Gaulle compte clairement s'appuyer sur le vaste empire colonial français — 66 millions d'habitants, 12 millions de kilomètres carrés — pour continuer le combat. C'est cette mobilisation humaine et économique de l'outre-mer entre 1939 et 1945 que cette exposition,



organisée dans le cadre de « l'année des Outre-mers français », propose de mieux connaître. Il ne s'agit pas là de retracer l'histoire, bataille après bataille, de la Seconde Guerre mondiale mais de montrer, au travers des destins d'hommes et de femmes, célèbres ou inconnus, ce que fut la diversité des contributions de l'Empire français. Et de souligner aussi les fractures qui naissent alors et qui portent en elles les germes des conflits de la décolonisation. La figure emblématique de Félix Éboué — et de ses amis Gaston Monnerville, Léopold Sédar Senghor ou Aimé Césaire — occupe ainsi une place privilégiée dans l'exposition. À la fois chronologique et thématique, celle-ci s'appuie sur plus de 300 documents (tracts, photographies, affiches, films d'époque) sans oublier les uniformes des spahis, zouaves, tirailleurs sénégalais et autres goumiers, symboles de l'effort de guerre fourni par ceux qu'on appelait alors « indigènes ». ■ **G.E.**



## JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

### Total War : Shogun 2 – La Fin des Samourais

Support : PC

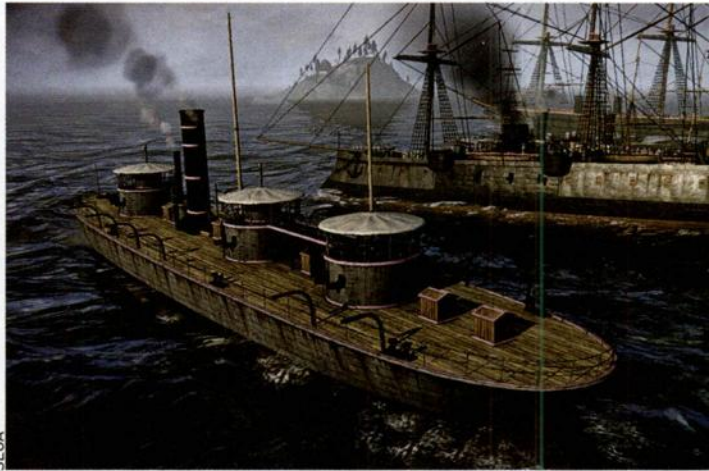
Éditeur : Sega

Prix : 35 € environ.

Après *L'Essor des Samourais*, sorti en septembre dernier, le développeur The Creative Assembly, décidément très prolifique, remet le couvert avec *La Fin des Samourais*, deuxième extension du jeu de stratégie en temps réel *Total War : Shogun 2*.

Cette fois-ci, le scénario se déroule trois cents ans après les événements décrits dans le précédent opus : il met en scène la guerre de Boshin de 1869 qui opposa la culture traditionnelle des samourais et les troupes du gouvernement d'Edo à la révolution industrielle et ses armes à feu dévastatrices.

Si le cinéma s'est déjà emparé de cet épisode historique — *Le Dernier Samourai* d'Edward Zwick (2003) en est l'un des exemples les plus frappants —, c'est la première fois qu'un jeu vidéo revisite cette douloureuse période japonaise. Pour l'occasion, ce nouvel opus offre au joueur des technologies jamais vues dans *Shogun 2* : navires torpilleurs, artillerie



SEGA

longue portée, canons et armes à feu. Normal, jusqu'à présent le titre situait son action en plein <sup>xvi<sup>e</sup></sup> siècle, au cœur du Japon féodal.

Qui dit nouvelles armes, dit forcément nouvelles mécaniques de jeu. Ainsi, le réseau ferré, dont la construction a débuté au Japon à la fin du <sup>xix<sup>e</sup></sup> siècle, a une influence stratégique capitale dans les différentes parties. Il permet en effet de déplacer les armées beaucoup plus rapidement. De fait, plus le joueur capture de territoires, plus il peut s'y déplacer efficacement et remplacer ainsi les troupes sur le terrain par des recrues plus fraîches, plus aptes au combat. Chose remarquable, *Total War : Shogun 2 – La Fin des Samourais* est un *stand alone* : nul besoin de posséder le jeu original pour s'amuser. C'est le moment de craquer ! ■

### Wargame : European Escalation

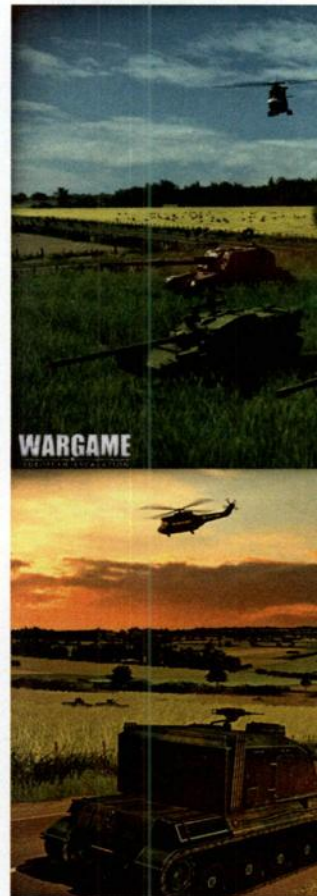
Support : PC

Éditeur : Focus Home Interactive

Prix : 40 € environ.

*Wargame : European Escalation* est un jeu de

stratégie en temps réel qui place le joueur dans le contexte très tendu de la guerre froide, qui plus est, entre 1975 et 1985, certainement la période la plus tumultueuse. En Europe, le rideau de fer déchire



l'Allemagne telle une balafre, séparant les États sous influence soviétique des États européens occidentaux. Les forces de l'OTAN



SEGA



# IR A JOUER

et les pays du pacte de Varsovie — URSS et pays de l'Est —, sont au bord de la guerre ouverte. À la moindre étincelle, c'est l'explosion : le monde est sur le point de basculer dans la troisième guerre mondiale.

*Wargame : European Escalation* vous plonge ainsi dans ce conflit, à travers une grande campagne militaire. Si, dans un premier temps, on retrouve les faits tels que les livres d'histoire les décrivent (on apprécie à ce propos le travail pointilleux des développeurs), rapidement, le jeu bascule dans de la pure fiction, au gré des actions décidées par le joueur.



## Commander : The Great War

**Supports : PC et Mac**  
**Éditeur : Slitherine Software**

**Prix : 40 € environ.**  
Retour sur la Première Guerre mondiale avec *Commander : The Great War*. Ce jeu de stratégie au tour par tour propose le monde entier comme terrain d'action : des États-Unis à l'Oural et de la Scandinavie à l'Afrique, aucun continent, aucun pays, aucune région n'échappe au conflit proposé ici. La partie débute avec l'invasion de la Belgique le 5 août 1914 et s'achève, en toute logique, avec l'armistice du 11 novembre 1918.

Bien scénarisé, *Commander : The Great War* s'intéresse aussi à quelques batailles tristement célèbres, comme celle de Verdun en 1916 et ses 300 000 morts, ou à l'offensive allemande du printemps 1918, déclenchée le 21 mars. ■

## Battleship

**Supports : Xbox 360 et PS3**  
**Éditeur : Activision**

**Prix : 60 € environ.**  
Loin des sérieux jeux de stratégie en temps réel ou au tour par tour sur PC, *Battleship* sur Xbox 360 et PlayStation 3 sonne un peu comme une cour de récréation

dans l'univers des jeux de guerre. Adaptation du film de Peter Berg, sur les écrans depuis le 11 avril, dans lequel Américains et extraterrestres se mènent une nouvelle fois la vie dure, le joueur incarne Cole Mathis, un marine chargé de sauver le monde. Rien que ça ! *Battleship* offre quelques (courtes) séquences de stratégie, durant lesquelles le joueur doit placer ses navires sur une carte, ainsi que des phases de tir à la première personne quand il est à terre : l'action est vue par les yeux du personnage qu'il dirige. Divertissant. ■

## A venir...

### Quand c'est trop...

... c'est *Tropico 4* ! Sorti sur PC et consoles de salon en 2011, le jeu de gestion de Kalypso Media s'offre une extension : *Modern Times*. Au joueur d'imaginer ce que sera la république bananière du futur et la manière dont il mettra en place le gouvernement. Le jeu est déjà disponible au prix de 30 € sur toutes les plates-formes de téléchargement légales : Steam, Xbox Live ou PSN.

### Pirates en vue

On reste dans les îles tropicales, mais on change d'époque. Dans *Risen 2 Dark Waters*, disponible sur PC, Xbox 360 et PS3, le joueur incarne un pirate des mers. Son but ? Éradiquer tous les monstres marins qui ont envahi l'Ancien Empire. Une excellente occasion de découvrir un bestiaire impressionnant. Seul regret, aucune phase de combat maritime n'est prévue... pour le moment !

### Alien, le retour

D'ordinaire, les jeux de rôle massivement multijoueur en ligne prennent leurs racines dans des univers d'*heroic fantasy* ou de science-fiction. Dans *The Secret World*, attendu en juin sur PC, Xbox 360 et PS3, l'action se déroule de nos jours. Au joueur d'explorer des villes comme Séoul, Londres ou New York pour éliminer d'infâmes extraterrestres venus envahir notre planète... ■



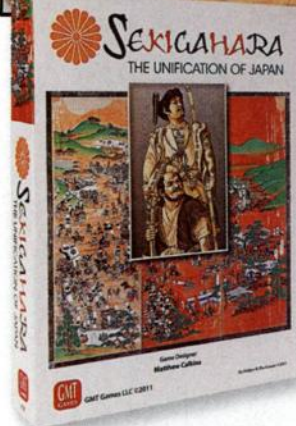
Mise en garde de rigueur : gare au *gameplay*, extrêmement technique. Joueurs impatientes passez votre chemin ! ■





# A JOUER

**WARGAMES**  
Par Frank Stora



## L'honneur des samourais ?

Naturellement eurocentristes, la plupart des Européens ne connaissent pas la bataille de Sekigahara. C'est pourtant l'un des affrontements les plus importants de l'histoire du Japon — en 1600 de notre ère, la victoire de Tokugawa Ieyasu sur Ishida Mitsunari décidait du sort de l'empire du Soleil-Levant et surtout de son organisation politique pour deux siècles et demi, et ses conséquences sont encore visibles aujourd'hui. *Sekigahara* (GMT Games) brille donc par l'originalité de son sujet, mais aussi par la qualité de sa présentation et l'élégance de ses règles.

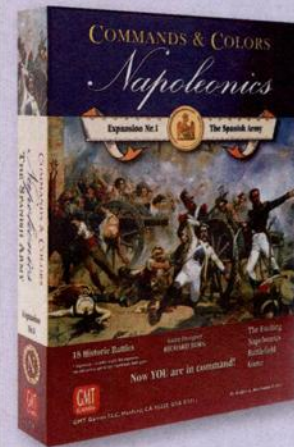
Présentation d'abord : le jeu mérite au moins 20 sur 20. Les unités sont des blocs de bois noir ou or (enfin, jaune) ornés des symboles (les *mon*) des différents clans japonais impliqués dans la campagne de Sekigahara. La carte, sur carton fort, reproduit de façon sobre et agréable à l'œil le centre de la grande île de Honshu, entre Edo (aujourd'hui Tokyo) et Kyoto. Deux petits paquets de cartes à jouer (un pour chacun des deux adversaires), elles aussi illustrées de symboles japonais, représentent les ressources que les joueurs dépenseront pour recruter leurs troupes, bouger leurs armées et, bien sûr, combattre. Ces cartes sont aussi la principale source de hasard du jeu (il n'y a pas de dé). Avec les armées de l'époque, il ne faut pas s'attendre à une guerre éclair, sauf si vous prenez

le risque de diviser vos forces. Plus une armée est grande, plus elle bouge lentement, jusqu'à être complètement figée. Et « grande armée » s'entend au sens propre, puisque les joueurs empilent les jolis blocs qui symbolisent leurs troupes ! Lorsque deux armées s'affrontent, les adversaires doivent engager unité après unité en jouant chaque fois une carte portant le *mon* du clan de l'unité. Pas de carte, pas de samourais ! Les fiers guerriers japonais seraient-ils vénaux ? Pire : le jeu de certaines cartes peut conduire une unité à

se ranger du côté ennemi — d'où le point d'interrogation du titre. Il est



## Napoleonic et vieilles dentelles



Sur d'autres fronts, il faut signaler la parution de la suite des deux séries de l'excellent système de GMT *Commands and Colors*. Côté *Napoleonic*, voici *The Spanish Army*, dont les troupes remportèrent sur le malheureux Dupont la victoire de Baylen, aux lourdes conséquences, mais se firent ensuite le plus souvent durement malmener par les

Français. Dix-huit scénarios explorent la campagne d'Espagne. Avec les forces espagnoles, il y a aussi de nouveaux Français, dont les fameux lanciers... polonais de Somosierra. Il faut évidemment posséder le premier jeu de la série pour pouvoir jouer. Côté *Ancients*, *The Spartan Army* permettra évidemment de simuler les Thermopyles, mais aussi et surtout les nombreuses batailles (26 scénarios en tout) qui opposèrent les Spartiates à leurs voisins grecs — Athéniens, Thébains et autres Corinthiens. Enfin, Compass Games propose *No peace without Spain*, là encore un jeu sur un thème original : la guerre de Succession d'Espagne (le Parlement britannique avait déclaré qu'il n'y aurait « pas de paix sans l'Espagne », c'est-à-dire sans que l'Espagne soit arrachée aux Bourbons... avant d'en décider autrement). Jeu stratégique, donc, sur une carte de l'Ouest de l'Europe, où s'affrontent les armées colorées de la guerre dite en dentelles. Des cartes à jouer (un principe qui fait aujourd'hui fureur !) permettent d'organiser ses forces, mais aussi de jouer de mauvais tours à l'adversaire. Les généraux de l'époque sont bien là, de Marlborough (celui qui s'en va-t-en guerre) à Villars, en passant par le prince Eugène, portraiturés sur leurs petits pions. Bref, si vous souhaitez jouer Louis XIV, c'est le moment rêvé ! ■

vrai que les Occidentaux n'ont rien à envier aux Nippons en matière de trahison en rase campagne, mais le résultat promet de l'ambiance à la table de jeu ! Ajoutons tout de même que le sens de l'honneur japonais est représenté par la règle de reconstitution des mains de cartes après une bataille. La victoire donne droit à une carte de plus, mais les pertes subies, notamment en défendant un château,

permettent elles aussi de sortir de l'affrontement avec les honneurs, représentés par des cartes supplémentaires. L'auteur du jeu, Matt Calkins, a fait là une œuvre d'amoureux du Japon, de son histoire et de sa culture. Le fait que *Sekigahara* soit à la fois beau, intéressant et relativement simple — l'auteur l'a voulu « aussi simple que possible, mais pas plus » — rend cet hommage d'autant plus sympathique. ■



# QUIZ

## Connaissez-vous la guerre de l'Indépendance américaine ?

Par Pierre Grumberg

**1pt**

1-En quoi les activistes qui jettent les cargaisons de thé dans le port de Boston sont-ils déguisés ?

- a) En fantassins écossais des Highlanders.
- b) En trappeurs franco-canadiens.
- c) En Indiens Mohawks.

**1pt**

2-Le 19 avril 1775 à Lexington, les Américains remportent une première victoire historique. Quelles sont les pertes infligées aux Britanniques ?

- a) 1 blessé.
- b) 3 tués, 7 blessés.
- c) 73 tués, 174 blessés, 53 disparus.

**1pt**

3-En juin 1776, Versailles charge un écrivain de ravitailler clandestinement les Américains en armes. Qui se cache sous le nom de Rodrigo Hortalez ?

- a) Diderot.
- b) Beaumarchais.
- c) Choderlos de Laclos.

**1pt**

4-Le 28 août 1776, Washington, encerclé dos au fleuve à Brooklyn, parvient à évacuer son armée. Par quel miracle ?

- a) Le général britannique Howe se noie dans l'East River.
- b) L'arrivée à New York de l'escadre de l'amiral d'Estaing.
- c) Un brouillard providentiel masque l'évacuation.

**2pts**

5-Le 26 décembre 1776, George Washington surprend une garnison hessoise cuvant son schnaps. Où celle-ci est-elle installée ?

- a) Trenton - b) Princeton - c) Bemis Heights.

**1pt**

6-Le 7 juillet 1777, les Britanniques reprennent aux Américains le fort d'où le Français Montcalm les a refoulés vingt ans plus tôt. Quel est son nom ?

- a) Fort William Henry.
- b) Fort Ticonderoga.
- c) Fort Niagara.

**1pt**

7-La capitulation britannique signée en ce lieu le 7 octobre 1777 convainc Louis XVI de déclarer la guerre à Londres. Est-ce à...

- a) Bunker Hill - b) Saratoga - c) Yorktown ?

**1pt**

8-L'amiral d'Estaing, commandant l'escadre française à New York, souffre d'un gros handicap.

Lequel ?

- a) Il est analphabète.
- b) Il est aveugle.
- c) Il n'a aucune formation de marin.

**1pt**

9-Quel est le nom du premier Président des Etats-Unis ?

- a) George Washington.
- b) Thomas Jefferson.
- c) John Adams.

**2pts**

10-Le 16 avril 1781, Suffren remporte un beau succès tactique en neutralisant l'escadre britannique de Porto Praya.

Où ce port se trouve-t-il ?

- a) Sur la côte de l'actuel Nigeria.
- b) Dans les îles du Cap-Vert.
- c) Près de Goa, en Inde.

**1pt**

11-Quel roi occupe le trône britannique et refuse de négocier avec les Américains ?

- a) George II.
- b) George III.
- c) Guillaume III.

**2pts**

12-Sous quel uniforme les soldats hessois ont-ils combattu aux côtés des Britanniques en Amérique ?

- a) Vert - b) Rouge - c) Bleu.

**1pt**

13-Quel amiral français remporte une victoire décisive contre les Britanniques à la Chesapeake, le 5 septembre 1781 ?

- a) De Grasse.
- b) Suffren.
- c) La Motte-Picquet.

**2pts**

14-Assiégé dans Yorktown, il capitule le 19 octobre 1781, mettant fin à la guerre. Qui est-ce ?

- a) Clinton - b) Cornwallis - c) Burgoyne.



Trois soldats du corps expéditionnaire français (de gauche à droite) : un hussard volontaire de la marine, un servant de l'artillerie royale et un fantassin de la 1<sup>re</sup> légion des volontaires de la marine

**2pts**

15-Comment s'appelle le vaisseau amiral français pris par les Britanniques aux Saintes le 12 avril 1782 ?

- a) Provence - b) Languedoc - c) Ville de Paris.

**Total : /20 points**

Réponses : 1c ; 2a ; 3b ; 4c ; 5a ; 6b ; 7b ; 8c ; 9a ; 10b ; 11b ; 12c ; 13a ; 14b ; 15c.

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons *Almost a Miracle, The American Victory in the War of Independence* de John Ferling (Oxford University Press, 2007).





## Un borbien aux relents de pétrole

Ce n'était pas du patriotisme mais du fanatisme religieux qui disait aux jeunes Iraniens qu'il fallait mourir pour la révolution islamique.

Iran-Ach, 1980-1988. Avec le soutien de l'Occident, Bagdad attaque le nouveau régime islamiste de Téhéran, qui menace l'équilibre de la région. Un conflit meurtrier qui coulera le sang et l'or noir.

**V**ous êtes en Iran depuis 1980, après une semaine de bombardements aériens par les avions américains. Les avions américains ont été abattus par les forces armées iraniennes. Les avions américains ont été abattus par les forces armées iraniennes. Les avions américains ont été abattus par les forces armées iraniennes.

### Guerre Iran-Irak, le fanatisme religieux loin d'être le premier moteur

Bravo pour votre revue grand public de très grande qualité qui allie pertinence de l'analyse, esprit de synthèse et accessibilité du propos. Je m'étonne toutefois que celle-ci, dont la ligne éditoriale cherche à revisiter intelligemment l'histoire militaire en démontant un certain nombre de mythes, s'emploie à en pérenniser d'autres. J'en tiens pour preuve le recueil de photos consacrées à la guerre Iran-Irak [voir G&H n° 4], dont la première, en double page, affirme que les jeunes Iraniens se sont sacrifiés par fanatisme religieux, et non par patriotisme. Les études menées sur le terrain et dans les camps de prisonniers irakiens prouvent justement le contraire (Brown, Khosrokhavar, Karsh). Il est vrai qu'un certain nombre de *bassidjis* ont combattu par fanatisme religieux, mais la plupart l'ont fait pour d'autres raisons : par patriotisme, par esbroufe pour impressionner leurs amis, leurs maîtres

et leurs parents, par opportunisme (la solde, l'accès facilité à l'administration et aux universités), par dévotion familiale (les parents des jeunes martyrs étant pris en charge par l'État), par souci d'émancipation, voire par jeu, les jeunes adolescents ignorant la dure réalité du combat ! Il convient de rappeler que de nombreux jeunes Iraniens ont choisi de servir dans le corps des *pasdars* (gardiens de la révolution) non par fanatisme ou zèle religieux, mais parce que l'entraînement y était moins dur et moins long que dans l'armée régulière, le prestige supérieur et les avantages matériels beaucoup plus importants. Contrairement aux idées reçues, le sectarisme religieux n'a pas joué de rôle déterminant, ni dans un camp, ni dans l'autre. Pour preuve, la population chiite, pourtant majoritaire en Irak, n'a pas accueilli à bras ouverts les troupes iraniennes « libératrices », contrairement à ce qu'escomptait l'ayatollah Khomeiny. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il est

faux de penser que l'Irak actuel, dominé par un gouvernement chiite, serait devenu une marionnette de Téhéran. ■ **Pierre Razoux**

### De la manie des sous-marins US de heurter leurs homologues russes

Votre remarquable revue me passionne et je me permets deux remarques. D'abord, le deuxième avion à réaction n'est pas le Gloster [voir G&H n° 5, p. 31], mais le Caproni-Campini italien de 1940, qui n'intéressa personne en Italie (*Histoire de l'aviation*, Atlas). Ensuite, votre sujet sur l'agressivité des sous-marins américains (et leur irresponsabilité paranoïaque) me semble confirmer la thèse établie par un documentaire diffusé sur Arte il y a quelques années [voir G&H n° 5, p. 6]. Le *Koursk* devant être présenté à des Chinois, deux sous-marins américains entreprirent de le gêner de façon très agressive dans les eaux russes [en août 2000]. Au point que l'un d'eux heurta le *Koursk* (c'est une manie ?). À ce moment, à bord du second sous-marin, on « crut entendre »

l'armement d'une torpille SCHKVAL à bord du *Koursk*, et on tira une torpille qui toucha le *Koursk* au tiers avant. Le premier sous-marin s'enfuit en Norvège pour réparation. Poutine, froid et calculateur, sachant ne pas avoir les moyens d'une guerre, étouffa l'affaire, refusant le renflouement immédiat (qui aurait pu sauver des hommes) et, après découpage, interdisant le repêchage du tronçon impacté. Ceci explique l'exclamation rageuse et désespérée de l'amiral russe déclarant en public : « *Les bandits qui ont fait cela devront être punis !* » Clinton, pas mécontent de la mort du « tueur de porte-avions », s'en tira contre un gros paquet de dollars dont Poutine avait un urgent besoin. ■

**Yves Norguet (Issigeac, Dordogne)**

### Fiesta ou le combat (oublié) des Basques contre Franco

Je tenais à vous signaler un oubli d'importance dans la filmographie sur la guerre d'Espagne dans votre rubrique « L'œil du cinéma » du n° 5. Le film *Fiesta* [sorti en 1995] de Pierre Boutron, avec Jean-Louis Trintignant, Marc Lavoine, Grégoire Colin, porte un œil original sur l'épisode de la guerre dans la guerre, la conquête du Pays basque vue du côté franquiste (très rare !). Il restitue très bien la folie de la guerre civile et le décalage entre la Guerre fantasmée et la Guerre réelle. Les acteurs de cette tragédie ne sont pas tout noirs ou tout blancs. Deux jeunes adolescent(e)s, chacun dans un camp [Colin joue le fils d'un franquiste], sont malgré eux projetés dans cette tourmente et se rebellent contre cet état de fait. Les franquistes

(Trintignant en officier homosexuel est truculent) sont conscients d'être dans « le mauvais camp » et admirent les révolutionnaires basques. Les prêtres de ces derniers jouant aux snipers, les chefs sacrifiant leur fille prisonnière à la cause ! Notez que cette véritable guerre d'indépendance des Basques à l'intérieur de la guerre d'Espagne est rarement traitée et très largement inconnue du public, même averti. ■ **Lug Merlet**

### Attention, choristes !

J'ai découvert votre revue en achetant le deuxième numéro en kiosque. Immédiatement séduit, je me suis alors abonné, et je tiens à vous

### Errata

- Dans G&H n° 5, une erreur technique a empêché notre imprimeur de prendre en compte la version la plus récente de la brève consacrée à la réédition d'extraits de *Mein Kampf* située en page 14. En effet, une décision de justice fin janvier a interdit cette réédition. Nous vous prions de vous reporter à notre page Facebook pour lire la version actualisée ([www.facebook.com/guerresethistoire](http://www.facebook.com/guerresethistoire)).
- Dans la chronique de Charles Turquin [n° 5, p. 114], il fallait lire : « *Donc ils ont embarqué Arthur et son épée, traversé le Gascogne, atterri près du cap Villano...* » Il s'agissait évidemment du golfe de Gascogne bien connu des navigateurs et non de la Gascogne... qu'on ne traverse qu'à pieds secs ! ■



féliciter pour la qualité de vos publications et la pertinence de vos analyses, souvent à contre-courant. Les sujets politiques, culturels et sociétaux liés au domaine militaire, sont également abordés de façon objective, ce qui est assez rafraîchissant. J'ai donc été assez choqué de découvrir dans votre numéro 4 un encart publicitaire faisant la promotion des compilations musicales produites par le Chœur Montjoie Saint Denis. Les disques proposés concernaient la marine et l'armée, à première vue il était donc tout à fait dans le thème de la revue. Mais le Chœur Montjoie Saint Denis est avant tout un groupe ayant pour vocation la propagande politique des idées pétainistes et catholiques traditionalistes ; bien que ses chansons les plus compromettantes ne soient pas disponibles en ligne, une simple recherche sur Internet donne le ton... Le Chœur anime les principales réunions négationnistes, traditionalistes ou néofascistes en France, comme le Congrès nationaliste ([www.congres-nationaliste.fr/index.php?txt=qui](http://www.congres-nationaliste.fr/index.php?txt=qui)).

Attention donc à ne pas se laisser bernier par des aspects folkloriques inoffensifs... ■

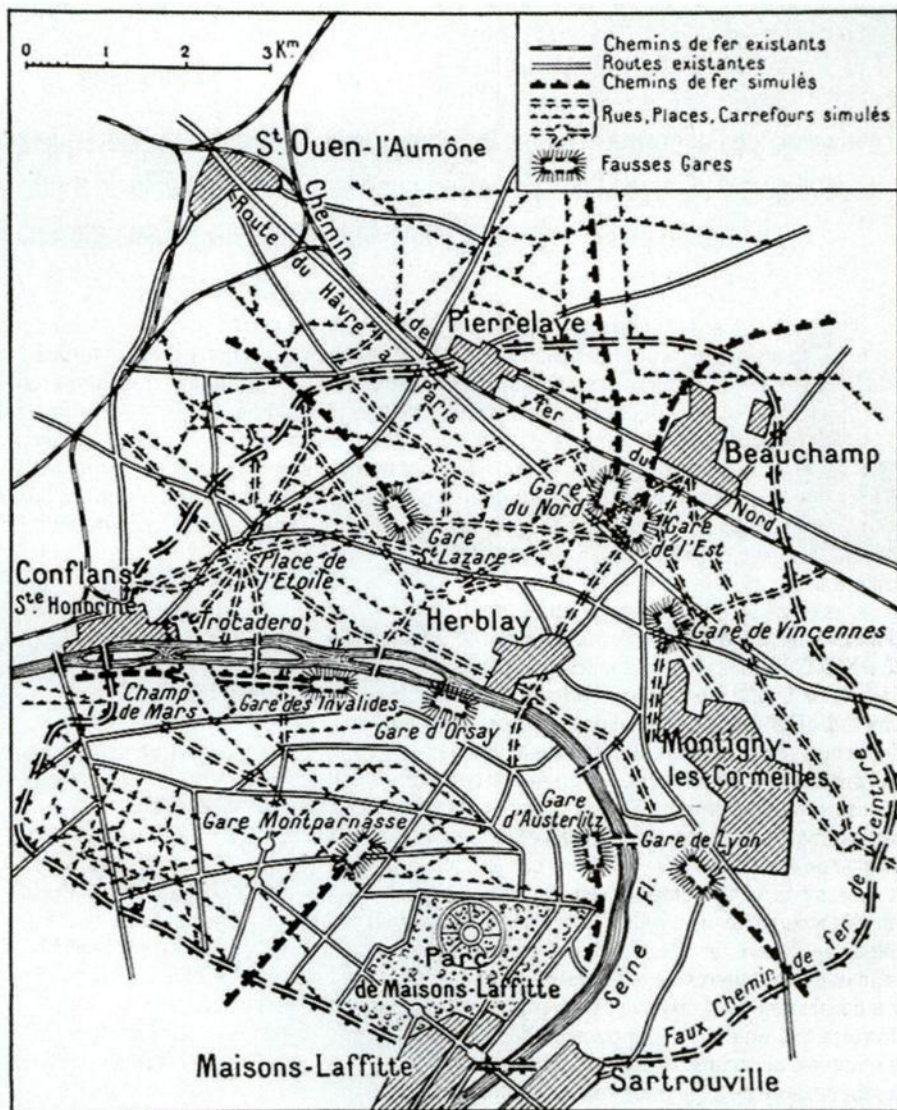
**Un lecteur**

## Un hausse-col ? Donc en service !

Je tenais à apporter une précision concernant le port du hausse-col [voir G&H n° 2, p. 26] : dans l'armée française il était la marque de la situation en service. Un officier qui était en service le portait ; quand il était hors service, il ne le portait pas. Confère le chapitre « La canne de jonc » dans *Servitude et grandeur militaires* de Vigny : le capitaine de garde dont il est question a oublié le sien lors de la révolution de 1830, il demande à Vigny d'aller le lui chercher, car le port du hausse-col est obligatoire en service.

Il a été supprimé lors de la simplification des uniformes après la guerre de 1870 et a été remplacé par le port de la jugulaire, c'est pourquoi le port de cette dernière est encore obligatoire sous les armes dans les unités qui portent la casquette, le shako ou même le képi, dans la Légion. ■

**Colonel Thierry Noulens, cadre-professeur à l'École de guerre.**



## Le vrai plan du faux Paris retrouvé !

Je tiens à vous remercier pour l'excellence de votre revue. Dans votre numéro 4, vous évoquez en page 16 la mise en œuvre d'un « faux Paris » durant la guerre de 1914-1918 ; j'ai retrouvé dans un très vieux numéro de *L'Illustration* le plan du projet. C'est avec plaisir que je vous en fais part. ■ **Jean-Charles Gales**

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : Ernesto Mauri.

**RÉDACTION** - 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : [courrier.SVGH@mondadori.fr](mailto:courrier.SVGH@mondadori.fr)

Rédacteur en chef : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan, Laurent Henninger, colonel Michel Goya, Yacha MacLasha.**

Ont collaboré à ce numéro : **Benoist Bihan, Nicolas Chevassus-au-Louis, Damien Cordier-Féron, Roger Crowley, Isabelle Delpech, Patrice Faure, Nicolas Gavet, Pascal Guy, Eitan Haddock, Laurent Henninger, Yacha MacLasha, François Malye, Jean-Dominique Merchet, Maurin Picard, Antoine Reverchon, Frank Stora, Éric Tréguier, Charles Turquin, Martin van Creveld, Thierry Widemann.**

**DIRECTION ÉDITION** - Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

**DIFFUSION** - Site : [www.vendezplus.com](http://www.vendezplus.com) • Directeur : **Jean-Charles Guéroult** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

**MARKETING** - Responsable : **Claire Leprovost** • **PROMOTION** - Responsable : **Sarah Bordessoules** • Chargée : **Michèle Guillet**.

**ABONNEMENTS** - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

**PUBLICITÉ** - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Franческа Colin** • Directrice de la publicité : **Valérie Leclère**  
Commerciaux : **Lionel Dufour, Virginie Commun** • Assistante : **Sylvie Angerville** • Planning : **Stéphanie Guillard, Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Véronique Alex**  
Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech, Anne-Sophie Chauvière, Grégory Gounse.**

**FABRICATION** - Chefs de fabrication : **Gregory Cervantes et Christophe Mestdach.**

Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis.**

**ÉDITEUR** - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Jean-Luc Breyse**  
Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cisano Bergamasco - Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : avril 2012.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : [relations.clients@mondadori.fr](mailto:relations.clients@mondadori.fr)

**Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros** • Relation clientèle, abonnés par téléphone : 01 46 48 48 96 de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h 30 (mercredi et vendredi 16 h 30) ; par courrier : **Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex.** Vous pouvez aussi vous abonner sur [www.kiosquemag.com](http://www.kiosquemag.com).



# Un peu de tenue dans les rangs!

Par Charles Turquin

**Le prestige de l'uniforme — toutes les dames vous le diront — requiert quelque élégance vestimentaire. Le casoar du saint-cyrien produit plus d'effet que l'étui pénien du guerrier papou. Un défilé de mode militaire séduit davantage qu'une parade de clodos. Il importe que le sapeur soit bien sapé. Tout cela, je l'admets volontiers... mais je n'aime pas les cravates!**

**J**e déteste les cravates et n'en porte jamais. Même pour les divorces et les enterrements! Encore moins pour me battre (ce qui m'arrive de plus en plus rarement). Car enfin, à quoi rime cet accessoire ridicule dont on prétend nous serrer le cou? Quelle peut être son utilité? S'il s'agit de se pendre, des bretelles conviendront beaucoup mieux. Et j'approuve les belles Allemandes qui, lors du carnaval de Cologne, brandissent de grands ciseaux pour trancher net, avec des rires gourmands,

toute cravate masculine qui leur tombe sous les yeux. Rituel castrateur? Que non, car il prélude bien souvent à de charmantes licences... Mais je m'égare dans la bagatelle alors que *G&H* se veut un magazine sérieux. Reprenons donc: d'où nous vient ce fichu colifichet? La réponse m'est fournie par le professeur Duschmoll, savant personnage qui aime m'écraser de sa grande érudition:

— La cravate, cher Monsieur, est véritablement d'origine militaire! Elle apparut au Grand Siècle quand le jabot de dentelles, d'une légèreté toute française, succéda à la fraise tuyautée des rigides Espagnols. Puis les guerres du temps mirent en valeur diverses cavaleries qui nous venaient d'Europe centrale, tels que houzards et pandours — et surtout les Croates. En leur idiome, ces gens-là se disaient « Krvats ». Notre prononciation en faisait des « Cravates ». Autant que leurs prouesses équestres, leur accoutrement fit impression. À la cour comme dans les camps, chacun se piqua bientôt de porter « l'écharpe à la Cravate ».

— Je vois. Mais cela restait tout de même une sorte de foulard? Sans rapport avec la miteuse ficelle dont on nous étrangle aujourd'hui?

— La guerre de Dévolution entraîna une évolution. Vous n'êtes pas sans savoir que ce conflit opposa une coalition anglo-hollandaise aux armées de Louis XIV?

— Certes, mon grand-père m'en parlait constamment, mais ce souvenir m'est un peu confus.

— Bien. Je vous rappellerai donc qu'après la prise de Namur par Vauban, les hostilités se poursuivirent en Hainaut belge. Campé près du village de Steinkerque, notre maréchal de Luxembourg s'y jugeait en sûreté, ayant appris que l'armée anglo-hollandaise s'affairait à fourrager. Or ce renseignement était faux et le prince Guillaume III d'Orange marchait vivement pour surprendre les Français!

— Malepeste, la fâcheuse circonstance!

— Ainsi donc, à l'aube du 3 août 1692, Luxembourg réalisa que l'ennemi lui tombait soudainement dessus. En toute hâte, les troupes françaises s'alignèrent et la bataille s'engagea.

— Ventre-saint-gris, qu'en advint-il?

— Les forces s'équilibraient: quatre-vingt mille hommes pour chaque camp. Mais la surprise favorisait les Alliés. Ah, ce fut une rude journée, sauvée par les charges furieuses de la Maison du Roi! Payant de leur personne, Bourbon, Créqui, Chartres et Vendôme firent des prodiges

de vaillance. Par ailleurs nos piquiers eurent l'heureuse idée de larguer leurs armes obsolètes et d'utiliser les mousquets pris aux fantassins ennemis. Enfin les dragons de Boufflers survinrent à point nommé pour donner le choc décisif. La victoire était à nous, le prince d'Orange y laissait dix mille trucidés et se retirait fort dépité. L'enthousiasme des Parisiens toucha au délire! Une fois de plus, le « tapissier de Notre-Dame » ramenait une brassée d'étendards pour en orner la vieille cathédrale. Pour célébrer ce triomphe, François Couperin composa la très belle *Steinkerque* (lalala lala lala lalala!... vous connaissez, non?) tandis que Charpentier se fendait d'un magnifique *Te Deum*.

— Admirable! Mais quel rapport avec les cravates?

— J'y viens. Au matin de la bataille, chacun avait couru aux armes dans le plus grand désordre. La guerre en dentelles prit un style débraillé. Pas le temps de lisser les rubans, de poudrer les perruques, encore moins d'arranger minutieusement les cravates. On les noua donc à la diable, en bourrant les bouts flottants dans la première boutonnière de l'habit. Par suite de la victoire, la mode s'en imposa: tout Versailles porta « la cravate à la Steinkerque »!

— Et depuis, cet accessoire a dévolué... je veux dire évolué davantage?

— Exactement. Au fil du temps,

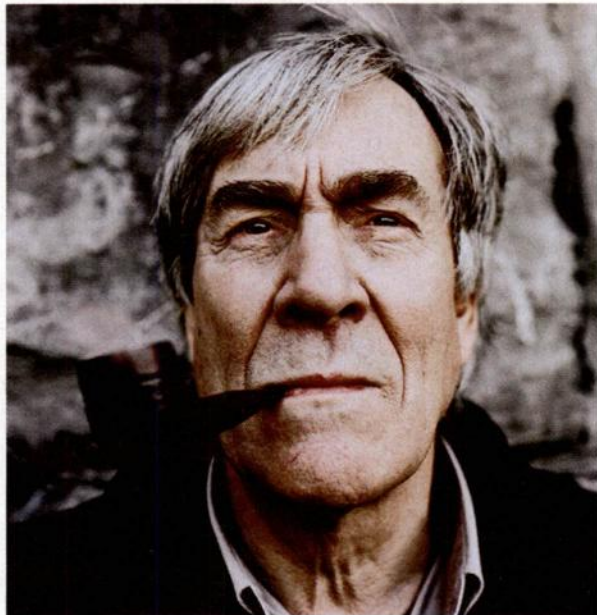
la cravate s'est en quelque sorte schématisée, s'est réduite à sa plus simple expression. Affichant des rayures, des pois, des emblèmes de clubs, voire la silhouette de Britney Spears ou de Madonna.

— Oui... Il y en a pour tous les goûts.

— Mais vous-même, mon ami? Connaissant à présent les glorieuses références de la cravate, vous ne refuserez plus de la porter?

*(Brève hésitation...)*

— Bon, c'est d'accord. Je me cravaterai en toute occasion où mon apparition sera saluée d'une salve de vingt canons, suivie du *Te Deum* de Charpentier. ■



*« Au matin de la bataille, chacun avait couru aux armes dans le plus grand désordre. Pas le temps de lisser les rubans, de poudrer les perruques, encore moins d'arranger minutieusement les cravates. »*